

HORS-SÉRIE

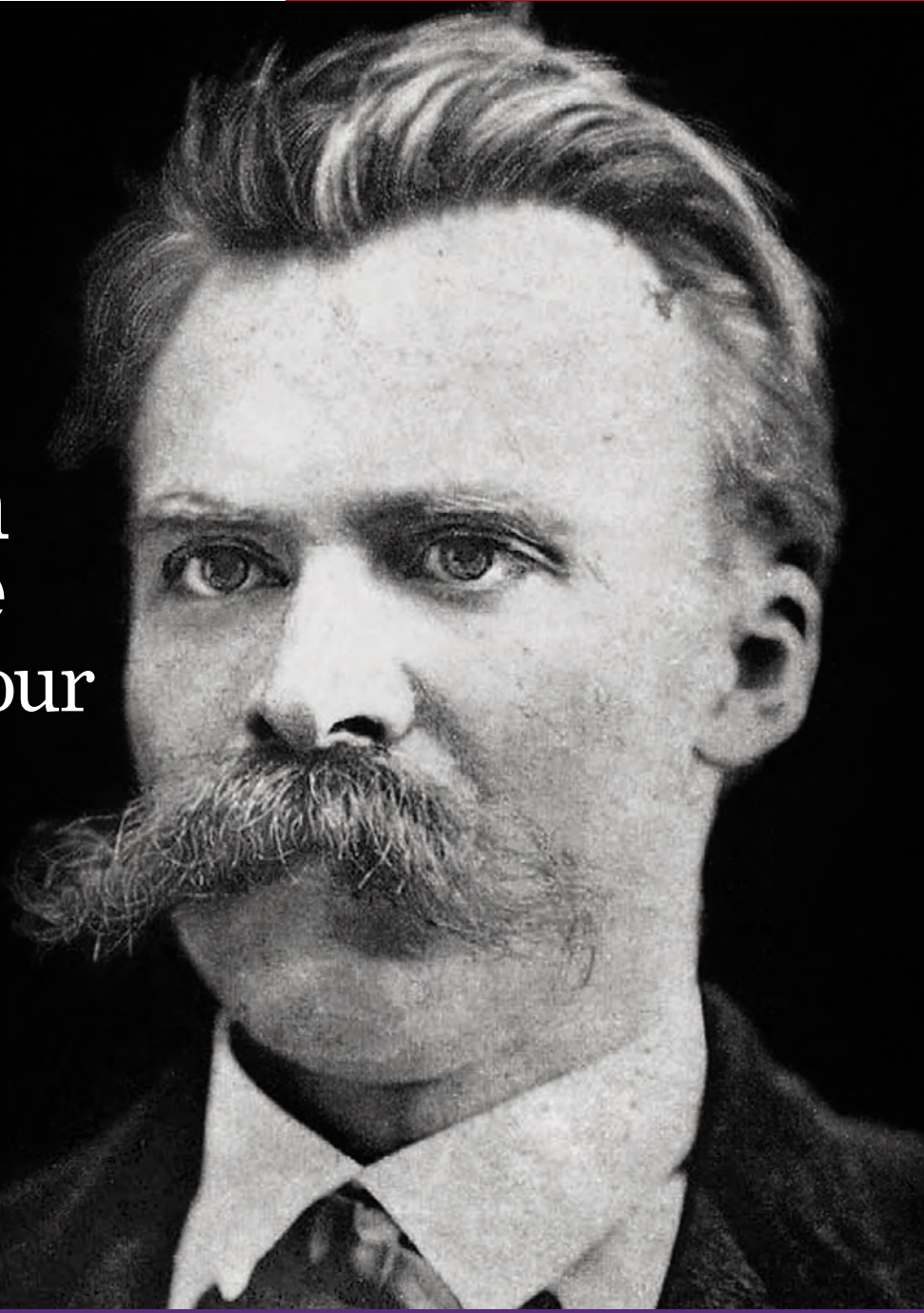
Le Monde

UNE VIE, UNE ŒUVRE

ÉDITION
2019

Friedrich Nietzsche

L'éternel retour



OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 2019

Afrique CFA 5600 F CFA, Antilles-Guyane-Réunion 8,90 €, Belgique 9 €, Canada 13,45 \$ CAN, Espagne 9,20 €, Grèce 9,20 €, Liban 16500 LBP, Luxembourg 9 €, Maroc 80 DH, Portugal 9,20 €, Suisse 11,50 CHF, TOM avion 1700 XPF, Tunisie 170 DT, ISBN : 978-2-36804-102-4

M 08392 - 43H - F - 8,50 € - RD



Avec Dorian Astor, Clément Rosset, Peter Sloterdijk, Philippe Sollers...

Découvrez l'histoire par les archives de presse



RETRONEWS

Le site de presse de la BnF

www.retronews.fr

SEUL CONTRE TOUS

■ ■ ■ PAR FRÉDÉRIC JOIGNOT

Nietzsche dérange tout le monde. Les philosophes pour commencer, lui qui déteste la philosophie universitaire – cet « âne » qui porte les idées reçues – et appelle à une philosophie artiste, poétique, mais d'une terrible rigueur. Les théoriciens politiques ensuite. Lui qui oppose aux conservateurs un implacable réquisitoire contre le christianisme – *L'Antéchrist* –, s'en prend aux théologiens de toutes sortes – « *Dieu est mort* » –, à la morale et « *la moraline* », au nationalisme – dénonçant « *les patriotards* » et les « *imbéciles antisémites* » –, lui qui enfin accuse les libéraux et le culte de l'argent de nous « *abêtir* ». Aux penseurs de gauche, il objecte une critique radicale de l'État – « *le monstre froid* » –, dénonce l'égalitarisme – qui nivelle les hommes – et la démocratie – en laquelle il voit la dictature de l'opinion. Il s'attaque encore, « *à coups de marteau* », à tous ceux qui croient au progrès comme au sens de l'histoire, affirmant comme le Grec Héraclite que notre monde n'est qu'un caillou jeté dans l'univers, l'homme une créature mal fichue apparue par hasard, soumise à des jeux de forces qui la dépassent, empêtrée dans le vi-

vant, dépendante de la Terre qui l'a vu naître. Pour Nietzsche, l'humain, trop humain, a perdu l'énergie vitale, foisonnante, dionysiaque qui le soulevait à l'époque grecque, quand il se laissait posséder par le désir et la danse, acceptait son destin et le tragique de toute vie. Depuis, l'homme a pris peur, il a préféré l'asservissement de l'idéal et du bien-être, croire en un Dieu abstrait et un État sauveur, laisser l'argent corrompre jusqu'à la Terre. Pour échapper à cette course folle vers le nihilisme et la morbidité, retrouver la joie, la créativité et le respect de la « *Vie* », l'homme doit inverser toutes les valeurs, se réinventer. Se surmonter. Dire « *Oui* » à la vie.

Tels sont les grands traits d'une philosophie qui a été falsifiée, tronquée, récupérée par le fascisme au nom du culte du surhomme. Mais encore présentée comme confuse et sans cohérence. Nous avons voulu dans ce numéro, en nous appuyant sur quelques-uns des grands spécialistes de son œuvre, tenter de réhabiliter la richesse et les éclats de la pensée du philosophe « *sans patrie* », hanté toute sa vie par la figure de Dionysos, le dieu tragique et dansant, célébrant l'ivresse de vivre. ■ ■ ■



« Blasphémer Dieu était jadis le pire des blasphèmes, mais Dieu est mort et morts avec lui ces blasphémateurs. Désormais le crime le plus affreux, c'est de blasphémer la Terre et d'accorder plus de prix aux entrailles de l'insondable qu'au sens de la Terre. »

Ainsi parlait Zarathoustra (1883-1885), I, « Prologue de Zarathoustra », 3.

	PORTRAIT	6
	« Nietzsche, humain, trop humain », par Dorian Astor.	
	CHRONOLOGIE	18
	TEXTES CHOISIS	22
	Extraits de <i>La Naissance de la tragédie</i> , <i>Considérations inactuelles</i> , <i>Humain, trop humain</i> , <i>Le Gai Savoir</i> , <i>Ainsi parlait Zarathoustra</i> , <i>Par-delà bien et mal</i> , <i>La Généalogie de la morale</i> , <i>Le Cas Wagner</i> , <i>L'Antéchrist</i> , <i>Ecce Homo</i> , <i>Fragments posthumes</i> , des lettres et un poème de <i>Dithyrambes à Dionysos</i> .	
	ENTRETIEN	58
	« Où en sommes-nous avec Nietzsche ? », entretien avec Philippe Sollers réalisé par Frédéric Joignot.	
	BANDE DESSINÉE	66
	« De l'homme supérieur » : extrait de la bande dessinée <i>Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra</i> , de Jean-Louis Lebrun et Pierre Héber Suffrin.	
	DÉBATS	72
	Georges Bataille réhabilite Nietzsche, suite à la déformation de ses idées par sa sœur Elisabeth et à leur récupération par les nazis. Roland Jaccard fait le portrait de cette « sœur abusive ». À la faveur de la publication des <i>Œuvres complètes</i> , Michel Foucault et Mazzino Montinari reviennent sur la « Volonté de puissance », concept et œuvre problématiques. Enfin, Luc Ferry et Alain Renaut nous expliquent « pourquoi ils ne sont pas nietzschéens », position contestée par Roger-Pol Droit.	
	HOMMAGES	94
	Des textes de Gilles Deleuze, Nestor, Henri Albert, Clément Rosset et des inédits de Bernard Edelman et Peter Sloterdijk.	
	LEXIQUE	112
	RÉFÉRENCES	120

Le Monde

Président du directoire, directeur de la publication : Louis Dreyfus. **Directeur du Monde** : Jérôme Fenoglio. **Directeur des rédactions** : Luc Bronner. **Responsables des hors-série** : Alain Abellard, Michel Lefebvre et Yann Plougastel. **Responsable éditorial du numéro** : Frédéric Joignot. **Coordination** : Michel Lefebvre. **Documentation** : Stéphanie Pierre.

Directeur de la diffusion et de la production : Hervé Bonnaud. **Responsable des ventes France International** : Sabine Gude. **Directrice des abonnements** : Pascale Latour. **Responsable des ventes à l'international** : Saveria Colosimo Morin. **Direction communication et promotion** : Brigitte Billiard, Marianne Brédard, Sylvie Fenaillon, Marlène Godet. **Responsable de la logistique** : Philippe Basmaison. **Chef de produit** : Carole Merceron.

Chef de fabrication : Jean-Marc Moreau. **Imprimeur** : Imaye Graphic, 96, bd Henri-Bacquerel, 53000 Laval. **Modification de service, réassorts pour marchands de journaux** : 0 800 05 01 47.

Conception et réalisation : Rampazzo & Associés (www.rampazzo.com). **Direction artistique** : Laurence Le Piouff ; **maquette** : Claire Fourmentin ; **iconographie** : Isabelle Eshraghi ; **édition** : Bénédicte Nansot, Pierre Sommé, Maylis Laharie ; **révision** : Olivier Boillet.

Les hors-série du *Monde* sont édités par la Société editrice du *Monde*.

Dépôt légal à parution. ISSN 0395-2037. Commission paritaire 0712 C 81975. ISBN 978-2-36804-102-4



Origine du papier : Suède.
Taux de fibres recyclées : 0%.
Ce magazine est imprimé chez
Imaye certifié PEFC.
Eutrophisation : PTot = 0.003kg/
tonne de papier





HUMAIN, TROP HUMAIN

■■■ PAR DORIAN ASTOR

C

DORIAN ASTOR
Germaniste,
il est l'auteur
d'éditions
commentées
de Nietzsche,
et de *Lou
Andreas-Salomé*
(Folio, 2008)
et *Nietzsche*
(Folio, 2011).
*Relativisme ou
relationnisme? Le
concept de réalité
chez Nietzsche
et Whitehead,
in Nietzsche et
le relativisme*,
dir. O. Tinland
et P. Stellino,
Bruxelles,
(Ousia, 2019)

*Le jeune
Nietzsche en
plein exercice
surhumain.*
Les illustrations
ouvrant chaque
partie de ce hors-
série ont
été spécialement
réalisées par
Frédéric Pajak.

'est dans un presbytère de village, à Röcken, que Nietzsche, né en 1844, passe les premières années de sa vie. Fils d'un pasteur de Thuringe, il grandit dans une atmosphère de piété, et se souviendra toujours du caractère « délicat, aimable et morbide » de son père : il comptait « parmi les "anges" plutôt que parmi les "hommes"¹ ». La perte de ce père admiré, frappé d'une soudaine affection cérébrale, ainsi que la mort d'un petit frère quelque mois plus tard, alors que Friedrich n'a que 5 ans, laisseront une trace indélébile : douceur pastorale et fragilité physique seront pour Nietzsche les marques de la vie déclinante, son hérédité paternelle particulière. Il sera toujours convaincu que sa propre maladie a cette hérédité pour origine. Mais dans la famille, on préfère prétexter que le père a fait une mauvaise chute sur la tête : on n'est pas fou chez les Nietzsche ! Car du côté de sa mère Franziska et de sa petite sœur Elisabeth, de deux ans sa cadette, c'est au contraire une franche santé qui s'affirme, avec ce soupçon de bêtise bornée qu'elle peut traîner avec elle.

Nietzsche reconnaîtra en lui ces deux tendances : « *S'il est une chose qui explique cette neutralité, cette absence de parti pris qui me caractérise en face du problème général de la vie, c'est sans doute cette double origine – qui fait de moi un décadent et un commencement*². »

À Naumburg, chez sa grand-mère, Friedrich vit désormais entouré de femmes. Il apprend la musique avec succès, lit la poésie classique, joue à la guerre et au théâtre avec ses camarades Gustav Krug et Wilhelm Pinder. En 1856, Nietzsche devient pensionnaire au collège de Pforta, une institution prestigieuse où Klopstock et Fichte l'ont précédé. La discipline y est rigoureuse, il y apprend « à obéir et à commander³ », à méditer aussi. « *Être un homme réfléchi, tel était l'idéal dont il rêvait*⁴ », se souvient son ami Paul Deussen. Il refuse de presser le pas lorsque l'orage le surprend, joue les stoïques en se brûlant un jour volontairement la main, et enrôle ses amis Krug et Pinder dans un projet de société artistique, « Germania », où chacun des trois membres doit soumettre au jugement des autres ses productions

1. *Ecce Homo*.
2. *Ibid.*
3. *Fragment posthume 14 [161], printemps 1888*.
4. Paul Deussen, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*.



littéraires et musicales. À 16 ans, Nietzsche décide de dresser un catalogue de ses « œuvres complètes » : compositions à la Schumann et poèmes à la Byron, chargés d'héroïsme, de mélancolie et d'ironie. Hölderlin est son maître secret, mais c'est la musique qu'il place au-dessus de tout : « *J'aurais voulu être musicien*⁵ », confiera-t-il encore trente ans plus tard.

Mais Pforta l'initie à l'Antiquité classique, au grand style, au regard philologique. Sa « *frénésie de savoir universel*⁶ » trouve à se canaliser dans la conscience que l'affranchis-

Citadin, Nietzsche fréquente les sociétés étudiantes de Bonn, s'essaie au duel et à la bière, découvre les bordels de Cologne.

sement de l'esprit passe par la discipline de soi, la contrainte du style et la rigueur de la lecture. Avec Deussen, il part étudier à Bonn. La tradition familiale aurait voulu qu'il se consacre à la théologie, mais il s'en détourne très vite pour la philologie classique. Et avec la théologie, c'est la foi de son enfance qu'il abandonne ; son athéisme nouveau et presque brutal effraie sa mère – ils conviennent de ne plus jamais parler de Dieu ensemble. Soudain citadin, Nietzsche fréquente les sociétés étudiantes de Bonn, s'essaie au duel et à la bière, découvre les bordels de Cologne. On dit qu'un jour de 1865, il y aurait contracté la syphilis, cause de ses maux futurs. La même année, il se décide pour l'université de Leipzig, où il suit son maître Ritschl, l'un des grands philologues de son temps. Sous sa direction, Nietzsche travaille notamment sur Théognis de Mégare, et établit de longues listes bibliographiques. Pour Lou Andreas-Salomé, « *ce fut grâce à ce sol rocailleux et à cette discipline aride que son esprit porta si tôt des fruits et acquit si rapidement une maturité surprenante*⁷ ».

En octobre 1865, Nietzsche découvre chez un vieux libraire de Leipzig un ouvrage qui va changer sa vie, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, de Schopenhauer. « *Chaque ligne criait le renoncement, la négation, la résignation (...) J'y découvris la maladie et la guérison, l'exil et le refuge, l'enfer et le paradis. Le besoin de me connaître moi-même, de me ronger me saisit puissamment.*⁸ » Il partage le pessimisme schopenhauerien avec ses amis Rohde, Gersdorff et Mushake, mais aussi avec toute une jeune génération d'intellectuels que n'ont pas satisfaits Hegel et l'hégélianisme, très influents, ni le positivisme historique comme la croyance au « progrès ». Pour eux, si le monde et ses souffrances sont fondamentalement absurdes, l'art peut tout de même les sublimer et les justifier, en particulier la musique qui en est comme l'expression la plus immédiate. Nietzsche a besoin de la philosophie pour dépasser l'austère philologie, et de l'art pour fonder la philosophie. La rencontre personnelle avec Richard Wagner, en novembre 1868, à Leipzig, dans le cercle de Ritschl, confirme et dépasse les attentes du jeune homme : il « *est la plus évidente incarnation de ce que Schopenhauer appelle un génie*⁹ ». Le jeune Friedrich se laisse ensorceler par sa musique, « *cette mer schopenhauerienne de sons dont les plus secrètes vagues provoquent un choc que je sens résonner en moi, si bien que mon écoute de la musique wagnérienne est une jubilante intuition, que dis-je ? une bouleversante découverte de moi-même*¹⁰ ».

Dans l'« île des bienheureux »

Le destin précipite les choses : le mois suivant, Nietzsche est appelé à la chaire de philologie de l'université de Bâle, et nommé professeur quelques mois plus tard. Cette promotion sans doctorat, et sur la seule base de ses travaux pour Ritschl, ne connaît pas de précédent et lui attirera la jalousie de ses pairs. Nietzsche

accueille la nouvelle avec angoisse : la philologie universitaire pourrait bien tarir la source artistique et philosophique qui l'alimente. Mais par bonheur, Wagner et sa future femme Cosima, la fille de Liszt, résident à Tribtschen, une « *île des bienheureux* » non loin de Bâle. Il y passera ses plus beaux moments, et Lou Andreas-Salomé se souvient qu'un jour, une décennie plus tard, il pleura devant elle en évoquant cette époque bénie. Nietzsche, qui renonce à sa nationalité allemande pour pouvoir enseigner en Suisse, dispense ses cours aux étudiants mais aussi aux lycéens bâlois ; il suit aussi les conférences du grand historien de la culture Jacob Burckhardt, qui marquera tant sa conception du devenir des civilisations, de leur ascension et de leur décadence.

Charismatique, sévère mais doux, virtuose dans l'improvisation de ses commentaires des textes grecs, Nietzsche travaille en parallèle à un projet qui dépasse sa spécialité : interpréter le tragique grec selon la philosophie schopenhauerienne, c'est-à-dire comme le début de la décadence européenne ; et le drame wagnérien comme sa renaissance allemande, annonciatrice d'une culture nouvelle. Wagner, qui déplore la pureté et la grandeur perdues de « l'esprit allemand », jubile : il a trouvé son théoricien.

La Naissance de la tragédie, première œuvre publiée par Nietzsche début 1872, fait du bruit. Le jeune professeur s'aliène la confiance de ses pairs, et Burckhardt, pourtant schopenhauerien, a du mal à le suivre. Wagner et les wagnériens prennent la défense de Nietzsche, mais cette protection, teintée de nationalisme antisémite, l'inquiète : pendant la guerre franco-allemande de 1870, le jeune professeur s'est engagé volontairement comme infirmier militaire, a vécu parmi les charniers, et compris l'absurdité du nationalisme allemand triomphant. « *Il se peut que ce soit déjà pour*

*nous le commencement de la fin ! Quelle étendue désolée ! Nous aurons à nouveau besoin de monastères*¹¹. » Nietzsche se sent « *inactuel* », à la marge dissidente de l'opinion dominante : une victoire militaire n'est pas la preuve selon lui d'un haut degré de culture, au contraire. De 1873 à 1876, il travaille à quatre *Considérations inactuelles* fortement polémiques. À la suffisance des philistins allemands, idolâtres du présent, il oppose Schopenhauer et Wagner comme génies solitaires et marginaux, modèles intempestifs d'une réforme de l'éducation pour une culture supérieure à venir. Mais, déjà, il ne se réclame plus de la métaphysique schopenhauerienne, évoquant seulement la personnalité du philosophe, et il met en garde les wagnériens qui applaudissent à la pose de la première pierre de l'opéra de Bayreuth en mai 1872 : nous pourrions nous tromper sur la signification de Wagner.

« Offrez-moi un peu de cet amour... »

Le souci de la décadence moderne l'obsède. Il faut impérativement l'analyser, la critiquer, et renverser la tendance par tous les moyens. Cette tâche surhumaine, c'est celle de la philosophie, et elle ne saurait s'accorder avec l'étroitesse de vue de la philologie universitaire. Par ailleurs, elle l'isole toujours plus des milieux intellectuels : « *On me dénonce comme l'ennemi de l'Empire allemand et comme un suppôt de l'Internationale*¹² ».

Les souffrances de Nietzsche ne sont pas qu'intellectuelles. Depuis l'adolescence, il se plaint de migraines récurrentes. Avec l'âge, son état de santé se détériore : à partir de 1873, maux de tête et vomissements l'empêchent de lire et d'écrire pendant des semaines entières, où il doit rester alité dans l'obscurité, essayant de se soulager par des drogues diverses. Il est désormais souvent obligé de dicter ses œuvres à ses amis. Enseigner devient de plus en plus pénible et, en 1876, Nietzsche

5. Lettre à Peter Gast, 25 février 1884.
6. « Ma vie », 1863, in *Premiers Écrits*, 1994.
7. Lou Andreas-Salomé, *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*, 1894.
8. « Regard en arrière sur mes deux années passées à Leipzig », in *Écrits autobiographiques*, 1994.
9. Lettre à Erwin Rohde, 9 décembre 1868.
10. *Ibid.*
11. Lettre à Erwin Rohde, 19 juillet 1870.
12. Lettre à Carl von Gersdorff, 17 octobre 1873.



demande un an de congé à l'université pour se reposer à Sorrente, en Italie. Il doit y retrouver son amie Malwida von Meysenbug, grande figure de l'émancipation féminine de la génération révolutionnaire de 1848, une « idéaliste » wagnérienne et qui a jeté son dévolu tout maternel sur le jeune professeur, auquel celui-ci répond avec empressement : « *Offrez-moi un peu de cet amour, ma très vénérable amie, et voyez en moi quelqu'un qui a besoin, tant besoin ! d'être le fils d'une telle mère*¹³. » Nietzsche invite aussi à Sorrente un ami qu'il connaît depuis trois ans, Paul Rée, étudiant en philosophie et auteur de *Observations psychologiques* qui influenceront considérablement l'auteur d'*Humain, trop humain*.

Il commence à attaquer le nihilisme schopenhauerien et surtout Wagner, dont il perçoit de mieux en mieux le caractère « *décadent* ».

Rée est un pessimiste, peu confiant en lui-même, et complexé par son judaïsme. À Sorrente, on forme une communauté d'« *esprits libres* », sur « *un modèle grec plutôt que moderne* », précise Malwida¹⁴. Nietzsche y rédige l'essentiel d'*Humain, trop humain*, une « *école du soupçon* » où il affine sa si singulière psychologie et radicalise sa critique de la modernité : il commence à attaquer le nihilisme schopenhauerien et surtout Wagner, dont il perçoit de mieux en mieux le caractère décadent. L'ouvrage provoquera la rupture définitive entre les deux amis, et ils ne se verront plus jusqu'à la mort du compositeur, en 1883. Ce fut une blessure inguérissable pour Nietzsche, qui devra toujours lutter contre lui-même en luttant contre Wagner : « *À quoi sert d'avoir raison contre lui sur certains points ? Comme si cette sympathie perdue pouvait être ainsi effacée de ma mémoire*¹⁵ ».

« *Fugitivus errans* »

L'expérience italienne consomme une autre rupture : « *Je suis davantage qu'un philologue, (...) je suis affamé de moi-même (...). Je vous le dis en conscience, je ne rentre pas à Bâle pour y rester.* » En mai 1879, Nietzsche, à cause de la philosophie tout autant que de la maladie, démissionne de sa chaire bâloise, et vivra à l'avenir d'une pension qu'a accepté de lui verser l'université. Il est désormais sans domicile fixe. Dans une lettre à Paul Rée¹⁶, il signe « *Fugitivus errans* ».

Nietzsche erre donc de modestes pensions en petits hôtels, entre le littoral italien, les montagnes suisses et la Côte d'Azur, apprenant à dompter sa maladie et à en tirer des perspectives neuves sur la vie. À Gênes, Nietzsche se compare à Christophe Colomb qui embarqua depuis cette ville vers une *terra incognita*. Ainsi, le philosophe s'aventure vers des horizons inconnus, avec audace et courage, pour renverser les valeurs du vieux monde et fonder des valeurs nouvelles. *Aurore* (1880) dessine les contours d'un concept central, la « *volonté de puissance* » ; *Le Gai Savoir* (1882) commence à dévoiler une révélation jusque-là tenue secrète : durant l'été 1881, en effet, Nietzsche a séjourné pour la première fois à Sils-Maria, en Haute-Engadine, aux paysages sublimes de lacs et de montagnes (il y passera désormais presque tous ses étés jusqu'en 1888) ; là, « *6 000 pieds au-dessus de la mer et bien plus haut encore, par-delà toutes choses humaines*¹⁷ », il est frappé par une vision bouleversante : celle de l'Éternel retour. Il n'en parlera à personne pendant une année entière, jusqu'à ce qu'il trouve enfin celle qu'il pense pouvoir devenir sa disciple tant attendue : Lou von Salomé, qui deviendra, en 1887, madame Andreas-Salomé. Elle se souvient, douze ans plus tard, du moment où Nietzsche lui a révélé cette pensée : « *Jamais je ne pourrai oublier les heures où il me*

La « Trinité » : Nietzsche (à droite) avec Lou von Salomé, l'amie et confidente, et Paul Rée, l'ami et rival, en mai 1882.

13. Lettre à Malwida von Meysenbug, 14 avril 1876.
14. Malwida von Meysenbug, *Mémoires d'une idéaliste*, 1898.
15. Lettre à Peter Gast, 20 août 1880.
16. Fin juillet 1879.
17. *Fragment posthume 11[141]*, août 1881.



*la confia pour la première fois, comme un secret dont la vérification et la confirmation lui causaient une horreur indicible : il le fit à voix basse, et avec les signes manifestes de la terreur la plus profonde*¹⁸. »

C'est à Rome, au printemps 1882, grâce à Malwida et Paul Rée, que Nietzsche rencontre cette jeune Russe de 21 ans, d'une beauté singulière et d'une indépendance troublante. Les choses vont alors très vite : Nietzsche la demande en mariage par deux fois, Paul Rée se fait entremetteur, quoiqu'il soit lui aussi

« Il avait un rire doux, une manière de parler sans bruit, une démarche prudente et réfléchie qui lui faisait courber légèrement les épaules. »

Lou Andreas-Salomé

amoureux de la jeune fille. Malgré le risque de scandale, on projette une vie à trois, un couvent d'esprits libres sur le modèle sorrentin, où Lou imposera une fraternelle chasteté. Mais en réalité, elle privilégie le tête-à-tête. Elle passe une partie de l'été avec Nietzsche à Tautenburg, non loin de Naumburg. La sœur de Nietzsche joue les chapeçons, mais cherche à semer la discorde, car elle déteste cette jeune fille « débraillée ». Pour cette fois, c'est en vain : les deux amis refont le monde, et Nietzsche, exceptionnellement, se livre tout entier : « *Il est étrange, se souvient Lou, que, sans le vouloir, nos conversations nous mènent à ces abîmes, à ces endroits vertigineux que l'on a un jour escaladés seul pour sonder les profondeurs. Nous avons toujours choisi les sentiers muletiers et, si quelqu'un nous avait écoutés, il aurait cru entendre parler deux démons*¹⁹. » Mais, après ce séjour, Lou rejoint Rée et n'entend pas que Nietzsche la suive. L'équilibre affectif d'une telle « trinité » était trop précaire pour être tenable. Elisabeth renouvelle ses attaques

calomnieuses, et Nietzsche, que l'isolement rend influençable, se montre pusillanime, versatile et même insultant. Il va trop loin, et la rupture ne peut être évitée.

Il regrettera amèrement la perte de Lou : il se sent « *un homme qui, concernant le secret du but de son existence, n'a aucun confident : celui-là ne peut dire à quel point sa perte est grande, lorsqu'il perd l'espoir de rencontrer un être semblable*²⁰ ». À Rée, dont il a perdu aussi l'amitié, Nietzsche rendra hommage dans *La Généalogie de la morale*, à propos de son ouvrage sur *L'Origine des sentiments moraux* : « *Peut-être n'ai-je jamais rien lu qui suscitât si fort en moi la contradiction, à chaque phrase, à chaque conclusion, sans en éprouver cependant la moindre contrariété, aucune impatience*²¹. »

Quant à Lou Andreas-Salomé, qui deviendra la muse de Rilke puis de Freud, nous lui devons non seulement la première grande synthèse sur la pensée du philosophe (*Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*, 1894), mais aussi, dans ce livre, l'un des plus beaux portraits qu'un proche ait jamais écrit sur lui. Cette évocation mérite d'être citée un peu longuement : « *Sans doute une première rencontre avec Nietzsche n'offrait-elle rien de révélateur à l'observateur superficiel. Cet homme de taille moyenne, aux traits calmes et aux cheveux bruns rejetés en arrière, vêtu d'une façon modeste bien qu'extrêmement soignée, pouvait aisément passer inaperçu. Les traits fins et merveilleusement expressifs de sa bouche étaient presque entièrement recouverts par les broussailles d'une épaisse moustache tombante. Il avait un rire doux, une manière de parler sans bruit, une démarche prudente et réfléchie qui lui faisait courber légèrement les épaules. On se représentait difficilement cette silhouette au milieu d'une foule : elle était marquée du signe qui distingue ceux qui vivent seuls et en marche. Le regard en revanche était irrésistiblement attiré par les mains de Nietzsche, incom-*



parablement belles et fines, dont il croyait lui-même qu'elles trahissaient son génie. (...) Ses yeux aussi le révélaient. Bien qu'à moitié aveugles, ils n'avaient nullement le regard vacillant et involontairement scrutateur qui caractérise beaucoup de myopes. Ils semblaient plutôt des gardiens protégeant leurs propres trésors, défendant des secrets muets sur lesquels aucun regard indésirable ne devait se porter. Sa vue défectueuse donnait à ses traits un charme magique et sans pareil ; car au lieu de refléter les sensations fugitives provoquées par le tourbillon des événements extérieurs, ils ne restituaient que ce qui venait de l'intérieur de lui-même. Son regard était tourné vers le dedans, mais en même temps – dépassant les objets familiers – il semblait explorer le lointain – ou, plus exactement, explorer ce qui était en lui comme si cela se trouvait loin²². »

Malade, Nietzsche passera les dernières années de sa vie chez sa mère (ici, en 1892).

Orgueil et désespoir

C'est donc dans le plus parfait isolement, dans une alternance d'abattement et d'exaltation, de souffrances physiques et de rémissions, que Nietzsche compose, entre 1883 et 1885, sa « symphonie » : les quatre parties d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Le langage ésotérique et poétique de cet annonciateur du surhumain, de l'Éternel retour et d'une rédemption dionysiaque de la Terre, laisse ses rares lecteurs dans une profonde perplexité. Les amis, tenus dans la double contrainte d'un rejet et d'un appel au secours, sont inquiets pour sa santé psychique. Nietzsche lui-même craint de devenir fou, et dans un mélange d'orgueil et de désespoir, se rend compte qu'il ne saurait plus être compris. « *Ma "philosophie", si j'ai le droit de nommer ainsi ce qui me maltraite jusqu'aux racines de mon être, n'est plus communicable*²³. » En 1886, toutefois, Nietzsche se reprend. Après de pénibles conflits juridiques avec son éditeur, le très antisémite Schmeitzner, il peut enfin confier toutes ses

18. Lou Andreas-Salomé, *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*.

19. Lou Andreas-Salomé, *Ma vie*, 1935.

20. Lettre à Malwida von Meysenbug, 1^{er} janvier 1883.

21. *La Généalogie de la morale*.

22. Lou Andreas-Salomé, *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*.

23. Lettre à Franz Overbeck, 2 juillet 1885.



œuvres à Fritzsche (l'éditeur de Wagner...). À cette occasion, il rédige une série de préfaces nouvelles, qui ont en commun de présenter l'œuvre publiée comme le résultat d'une victoire de la santé sur la maladie, d'une remontée des abîmes souterrains, d'un dépassement permanent de ses propres idéaux. Nietzsche se sent capable désormais de redire dans un langage communicable ce que Zarathoustra avait si profondément crypté : ce seront *Par-delà bien et mal* (1886) et *La Généalogie de la morale* (1887). Il a aussi le projet d'une grande somme philosophique qui aurait pour titre *La Volonté de puissance*.

Parallèlement, on le voit peu à peu se détourner de tous ses proches, à l'exception de son ami Peter Gast (de son vrai nom Heinrich Köselitz), un compositeur raté qui se fait le correcteur des manuscrits, et que Nietzsche retrouve plusieurs fois à Venise, et de Franz Overbeck, ancien collègue de Bâle, homme d'une finesse et d'une fidélité à toute épreuve, qui entretient avec son ami une magnifique correspondance. Pour le reste, Nietzsche fait le vide. Il se fâche d'abord avec sa sœur : Elisabeth a épousé en 1885 Bernhard Förster, un

ma patience est à bout – Je suis maintenant en état de légitime défense contre le parti de ton époux. Ces maudits groins d'antisémites ne doivent pas toucher à mon idéal²⁴ ! »

Puis il rompt avec Malwida, qui, malgré toute sa bienveillance, a mal digéré l'immoralisme de *Par-delà bien et mal* : « Vous êtes une "idéaliste" – et je traite, quant à moi, l'idéalisme comme une insincérité devenue instinct, comme la volonté à tout prix de ne pas voir la réalité : chaque phrase de mes écrits contient le mépris de l'idéalisme²⁵. »

Même Rohde et Gersdorff sont tenus à distance ; de guerre lasse, le silence épistolaire s'instaure.

Renaissance à Turin

Nietzsche a l'habitude de passer l'hiver à Nice et l'été à Sils-Maria. Mais au printemps 1888, la Côte d'Azur devient trop chaude, et il craint la solitude de Sils-Maria. Sur les conseils de Peter Gast, il se rend pour quelques semaines à Turin qui le séduit. Et si finalement il cède à l'appel de Sils-Maria, il revient en septembre, épuisé, dans la capitale piémontaise où il retrouve un peu de santé et travaille dans la bonne humeur. C'est que, par ailleurs, il a l'impression que sa célébrité commence à frémir : Georg Brandes, un brillant intellectuel danois, veut en effet organiser à Copenhague des conférences sur l'œuvre, et prend contact avec lui. Pour l'occasion, Nietzsche commence à se construire un personnage, au prix de petits mensonges biographiques : il s'invente par exemple une ascendance aristocratique polonaise, qui le dispense d'être trop allemand. « Prévoyant qu'il me faudra sous peu adresser à l'humanité le plus grave défi qu'elle ait jamais reçu, il me paraît indispensable de dire qui je suis²⁶. » Ce sera tout le projet de *Ecce Homo*, qui élève l'autobiographie au rang d'une philosophie de l'individu.

À Turin, Nietzsche se montre d'une incroyable productivité : en quelques mois, il écrit *Le Cas Wagner*, *Crépuscule des idoles*, *L'Antéchrist*, *Ecce Homo* et *Nietzsche contre Wagner*.

antisémite enragé qu'elle a suivi au Paraguay pour fonder une colonie d'Aryens... Nietzsche fulmine qu'on puisse l'associer au délire familial : « On en est maintenant au point où je dois me défendre bec et ongles contre la confusion avec la canaille antisémite ; après que ma propre sœur, mon ancienne sœur (...) a donné l'impulsion à cette confusion, la plus malheureuse de toutes. Après avoir lu dans la Correspondance antisémite le nom de Zarathoustra,

À Turin, Nietzsche se montre d'une incroyable productivité : en quelques mois, il écrit *Le Cas Wagner*, *Crépuscule des idoles*, *L'Antéchrist*, *Ecce Homo* et *Nietzsche contre Wagner*. L'ultime confrontation avec Wagner, que Nietzsche appelle par euphémisme un « *petit pamphlet sur la musique*²⁷ », touche en réalité à l'essentiel du questionnement nietzschéen – le problème de la modernité : « *C'est par la bouche de Wagner que la modernité parle son langage le plus intime : elle ne cache ni ses vices, ni ses vertus, elle a perdu toute pudeur. Et inversement : lorsqu'on a tiré au clair tout ce qui est bon et tout ce qui est mauvais chez Wagner, on a presque établi un bilan définitif des valeurs modernes... Je comprends parfaitement qu'un musicien puisse dire : "Je déteste Wagner, mais je ne supporte plus aucune autre musique"... Mais je comprendrais aussi un philosophe qui dirait : "Wagner résume la modernité. Rien n'y fait, il faut commencer par être wagnérien"* ». »

Le séjour turinois révèle chez Nietzsche un moment d'intense pugnacité, et la tentative désespérée de passer à l'action, en vue du « *renversement de toutes les valeurs* ». Le *Crépuscule des idoles* « *est une grande déclaration de guerre*²⁹ » ; quant à *L'Antéchrist*, il devait d'abord constituer le premier livre du Grand Œuvre, qui ne s'appellerait plus « *La Volonté de puissance* » mais « *L'Inversion des valeurs* ». Au dernier moment, Nietzsche biffe le sous-titre et inscrit : « *Imprécation contre le christianisme* ». Avec la violence du révolutionnaire, il entend instaurer un nouveau calendrier : ce « *premier jour de l'an I*³⁰ », le 30 septembre 1888.

« Peut-être suis-je un pitre »

Cette date fatidique déclenche en réalité un compte à rebours tragique : les jours de sa vie consciente sont comptés. Il est difficile de juger ce qui, dans ces derniers mois, ressortit au déséquilibre pathologique et ce qui appartient encore de plein droit à une stratégie

d'écriture qui manie, avec simplement plus de radicalité, le concept d'un moi philosophique comme « *force majeure* », la mise en accusation impitoyable de notre décadence pour cause de christianisme, la volonté de destruction comme préalable à la création de valeurs nouvelles. Cette stratégie est non seulement cohérente avec le reste de l'œuvre, mais elle ne cesse, jusqu'à la fin, de se signaler et de se nuancer de l'intérieur : « *Je suis une chose, ce*

Il est difficile de juger ce qui, dans ces derniers mois, ressortit au déséquilibre pathologique et ce qui appartient encore de plein droit à une stratégie d'écriture.

que j'écris en est une autre », ou encore « *Je ne veux pas être un saint, plutôt encore un pitre... Peut-être suis-je un pitre*³¹ ». Et lorsque Friedrich Nietzsche en appelle à la guerre, c'est une guerre de l'esprit, et non un bain de sang : « *J'apporte la guerre. Pas entre les peuples : je ne trouve pas de mots pour exprimer le mépris que m'inspire l'abominable politique d'intérêts des dynasties européennes, qui, de l'exaspération des égoïsmes et des vanités antagonistes de peuples, fait un principe, et presque un devoir. Pas entre les classes. Car nous n'avons pas de classes supérieures et, par conséquent, pas d'inférieures (...)* J'apporte la guerre, une guerre coupant droit au milieu de tous les absurdes hasards que sont peuple, classe, race, métier, éducation, culture³². »

Tout se passe comme si, en revanche, le délire pathologique venait peu à peu se connecter sur la rhétorique consciente. La tâche philosophique s'intensifie jusqu'à un seuil où la pensée perd le contrôle. C'est ainsi que Nietzsche développe une réelle paranoïa, qui se fixe sur le Reich allemand, Bismarck et le jeune empereur Hohenzollern comme ses ennemis personnels. Il craint la censure et

24. Lettre à Elisabeth Förster-Nietzsche, 26 décembre 1887.
25. Lettre à Malwida von Meysenbug, 20 octobre 1888.
26. *Ecce Homo*.
27. Lettre à Peter Gast, 20 avril 1888.
28. *Ibid.*
29. *Crépuscule des idoles*.
30. *L'Antéchrist*.
31. *Ecce Homo*.
32. *Fragment posthume 25/1*, décembre 1888-début janvier 1889.



l'accusation de haute trahison, et rédige un *Promemoria* qui doit constituer une véritable ligue anti-allemande, prélude à une « *grande politique* ». Parallèlement, la conscience de sa mission dérape en une sorte de délire cosmique : « *Parlons peu mais parlons bien, et même très bien : maintenant que le Dieu ancien est aboli, je suis prêt à gouverner l'Univers*³³... »

Le 6 janvier 1889, à Bâle, Overbeck est alerté par le vénérable Burckhardt, qui vient de recevoir une lettre délirante de Nietzsche : « *Finalemment, je préférerais de beaucoup être professeur à Bâle que Dieu ; mais je n'ai pas osé pousser si loin mon égoïsme privé que, pour lui, je me dispense de la création du monde (...) Ce qui est désagréable et embarrassant pour ma modestie, c'est au fond que je suis chaque nom de l'histoire (...) Cet automne, aussi peu vêtu que possible, j'ai assisté deux fois à mon enterrement (...) J'ai fait mettre Caïphe dans les chaînes ; moi aussi j'ai été continuellement crucifié l'année passée par les médecins allemands. Supprimé Bismarck et tous les antisémites*³⁴. » Son ami Overbeck, qui a lui-même reçu de son ami des lettres préoccupantes, pressent la catastrophe et prend le premier train pour Turin. Mais il est trop tard. Le 3 janvier, Nietzsche s'est effondré dans la rue, et a été ramassé par la police italienne qui a craint un scandale public. Overbeck le retrouve chez son logeur, hagard : « *Je pénètre dans sa chambre, l'aperçois une feuille à la main, à moitié étendu sur le divan et me hâte vers lui ; lui aussi m'aperçoit, et avant que je l'aie rejoint, se lève d'un bond, se précipite vers moi, se jette dans mes bras et succombe à une crise nerveuse de larmes, ne trouvant plus d'autre expression – hormis l'articulation réitérée, désespérément affectueuse de mon nom – que le tremblement de chacun de ses membres, qui chaque fois entraîne de nouvelles embrassades passionnées. [Ce fut] le réveil furtif et spasmodique d'une humanité éteinte en Nietzsche*³⁵ ».

Nietzsche est ramené à Bâle et interné dans l'institut psychiatrique de Friedmatt. Franziska accourt au chevet de son fils. Le bulletin médical note sans complaisance : « *La mère donne l'impression d'être une femme bornée.* » Elle veut ramener son « *cher Fritz* » à la maison, mais l'état de Nietzsche l'interdit. On le transfère toutefois à la clinique d'Iéna, plus proche du foyer familial. Il y restera quatorze mois. Il peut encore quelques temps improviser au piano, où il avait montré toute sa vie un vrai talent ; mais ses conversations sont incohérentes, et son attitude alterne entre la docilité et la rébellion. Parfois, il parade dans les couloirs comme un pontife. En mars 1890, Franziska peut enfin récupérer son fils chez elle.

Sa sœur Elisabeth, qui a dû subir le suicide de son mari et la faillite de la colonie paraguayenne, rentre finalement à la fin de l'année. Amour fraternel ? En réalité, ruinée, elle vient chercher des fonds en Allemagne. Mais très vite, Elisabeth comprend le formidable potentiel que représente l'œuvre de son frère : elle fonde des Archives Nietzsche, qu'elle installe en même temps que son frère à Weimar ; rédige une biographie hagiographique où elle se taille la part du lion, et entreprend une édition « *complète* », réorganisant, censurant, falsifiant la masse considérable des fragments non publiés pour les besoins de sa cause : béatifier le philosophe, et le rendre agréable à une Allemagne qui entame peu à peu sa course au délire nationaliste et racial. Nietzsche a progressivement sombré dans une apathie complète, et s'éteint doucement le 25 août 1900.

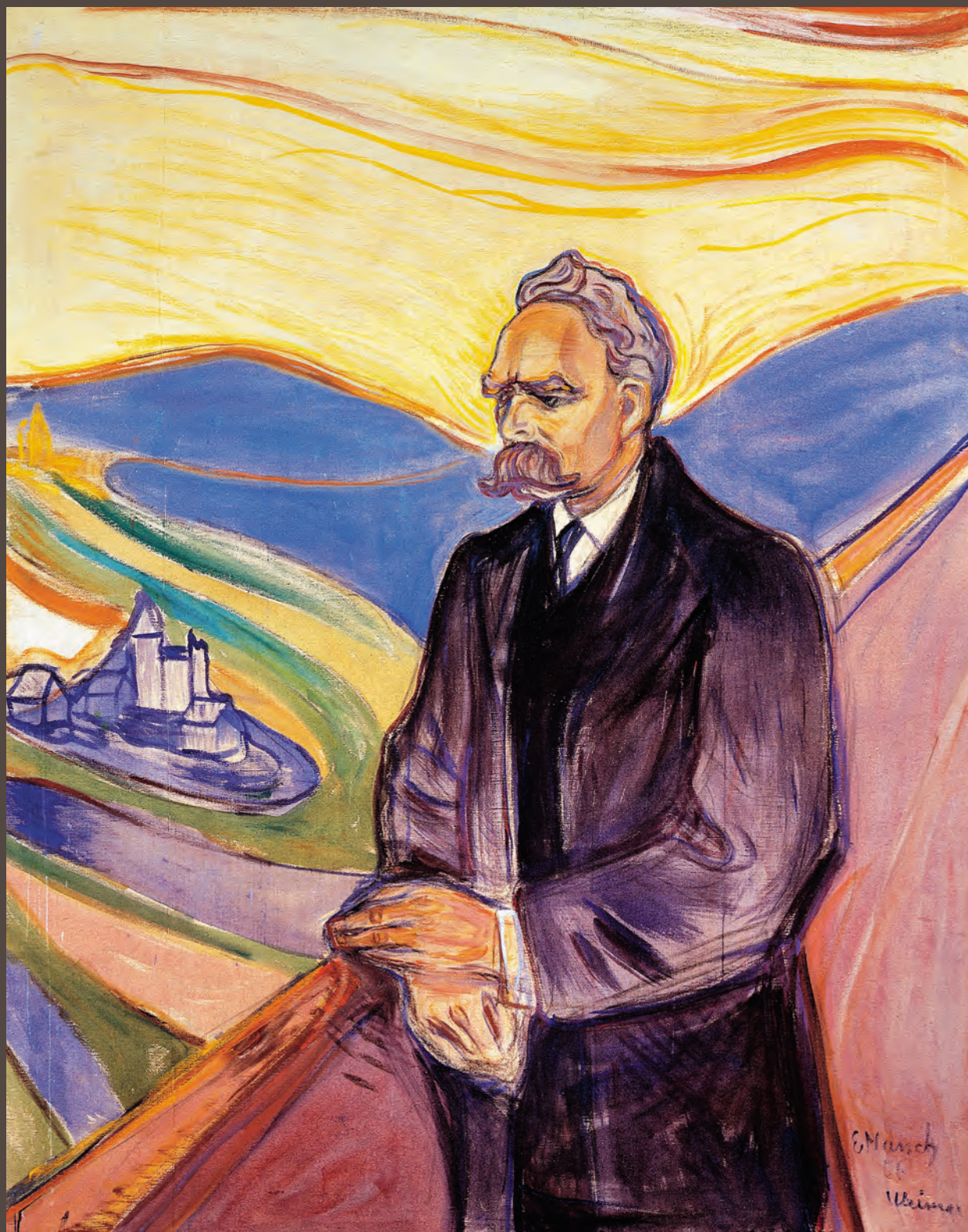
Le philosophe de l'« *aurora* » et du « *grand midi* » aura vécu dix ans de crépuscule. Mais les vraies ténèbres seront posthumes, quand le nazisme se sera arrogé, par un épouvantable coup de force, l'annonce du surhumain et le renversement de toutes les valeurs – au son de la musique de Wagner. ■■■

Le portrait (1906) qu'Edvard Munch (1863-1944) réalise de Nietzsche, qu'il admire mais n'a jamais rencontré, est une figure idéalisée du philosophe, serein, contemplant l'ancien monde. Thielska Galleriet, Stockholm.

33. *Ibid.* 25[19].

34. Lettre à Jacob Burckhardt, début janvier 1889.

35. Franz Overbeck, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, 1906 (posth.).



CHRONOLOGIE



1844

15 octobre

Naissance de Friedrich Wilhelm Nietzsche à Röcken, près de Lützen, dans la Saxe prussienne. Son père est pasteur luthérien, comme l'étaient ses deux grands-pères.

1846

Naissance de sa sœur, Elisabeth.

1848

Naissance de son frère Joseph.

1849

Mort de son père.

1850

Installation à Naumburg, mort de son frère Joseph.

1858

Il devient boursier au collège de Pforta en Thuringe. Cette école est célèbre pour sa tradition humaniste et luthérienne. Sa famille souhaite qu'il devienne pasteur comme son père.

1864

Études de théologie puis de philologie à l'université de Bonn. Il s'inscrit dans la corporation Frankonia, une association d'étudiants. Il joue du piano et compose des pièces pour piano, des lieder et ébauches de symphonies...

1865-1869

Il poursuit ses études de philologie à l'université de Leipzig, sous la direction de Friedrich Ritschl.

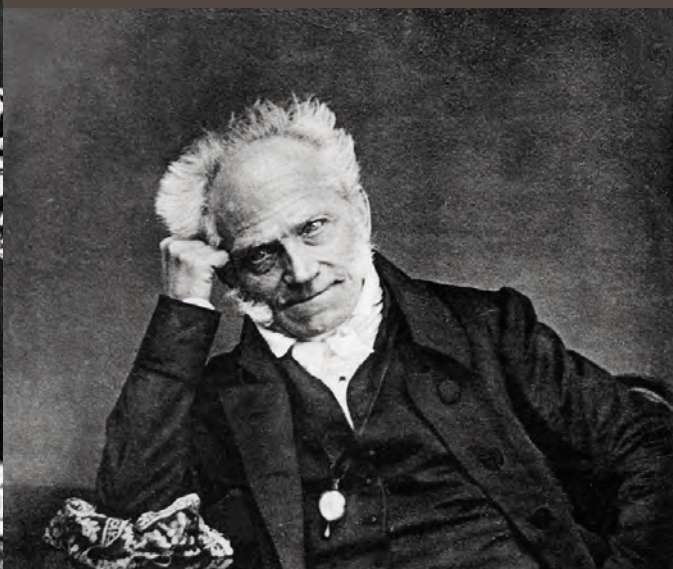
1865

Il découvre *Le Monde comme volonté et comme représentation* de Schopenhauer.

1868

8 novembre

Première rencontre avec Richard Wagner, en qui il voit un génie novateur.



De gauche à droite :
La maison de Röcken,
où il naît en 1844.

À gauche au premier
rang, avec le cercle des
philologues à l'université
de Leipzig, en 1865.

En 1868, Nietzsche est
canonnier de la 2^e batterie
de la section montée du
4^e régiment d'artillerie.

1869

Nietzsche est nommé
professeur adjoint
de philologie classique
à Bâle, alors qu'il
ne possède pas encore
le titre de docteur.
Il y rencontre son
illustre collègue
Jacob Burckhardt,
historien de la culture,
ainsi que Franz
Overbeck, spécialiste
du christianisme des
origines et des premiers
siècles qui sera un ami
très proche. Ces années
sont marquées par
l'amitié avec Richard
et Cosima Wagner.

1870- 1871

Lors de la guerre
franco-prussienne,
Nietzsche s'engage
comme infirmier
volontaire.
Il contracte une maladie
qui l'oblige
à rentrer en Suisse.

1872

Publication de
son premier livre
philosophique,
*La Naissance de
la tragédie, à partir
de l'esprit de la musique*,
avec une dédicace
à Richard Wagner.

1873

Août
Publication des
quatre *Considérations
inactuelles*.

1875

Rencontre avec Heinrich
Köselitz (Peter Gast),
compositeur qui sera
aussi le correcteur
de ses manuscrits.
Détérioration de
son état de santé.

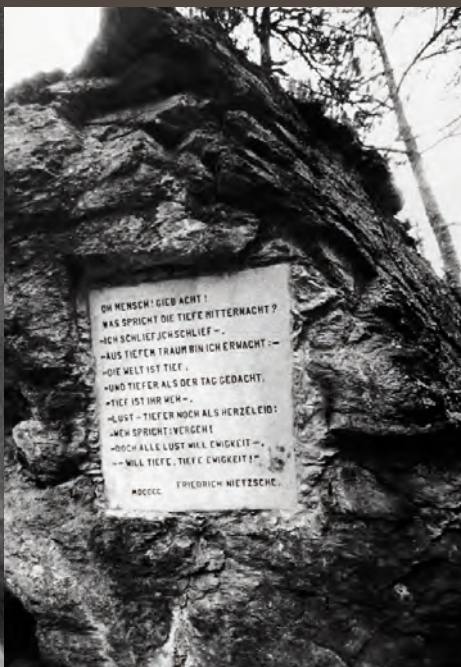
1876

Ouverture, en
juillet, du Festival
de Bayreuth.
Dernière rencontre
avec Wagner.
Rencontre avec
Paul Rée, étudiant
en philosophie,
auteur des *Observations
psychologiques* qui
influenceront beaucoup
Nietzsche.

Schopenhauer (1788-1860),
ici en 1855, dont l'œuvre
déterminera la vocation
de philosophe de Nietzsche.

La couverture de *David
Strauss, croyant et écrivain*,
premier volume des
Considérations inactuelles,
publié en 1873.

CHRONOLOGIE



1878

En mai, parution de la première partie de *Humain, trop humain*, dédié à Voltaire avec pour sous titre : *Un livre pour esprits libres*. Il rompt définitivement avec Wagner.

1879

Il prend sa retraite de professeur et quitte Bâle. Il commence une vie de voyage et d'errance. En mars, paraît *Opinion et sentences mêlées*. Et en novembre, *Le voyageur et son ombre*. Ces deux textes sont recueillis sous le titre *Humain, trop humain II*.

1881

En été, pendant une promenade à Sils-Maria en Haute-Engadine, il a l'illumination de l'Éternel Retour. Publication d'*Aurore. Pensées sur les préjugés moraux*.

1882

Il rencontre Lou von Salomé à Rome, qui sera son amie et sa confidente. Elle écrira plus tard le premier livre sur la philosophie de Nietzsche. Publication en mars des *Idylles de Messine* et en août, du *Gai Savoir*.

1883

Publication d'*Ainsi parlait Zarathoustra* parties I et II : « *Un livre pour tous et pour personne* ». Mort de Richard Wagner. Rupture avec Paul Rée.

1884

Troisième partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Sa sœur épouse un antisémite, le Dr Bernhard Förster.

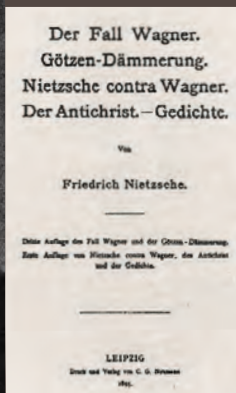
1885

Publication à compte d'auteur de la quatrième partie de *Zarathoustra*.

1886

Parution de *Par-delà bien et mal*.

1887



De gauche à droite :
L'égérie Lou Andreas-
Salomé (1861-1937).

Nietzsche séjournera presque à chaque été entre 1881 et 1888 à Sils-Maria, en Suisse. Une pierre commémorative y est érigée à l'endroit où il eut la « révélation » de l'Éternel Retour, gravée d'un extrait de *Zarathoustra*.

Nietzsche en 1882, l'année de sa rencontre avec Lou, qu'il demandera en mariage. Elle refusera, et ils ne se reverront plus.

La tombe de Nietzsche au cimetière de Lützen en Allemagne.

Elisabeth Förster-Nietzsche fondera les Archives Nietzsche, rédigera une biographie contestée de son frère, entreprendra une édition complète de ses œuvres, et sera à l'origine de la récupération de sa pensée par les nazis.

Première édition (1895) du *Cas Wagner*, de *Crépuscule des idoles*, de *Nietzsche contre Wagner*, de *L'Antéchrist* et des *Poèmes*.

Parution de *La Généalogie de la morale*, critique très virulente des valeurs judéo-chrétiennes.

1888

Rédaction de *Crépuscule des idoles*, *Le Cas Wagner*, *L'Antéchrist*, *Ecce Homo*, *Nietzsche contre Wagner*.

1889

En janvier, Nietzsche, qui réside à Turin, sombre dans une crise de démence. Il adresse de courtes lettres à ses amis qu'il signe du nom de « *Dionysos* » ou du « *Crucifié* ». Son ami Franz Overbeck le fait hospitaliser à Bâle. Sa mère vient le chercher et il est hospitalisé à Iéna où on lui diagnostique une paralysie (conséquence d'une éventuelle syphilis).

1890

Il vit reclus chez sa mère jusqu'à la mort de celle-ci en 1897, puis chez sa sœur à Weimar.

1894

Création des Archives Nietzsche par sa sœur dans la maison de Naumburg.

1895

Première publication de *L'Antéchrist*. Elisabeth devient l'unique propriétaire de ses œuvres.

1898

Début de la première grande édition des œuvres de Nietzsche, sous l'autorité d'Elisabeth.

1900

25 août
Nietzsche meurt d'une pneumonie, à Weimar.



LA PHILOSOPHIE À COUPS DE MARTEAU

Les textes qui suivent jalonnent la période créatrice de Nietzsche, et présentent quelques-uns des concepts les plus importants de sa philosophie : le dionysiaque, la valeur de la vérité, la mort de Dieu, l'Éternel Retour, le surhomme, la volonté de puissance, le nihilisme, le ressentiment, la mauvaise conscience. Nietzsche procède souvent de manière allusive, énigmatique, fragmentaire pour introduire les concepts qu'il crée, mais il ménage aussi des moments où ils apparaissent avec une autorité particulière. Ce sont les passages que nous avons retenus.

D'un texte à l'autre, les pensées se répondent, se complètent, s'éclairent. Nietzsche a composé son œuvre comme un vaste réseau de reprises, de variations, de reformulations, pour lui la philosophie se déploie par interprétation, expérimentation, essai toujours renouvelé, s'escrimant à saisir ses objets selon des perspectives différentes. Chaque texte invite le lecteur à interpréter, à suivre patiemment les échos perpétuels d'une œuvre qui reste inextricable si elle n'est pas lue, comme il le dit, *lento*. Aussi, cette sélection invite le lecteur à lire sur ce rythme.

Autre particularité de ces textes, les figures même du lecteur et du philosophe apparaissent aussi comme des concepts, ou plus exactement des « personnages conceptuels ». Lorsque Nietzsche dit « je » et parle de lui-même (et cela lui arrive souvent), il continue à créer un concept inédit de philosophe de l'interprétation – et cela, jusqu'au seuil de la folie. Il le fait pareillement, lorsqu'il décrit, interpelle ou provoque le lecteur qui saura le lire.

Pour toutes ces raisons, Nietzsche est le philosophe qui a le plus travaillé son style. De *La Naissance de la tragédie* (qu'il trouvait mal écrit) aux *Dithyrambes de Dionysos*, ultime tentative de retrouver cette « *philosophie poésie* » des premiers penseurs grecs, Nietzsche se révèle comme l'un des très grands écrivains de langue allemande. Et cette langue, forgée dans un mélange de labeur aride et de fulgurations inspirées, nous espérons que les traductions françaises en rendent un peu l'éclat. On se console en se disant que Nietzsche, qui se méfiait tant de la « *lourdeur* » allemande, a souhaité un jour qu'on ne le lise qu'en français... ■■■ D. A.



« L'HOMME DIONYSIAQUE »

La Naissance de la tragédie est le premier ouvrage publié par Nietzsche, à l'âge de 28 ans, alors professeur de philologie à l'université de Bâle. Dans la réédition de 1886, le philosophe revient sur ce qu'il juge essentiel dans ce texte de jeunesse : la transfiguration « dionysiaque » de la souffrance, l'acceptation du tragique de toute vie, fait de joie et de cruauté, qui s'exprime dans la tragédie grecque. Il y voit une manifestation de puissance individuelle, d'une philosophie du « oui » dont il fait un critère d'évaluation central dans sa critique de la modernité.



Oui, qu'est-ce que le dionysiaque? (...) La question fondamentale est la question du rapport qu'entretient le Grec à la douleur, son degré de sensibilité. Ce rapport est-il resté le même? Ou bien s'est-il inversé? La question de savoir si sa *demande* toujours plus forte de *beauté*, de fêtes, de réjouissances, de cultes nouveaux est née du manque, du dénuement, de la mélancolie, de la douleur? Car, à supposer que ce fût vrai – et Périclès (ou Thucydide) nous le donne à entendre dans sa grande oraison funèbre – d'où proviendrait alors la demande opposée, et qui lui est chronologiquement antérieure, la *demande de laideur*, cette manière franche et rigoureuse qu'a l'ancien Hellène de vouloir le pessimisme, le mythe tragique, l'image de tout ce qu'il y a de terrible, de cruel, d'énigmatique, de destructeur, de fatal au fond de l'existence, – d'où proviendrait alors la tragédie? Peut-être du *plaisir*, de la force, d'une santé débordante, d'une plénitude excessive? Et quelle est alors, physiologiquement parlant, la signification de ce délire d'où est issu l'art tragique aussi bien que l'art comique, le délire dionysiaque? Comment? Se pourrait-il que le délire ne soit pas nécessairement un symptôme de dégénérescence, de déclin, de culture suravancée? Se pourrait-il qu'il y ait – question pour aliéniste – des névroses de la *santé*? De la jeunesse et de la juvénilité d'un peuple? Que montre cette synthèse de bouc et de dieu dans le satyre? À partir de quelle expérience, en se livrant à quelle impulsion le Grec fut-il contraint de se représenter le possédé, l'homme dionysiaque originaire comme un satyre? Et quant à l'origine du chœur tragique, se pourrait-il qu'il y ait eu, dans ces siècles où le corps grec était dans sa fleur et l'âme grecque regorgeait de vie, des extases endémiques – des visions, des hallucinations qui se communiquaient à des collectivités, à des assemblées religieuses entières? Comment? Et si les Grecs, précisément dans toute la richesse de leur jeunesse, avaient voulu le tragique, s'ils

* Les mots suivis d'un astérisque dans les extraits sont en français dans le texte.

Le 2 janvier 1872 paraît le premier livre de Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* (*Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik*) chez E. W. Fritzsche, l'éditeur de Wagner. L'ouvrage est orné d'une gravure de Leopold Rau représentant un Prométhée délivré.

DIE
GEBURT DER TRAGÖDIE

AUS DEM
GEISTE DER MUSIK.

VON

FRIEDRICH NIETZSCHE,
ORDENTL. PROFESSOR DER CLASSISCHEN PHILOGIE AN DER
UNIVERSITÄT BASEL.



LEIPZIG.
VERLAG VON E. W. FRITZSCH.

1872.

avaient été pessimistes? Et si c'était précisément le délire, pour reprendre un mot de Platon, qui avait dispensé sur l'Hellade les *plus grands* des bienfaits? Et si d'un autre côté, à l'inverse, les Grecs, aux temps précisément de leur dissolution et de leur faiblesse, étaient devenus de plus en plus optimistes, superficiels, théâtraux, de plus en plus éperdus de logique et de logification du monde, et par conséquent de plus en plus « se-reins », « scientifiques »? Eh quoi! En dépit de toutes les « idées modernes » et de tous les préjugés du goût démocratique, ne se pourrait-il pas que la victoire de l'*optimisme*, la prédominance de la *rationalité*, l'*utilitarisme* théorique et pratique (avec la démocratie, qui lui est contemporaine), soient un symptôme de force déclinante, de proche vieillesse, d'épuisement physiologique? Et *non pas*, précisément – le pessimisme? Épicure était-il optimiste... d'être *malade* justement? – On le voit, c'est de tout un faisceau de lourdes questions que ce livre est chargé. Ajoutons-y encore sa question la plus lourde! Que signifie, vue dans l'optique de la *vie*, la morale? ■■■

La Naissance de la tragédie (1872), « Essai d'autocritique » (1886).
Œuvres philosophiques complètes (OPC), I, p. 28-30. Traduction Genevière Bianquis.
Édition établie par Giorgio Colli et Mazzino Montinari © Gallimard

« LA TRAGÉDIE ISSUE DE L'ESPRIT DE LA MUSIQUE »

Nietzsche jouait très bien du piano et a composé un oratorio, un *miserere*, des *lieder*, des ébauches de symphonies, plusieurs pièces pour piano. Si sa musique subit, comme celle de Wagner, l'influence romantique, il appréciait beaucoup les morceaux ciselés, rythmés et joyeux de Mozart, Bizet et Franz Liszt. Dans cette lettre de jeunesse, il défend déjà le « *dionysiaque* », qu'il retrouve chez Liszt et qui va l'opposer à Wagner.

■■■

À Franz Liszt

Bâle en Suisse, 17 janvier 1872

Maître vénéré,

Mon éditeur EW Fritsch, à Leipzig, a reçu mission de vous faire parvenir un exemplaire de mon ouvrage « *La Naissance de la tragédie issue de l'esprit de la musique* ».

Je vous demande de bien vouloir accueillir favorablement cet ouvrage et si je vous présente cette requête avec l'espoir d'un bon accueil, c'est parce que madame votre fille, à Tribtschen, m'a aimablement prié, maître

hautement vénéré, de vous l'envoyer aussi tôt que possible, – requête qui répond à mon plus intime désir.

Car lorsque je songe au petit nombre de ceux qui instinctivement ont saisi de façon effective le phénomène que je décris et que je nomme « le dionysiaque » – c'est à vous que je songe toujours en premier lieu : les plus secrets mystères de ce phénomène ne peuvent que vous être à tel point familiers que je n'ai jamais cessé de vous considérer, avec le plus grand intérêt théorique, comme une de ses plus remarquables exemplifications.

Je vous le demande, lisez ce livre.

Avec l'assurance de mon respectueux dévouement
Dr Friedr Nietzsche, professeur ord. à Bâle

Nietzsche. Lettres choisies, choix et présentation de
Marc de Launay, Folio classique © Gallimard

« COMMENT NOUS RETROUVER NOUS-MÊMES? »

Dans la troisième *Considération inactuelle* (1874) consacrée à la figure solitaire du maître Schopenhauer, le jeune professeur Nietzsche écrit un vibrant appel à l'éducation d'une jeunesse qui ne sait plus où trouver ses maîtres, et se livre à une vaste remise en cause de ce que l'on a nommé jusqu'à présent le « moi » et la « nature humaine ».



Je vais tenter de parvenir à la liberté, se dit la jeune âme. Et parce que le hasard veut que deux nations se haïssent et se fassent la guerre, ou qu'une mer sépare deux continents, ou qu'on enseigne alentour une religion qui n'existait pourtant pas il y a quelques milliers d'années, faudra-t-il qu'elle en soit empêchée? Tu n'es pas toi-même tout cela, se dit-elle. Personne ne peut bâtir à ta place le pont qu'il te faudra toi-même franchir sur le fleuve de la vie – personne, hormis toi. Certes il existe des sentiers, et des ponts et des demi-dieux sans nombre qui s'offriront à te porter de l'autre côté du fleuve, mais seulement au prix de toi-même : tu te mettrais en gage et tu te perdras. Il n'existe au monde qu'un seul chemin sur lequel nul autre que toi puisse passer. Où mène-t-il? Ne le demande pas, suis-le. Qui donc énonçait ce principe : « Un homme ne s'élève jamais plus haut que lorsqu'il ne sait pas où son chemin peut encore le mener »?



Mais comment nous retrouver nous-mêmes ? C'est de surcroît un commencement pénible et dangereux que de creuser ainsi en soi-même et de descendre de force, par le plus court chemin, dans le puits de son être. Avec quelle facilité alors il risque de se blesser, si grièvement qu'aucun médecin ne peut plus le guérir. Et, de plus, serait-ce bien nécessaire quand tout porte témoignage de ce que nous sommes, nos amitiés comme nos haines, notre regard comme la pression de notre main, notre mémoire et ce que nous oublions, nos livres et les traits de notre plume ? Mais c'est

C'est de surcroît un commencement pénible et dangereux que de creuser ainsi en soi-même et de descendre de force, par le plus court chemin, dans le puits de son être.

un moyen d'engager l'interrogatoire essentiel. Que la jeune âme se retourne vers sa vie antérieure et se demande : « Qu'as-tu vraiment aimé jusqu'à ce jour, quelles choses t'ont attirée, par quoi t'es-tu

sentie dominée et tout à la fois comblée ? Fais repasser sous tes yeux la série entière de ces objets vénérés et peut-être te livreront-ils, par leur nature et leur succession, une loi, la loi fondamentale de ton vrai moi. Compare ces objets, vois comme ils se complètent, s'élargissent, se surpassent, se transfigurent mutuellement, comme ils forment une échelle graduée sur laquelle jusqu'à présent tu as grimpé jusqu'à ton moi. Car ton essence vraie n'est pas cachée au fond de toi, elle est placée infiniment au-dessus de toi ou du moins de ce que tu prends communément pour ton moi. Tes vrais éducateurs, ceux qui te formeront, te trahiront ce qui est vraiment le sens originel et la substance fondamentale de ton essence, ce qui résiste absolument à toute éducation et à toute formation, quelque chose en tout cas d'accès difficile, comme un faisceau lié et rigide : tes éducateurs ne peuvent être autre chose que tes libérateurs. » ■■■

Troisième Considération inactuelle : Schopenhauer éducateur (1874).

OPC II, p. 19-20. Traduction Henri-Alexis Baatsch © Gallimard

« L'HUMANITÉ N'A AUCUN BUT »

Au moment de *Humain, trop humain* (1878), Nietzsche est enfin délivré de sa charge universitaire, et entame cette vie errante qui sera désormais la sienne. Sa critique méthodique du sens de toutes les valeurs – et de la « vérité » au premier chef – comme autant de préjugés et d'erreurs nécessairement engendrés par une certaine perspective instinctive sur le monde, amène Nietzsche à poser la question de la valeur de la vie « en général ». S'il se trouvait que « la vie » n'ait aucun sens qui la transcende, ce serait notre conception même de l'homme qui serait remise en cause.

■ ■ ■

L'erreur sur la vie nécessaire à la vie. Toute croyance à la valeur et à la dignité de la vie repose sur une pensée incorrecte; elle n'est possible que parce que les sentiments de participation à la vie et à la souffrance universelles de l'Humanité sont très faiblement développés dans l'individu. Même les hommes d'élite dont la pensée se hausse au-dessus de leur personne n'envisagent pas cette vie universelle, mais des parties détachées et limitées. Si l'on est capable de fixer surtout son attention sur des exceptions, j'entends les natures nobles et les âmes pures, si l'on voit dans leur formation le but de l'évolution tout entière du monde, et si l'on prend plaisir à leurs activités, on pourra bien croire à la valeur de la vie, du fait que l'on néglige alors les autres hommes : donc que l'on fausse sa pensée. Et si,

La valeur de la vie repose, pour l'homme du commun et de tous les jours, sur le seul fait qu'il se donne plus d'importance qu'au monde.

de même, l'on envisage bien la totalité des hommes, mais pour n'admettre chez eux qu'un seul genre de pulsions, les moins égoïstes, et les innocenter au regard des autres pulsions, on pourra derechef placer quelque espoir dans l'humanité prise en bloc et croire dans cette mesure à la valeur de la vie : dans ce cas encore, donc, par une incorrection de pensée. Mais que l'on adopte l'une ou l'autre de ces attitudes, on sera toujours de ce fait une exception parmi les hommes. Certes, la grande majorité des hommes supporte justement la vie sans trop rechigner, et croit ainsi à la valeur de l'existence, mais c'est bien parce que chacun ne veut et n'affirme que soi et ne sort pas de soi-même comme ces exceptions : de tout ce qui dépasse leur personne, ceux-là ne perçoivent rien ou tout au plus une ombre ténue. Ainsi donc, la valeur de la vie repose, pour l'homme du commun et de tous les jours, sur le seul fait qu'il se



donne plus d'importance qu'au monde. La grande carence d'imagination dont il souffre le rend incapable d'accorder son sentiment sur celui d'autres êtres, si bien qu'il prend le moins de part possible à leur sort et à leur souffrance. Celui qui au contraire saurait y prendre réellement part ne pourrait que désespérer de la valeur de la vie ; s'il réussissait à s'assimiler et à ressentir la conscience totale de l'humanité, il s'effondrerait en maudissant l'existence – car l'Humanité n'a aucun but au total, et l'homme ne peut par suite, à en considérer la marche générale, y trouver ni consolation ni soutien, mais bien le désespoir. Si en tout ce qu'il fait il vient à envisager la radicale absence de buts humains, sa propre activité prendra à ses yeux un caractère de gaspillage. Mais se sentir gaspillé en son humanité (et non plus seulement en son individu), de la même manière que nous voyons la nature gaspiller ses fleurs une à une, c'est un sentiment qui passe tous les sentiments. Mais qui en est capable ? Seul un poète, à coup sûr, et les poètes savent toujours se consoler. » ■■■

Humain, trop humain, I, § 33 (1878). OPC III, p. 56-57.

Traduction Robert Rovini © Gallimard

« CET IMPÉTUEUX DÉSIR DE CERTITUDE »

L'année 1882 passée entre la Suisse et l'Italie est, pour Nietzsche, une période de grande souffrance physique et de forte tension intellectuelle. Mais *Le Gai Savoir* qui en résulte témoigne d'une étonnante victoire de la santé et de « l'esprit libre ». L'investigation psychologique de la morale et des valeurs conduit Nietzsche à interpréter toute croyance comme un certain état des forces pulsionnelles où il décèle une faiblesse morbide qui conduit tout droit au fanatisme.

■■■

Les croyants et leur besoin de croyance. Ce qu'il faut de *croyance* à quelqu'un pour prospérer, ce qu'il lui faut d'élément « stable » qu'il désire inébranlé, parce qu'il s'y *appuie* – est révélateur du degré de sa force (ou pour s'exprimer plus clairement de sa faiblesse). Le christianisme, me semble-t-il, aujourd'hui encore est nécessaire, en Europe, à la plupart : c'est pourquoi aussi il trouve encore créance. Car l'homme est ainsi fait : dès lors qu'il a besoin d'un article de foi, dut on le lui avoir réfuté de mille manières, il ne cessera pas de le tenir pour « vrai », conformément à cette célèbre « épreuve de force » dont parle la Bible. Quelques-uns ont encore besoin de métaphysique mais aussi cet impétueux *désir*

Édition originale
du *Gai Savoir* (1882).

Die
fröhliche Wissenschaft.

Von

Friedrich Nietzsche.

„Dem Dichter und Weisen sind alle Dinge be-
freundet und geweiht, alle Erlebnisse nützlich.
alle Tage heilig, alle Menschen göttlich.“

Emerson.

Chemnitz 1882.

Verlag von Ernst Schmeitzner.

Paris
C. Klincksieck
11 Rue de Lille.

St. Petersburg
H. Schmitzdorff
(C. Roettger)
Kais. Hof-Buchhandlung.
5 Newsky Prospekt.

Rom
(Turin, Florenz)
Loescher & Co.
307 Via del Corso.

New-York
E. Steige
22 u. 24 Frankfort Street.

London
Williams & Norgate
14 Henrietta Street,
Covent Garden.

de certitude qui éclate aujourd'hui dans les masses, sous la forme scientifico-positiviste, ce désir de *vouloir* posséder quelque chose d'absolument stable (tandis que dans la chaleur même de ce désir on se préoccupe fort peu des arguments propres à fonder la certitude); tout ceci témoigne encore du besoin d'un appui, d'un soutien, bref de cet *instinct de faiblesse* qui, il est vrai, ne crée pas, mais conserve les religions, les métaphysiques, les convictions de toutes sortes. Il reste que tous ces systèmes positivistes s'enveloppent des fumées d'un noir pessimisme, de quelque chose qui tient de la lassitude, du fatalisme, de la désillusion, de la crainte d'une désillusion nouvelle ou encore ils témoignent visiblement du ressentiment, de la mauvaise humeur, d'un anarchisme d'exaspération, comme aussi de tous autres symptômes ou mascarades du sentiment de faiblesse. Même la violence avec laquelle les plus intelligents de nos contemporains vont se perdre dans de misérables réduits, par exemple dans la patriotardise (pour désigner ce qu'en France on nomme « *chauvinisme* »*, en Allemagne « *deutsch* ») ou dans des doctrines de chapelles

Peut-être que les deux religions universelles, le bouddhisme et le christianisme, pourraient bien avoir trouvé la raison de leur naissance, de leur soudaine propagation, dans une extraordinaire asthénie de la volonté.

esthétiques, tel le *naturalisme** parisien (qui ne met en évidence que cet aspect de la nature propre à inspirer à la fois le dégoût et la stupeur; on nomme volontiers aujourd'hui cet aspect la *vérité vraie**, ou dans le nihilisme selon le modèle de

Saint-Petersbourg c'est-à-dire dans la *croissance à la vertu de l'incroyance*, jusqu'au martyre pour cette dernière), cette violence, de prime abord, manifeste toujours le *besoin* d'une croyance, d'un appui, d'une assise, d'un soutien. La croyance se trouve toujours convoitée avec le plus d'urgence là même où la volonté fait défaut car la volonté, en tant que passion du commandement, constitue le signe distinctif de la souveraineté et de la force. C'est-à-dire que moins quelqu'un s'entend à commander et plus il éprouve avec urgence le désir d'une réalité, d'un être ou d'une autorité qui commande, qui commande avec rigueur, soit un dieu, un prince, un état social, un médecin, un confesseur, un dogme, une conscience de parti. D'où il faudrait conclure peut-être que les deux religions universelles, le bouddhisme et le christianisme, pourraient bien avoir trouvé la raison de leur naissance, de leur soudaine propagation, dans une extraordinaire *asthénie de la volonté*. Et il en a été ainsi en vérité : les deux religions révélèrent le désir d'un « tu dois » exalté désespérément jusqu'au non-sens par la maladie de la volonté. Enseignant le fanatisme aux temps du relâchement de la volonté, elles offraient ainsi à d'innombrables âmes un soutien, une nouvelle possibilité de vouloir, une jouissance à vouloir. Le fanatisme est en effet l'unique « force de volonté » à laquelle puissent

être amenés aussi les faibles et les incertains ; en tant qu'il hypnotise en quelque sorte la totalité du système intellectuel qui repose sur la perception du monde sensible, il provoque l'hypertrophie d'un point de vue conceptuel et affectif particulier qui prédomine désormais – le chrétien le nommera sa *foi*. Dès qu'un homme en vient à la conviction foncière qu'il lui *faut* subir un commandement, il devient « croyant ». En revanche, une joie et une force de la détermination de soi seraient concevables, une *liberté* du vouloir, à la faveur desquels un esprit congédierait toute croyance, tout désir de certitude, exercé qu'il serait à se tenir en équilibre sur des possibilités légères comme sur des cordes, et même à danser de surcroît au bord des abîmes. Pareil esprit serait le *libre esprit par excellence**. ■■■

Le Gai Savoir, § 347 (1882). OPC V, p. 245-246.

Traduction Pierre Klossowski © Gallimard

« DIEU EST MORT »

« *Dieu est mort* » est sans doute la formule la plus célèbre de Nietzsche. Il la présente comme l'annonce d'un fou (dans une version antérieure, Zarathoustra lui-même), une nouvelle incompréhensible aux hommes de son temps. Ils ignorent qu'ils sont eux-mêmes les meurtriers de Dieu et de toutes les valeurs qui ont jusqu'ici soutenu le monde. « *J'arrive trop tôt* », se plaint Nietzsche. Car si la mort de Dieu représente pour lui la condition d'une extraordinaire refonte de l'humanité, elle est encore pour l'instant la cause de nos ténèbres et de notre désert – du nihilisme moderne.

■■■

L'insensé. – N'avez-vous pas entendu parler de cet homme insensé qui, ayant allumé une lanterne en plein midi, courait sur la place du marché et criait sans cesse « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » – Et comme là-bas se trouvaient précisément rassemblés beaucoup de ceux qui ne croyaient pas en Dieu, il suscita une grande hilarité. L'a-t-on perdu ? dit l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? dit un autre. Ou bien se cache-t-il quelque part ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ? – ainsi ils criaient et riaient tous à la fois. L'insensé se précipita au milieu d'eux et les perça de ses regards. « Où est Dieu ? cria-t-il, je vais vous le dire ! *Nous l'avons tué* – vous et moi ! Nous tous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait, à désenchaîner cette terre de son soleil ? Vers où roule-t-elle à présent ? Vers quoi nous porte son mouvement ? Loin de tous les soleils ? Ne sommes-nous pas précipités dans une chute continue ? Et cela en arrière, de côté, en avant, vers tous les côtés ? Est-il encore un



haut et un bas? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini? Ne sentons-nous pas le souffle du vide? Ne fait-il pas plus froid? Ne fait-il pas nuit sans cesse et de plus en plus nuit? Ne faut-il pas allumer les lanternes dès le matin? N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui ont enseveli Dieu? Ne sentons-nous rien encore de la putréfaction divine? - les dieux aussi se putréfient! Dieu est mort! Dieu reste mort! Et c'est nous qui l'avons tué! Comment nous consoler, nous, les meurtriers des meurtriers? Ce que le monde avait possédé jusqu'alors de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous nos couteaux - qui essuiera ce sang de nos mains? Quelle eau pourra jamais purifier? Quelles solennités expiatoires, quels jeux sacrés nous faudra-t-il inventer? La grandeur de cette action n'est-elle pas trop grande pour nous? Ne nous faut-il pas devenir nous-mêmes des dieux pour paraître dignes de cette action? Il n'y eut jamais d'action plus grande - et quiconque naîtra après nous appartiendra, en vertu de cette action même, à une

Jadis l'outrage contre Dieu fut l'outrage le plus grand, mais Dieu est mort, et avec lui moururent aussi ces outrageurs.

histoire supérieure à tout ce que fut jamais l'histoire jusqu'alors! »
- Ici l'homme insensé se tut et considéra à nouveau ses auditeurs : eux aussi se taisaient et le regardaient sans comprendre. Enfin il

jeta sa lanterne au sol si bien qu'elle se brisa et s'éteignit. « J'arrive trop tôt, dit-il ensuite, mon temps n'est pas encore venu. Ce formidable événement est encore en marche et voyage - il n'est pas encore parvenu aux oreilles des hommes. Il faut du temps à la foudre et au tonnerre, il faut du temps à la lumière des astres, il faut du temps aux actions, après leur accomplissement pour être vus et entendus. Cette action-là leur est encore plus lointaine que les astres les plus lointains - *et pourtant ce sont eux qui l'ont accomplie!* » On raconte encore que ce même jour l'homme insensé serait entré dans différentes églises où il aurait entonné son *Requiem aeternam Deo*. Jeté dehors et mis en demeure de s'expliquer, il n'aurait cessé de repartir : « Que sont donc ces églises, si elles ne sont les caveaux et les tombeaux de Dieux - ? » ■■■

Le Gai Savoir, § 125, « L'insensé » (1882). OPC V, p. 149-150 © Gallimard

« L'ÉTERNEL RETOUR »

Durant l'été 1881, sur les bords du lac suisse de Silvaplana, Nietzsche a eu la révélation de l'Éternel Retour. Il en garde farouchement le secret pendant une année entière, avant de s'en ouvrir à Lou von Salomé, et d'y faire une toute première allusion dans *Le Gai Savoir*. Au-delà de son caractère mystique, l'Éternel Retour se présente comme un pari, une tentative expérimentale de transformer radicalement nos manières de penser et de vivre en imaginant qu'elles reviennent toujours.

■■■

Le poids le plus lourd. – Que dirais-tu si un jour, si une nuit, un démon se glissait jusque dans ta solitude la plus reculée et te dise : « Cette vie telle que tu la vis maintenant et que tu l'as vécue, tu devras la vivre encore une fois et d'innombrables fois ; et il n'y aura rien de nouveau en elle, si ce n'est que chaque douleur et chaque plaisir, chaque pensée et chaque gémississement et tout ce qu'il y a d'indiciblement petit et grand dans ta vie devront revenir pour toi, et le tout dans le même ordre et la même succession, cette araignée-là également, et ce clair de lune entre les arbres, et cet instant-ci et moi-même. L'éternel sablier de l'existence ne cesse d'être renversé à nouveau – et toi avec lui, ô grain de poussière de la poussière ! » – Ne te jetterais-tu pas sur le sol, grinçant des dents et maudissant le démon qui te parlerait de la sorte ? Ou bien te serait-il arrivé de vivre un instant formidable où tu aurais pu lui répondre : « Tu es un dieu, et jamais je n'entendis choses plus divines ! » Si cette pensée exerçait sur toi son empire, elle te transformerait, faisant de toi, tel que tu es, un autre, te broyant peut-être : la question posée à propos de tout, et de chaque chose : « Voudrais-tu de ceci encore une fois et d'innombrables fois ? » pèserait comme le poids le plus lourd sur ton action ! Ou combien ne te faudrait-il pas témoigner de bienveillance envers toi-même et la vie, pour *ne désirer plus rien* que cette dernière, éternelle confirmation, cette dernière, éternelle sanction ? » – ■■■

**L'éternel sablier de l'existence
ne cesse d'être renversé à nouveau
– et toi avec lui, ô grain de
poussière de la poussière !**

Le Gai Savoir, § 341 (1882). OPC V, p. 232 © Gallimard



« NE PLUS ÊTRE SEUL »

Nietzsche a 38 ans quand il rencontre Lou von Salomé, brillante étudiante russe de 21 ans, germanophone, libre et bohème. Il discute avec elle de « *la mort de Dieu* », voyage trois semaines à ses côtés, rêve de l'épouser, mais leur relation reste platonique. Cette lettre révèle combien il tient à son amitié.

■ ■ ■

À Lou von Salomé

Tautenbourg près Dornbourg,
Thuringe [3 juillet 1882]

Ma chère amie,

Le ciel est maintenant dégagé au-dessus de ma tête ! Hier midi, ce fut comme si c'était mon anniversaire : vous m'avez envoyé votre acceptation, le plus beau cadeau que quelqu'un aurait jamais pu me faire – ma sœur m'a envoyé des cerises ; Teubner, les trois premiers placards d'épreuves du « Gai savoir », et, en outre, je venais de terminer la toute dernière partie du manuscrit, et, ainsi, d'achever le travail de six années (1876-1882), toute ma « liberté de pensée » ! Oh, quelles années ! Quels tourments de toute sorte, quelles solitudes et quels dégoûts de vivre ! Et contre tout cela, pour ainsi dire contre la mort et la vie, je me suis concocté cette médecine qui m'est propre, ces idées miennes avec leurs petits pans discrets de ciel sans nuage : – oh, chère amie, chaque fois que je pense à tout cela, je suis bouleversé, ému, et je ne sais pas comment tout a pu cependant réussir : l'autocompassion et un sentiment de victoire me submergent. Car c'est une victoire, et complète – en effet, même ma santé physique s'est rétablie ; je ne sais pour quelle raison, et tout le monde me dit que j'ai l'air plus rajeuni que jamais. Le ciel me préserve de faire des folies !

Mais dorénavant, puisque vous allez me conseiller, je le serai de bonne manière et n'aurai pas besoin de me craindre.

Pour ce qui est de l'hiver prochain, j'ai sérieusement et exclusivement songé à Vienne : les projets hivernaux de ma sœur sont tout à fait indépendants des miens, et il n'y a là aucune arrière-pensée. Le sud de l'Europe est désormais sorti de mon esprit. Je ne veux plus être seul et devoir réapprendre à être un être humain. Hélas, j'ai tout à apprendre en me vouant à ce pensum-là !

Acceptez mes remerciements, ma chère amie ! Tout ira bien, comme vous l'avez dit.

Mon plus cordial message à notre Rée !

Tout à vous, F. N.

Nietzsche. Lettres choisies, choix et présentation
de Marc de Launay, Folio classique © Gallimard

« JE VOUS ENSEIGNE LE SURHOMME »

*Ainsi parlait Zarathoustra (1883-1885) est une « œuvre symphonique », écrite dans un style poétique inédit en philosophie. C'est aussi un texte initiatique, « un livre pour tous et pour personne ». Le personnage de Zarathoustra, après dix années vécues en ermite dans la montagne, décide de revenir parmi les hommes pour leur annoncer la « bonne nouvelle » : l'annonce du surhumain. Évangile obscur qui nécessite d'ébranler et de surmonter tout ce que l'Humanité a cru et désiré jusqu'à présent, la figure du surhomme sera bientôt source des plus ignobles malentendus politiques et raciaux. De son vivant déjà, Nietzsche se plaignait, dans *Ecce Homo*, d'avoir été compris de travers et stupidement soupçonné de darwinisme social et de culte du héros.*



Et voici le discours que tint au peuple Zarathoustra :

Je vous enseigne le surhomme. L'homme est quelque chose qui se doit surmonter. Pour le surmonter que fîtes-vous ?

Tous êtres jusqu'ici par-dessus eux, au-delà d'eux, créèrent quelque chose ; et de ce grand flux vous voulez être, n'est-ce pas, le reflux, et plutôt que de surmonter l'homme encore vous préférez revenir à la bête !

Qu'est le singe pour l'homme ? Un éclat de rire ou une honte qui fait mal. Et tel doit être l'homme pour le surhomme : un éclat de rire ou une honte qui fait mal.

Du ver de terre vous cheminâtes jusques à l'homme, et grandement encore avez en vous du ver de terre. Jadis vous fûtes singes et maintenant encore plus singe est l'homme que n'importe quel singe.

Mais le plus sage d'entre vous, celui-là n'est aussi qu'un discord et un hybride de végétal et de spectre. Or vais-je vous commander de devenir des spectres ou des végétaux ?

Voyez, je vous enseigne le surhomme !

Le surhomme est le sens de la Terre. Que dise votre vouloir : *soit* le surhomme le sens de la Terre !

Je vous conjure, mes frères, *à la Terre restez fidèles*, et n'ayez foi en ceux qui d'espérances supraterrrestres vous font discours ! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non !

Ce sont des contempteurs de la vie ! Des agonisants qui eux-mêmes s'empoisonnèrent, et dont la Terre est lasse ; et ils peuvent bien disparaître !

Jadis l'outrage contre Dieu fut l'outrage le plus grand, mais Dieu est mort, et avec lui moururent aussi ces outrageurs. Faire outrage à la Terre est maintenant le plus terrible, et estimer plus haut les entrailles de l'insondable que le sens de la Terre !



Jadis l'âme considérait le corps avec mépris, et en ce temps fut un pareil mépris le plus haut de tout ; – elle voulait que le corps fût émacié, affreux, famélique. Elle pensait ainsi furtivement lui échapper, et à la Terre.

Oh ! que cette âme aussi était elle-même encore émaciée, affreuse, famélique ! Et cruauté fut la jouissance de cette âme !

Mais vous-mêmes encore, mes frères, dites-moi : de votre âme qu'enseigne donc votre corps ? N'est-elle, votre âme, misère et saleté, et un pitoyable agrément ?

En vérité, c'est un sale fleuve que l'homme. Il faut être une mer déjà pour que, sans se souiller, l'on puisse recevoir un sale fleuve.

Voyez, je vous enseigne le surhomme ; lequel est cette mer, en qui peut votre grand mépris se perdre. ■■■

Ainsi parlait Zarathoustra, prologue, § 3 (1883-1885). OPC VI, p. 23-24.

Traduction Maurice de Gandillac © Gallimard

« BÊTISE ANTIFRANÇAISE, BÊTISE ANTISÉMITE »

Pour Nietzsche, *Par-delà bien et mal* (1886) est à la fois un « *prélude à une philosophie de l'avenir* » et une continuation de sa critique de la modernité. Au nationalisme et à l'antisémitisme allemands qu'il exècre, Nietzsche oppose l'ambition d'une « *grande politique* » européenne qui passerait par une sélection nouvelle de ses élites. Dans le texte ci-dessous, il joue le jeu des théories raciales pour prendre le contre-pied de l'idéologie dominante et affirmer la supériorité de la « *race* » juive.

■■■

Lorsqu'un peuple souffre, *veut* souffrir de fièvres nationalistes et d'ambition politique, il faut prendre en patience les diverses nuées qui troublent son esprit, ses petites crises d'abêtissement : ainsi chez les Allemands d'aujourd'hui tantôt la bêtise antifrançaise, tantôt la bêtise antisémite, ou antipolonaise, ou romantico-chrétienne, ou wagnérienne, ou teutonique, ou prussienne (voyez un peu ces malheureux historiens, ces Sybel et ces Treitschke, avec leurs têtes caparaçonnées d'idées fixes), ou quel que soit le nom de toutes ces sottises, de ces petites obnubilations de l'esprit et de la conscience des Allemands. Qu'on me pardonne si, après une brève et dangereuse incursion sur ce terrain où sévit l'infection, je n'en reviens pas tout à fait indemne et si, comme tout le monde, je me suis mis à réfléchir sur des sujets qui ne me regardent en rien : premier symptôme d'infection politique. J'ai réfléchi, par exemple, sur les Juifs : écoutez les pensées qui me sont venues. – Je n'ai pas encore rencontré

Manuscrit original
de *Ainsi parlait
Zarathoustra*
(1883-1885).

Oh Mensch! Lieb Lieb!
Was liebst du tiefe Menschen?
 „Ich lieb, ich lieb –
 „Lieb tiefen Traum bin ich gemacht: –
 „Die Nacht ist lieb,
 „Und tiefer als der Tag gesund.
 „Lieb ich die Nacht –
 „Lieb – tiefer noch als Schmerzen:
 „Nach liebst: Versuch!
 „Noch allen Lieb will (erschau) –
 „– will tiefer, tiefer (mit dir)!“

Ô homme, prends garde!

Que dit la profonde mi-nuit?

« Je dormais, je dormais –

« De profond rêve je me suis éveillé : –

« Le monde est profond

« Et plus profond que ne l'a pensé le jour.

Profonde est sa peine –

« Le plaisir – plus profond encore que souffrance du cœur :

« Ainsi parle la peine : Disparais!

« Mais tout plaisir veut éternité –

« – veut profonde, profonde éternité ! »

Ainsi parlait Zarathoustra, quatrième partie, « Le chant du marcheur de nuit », § 12.

Traduction Maurice de Gandillac © Gallimard

un seul Allemand favorable aux Juifs ; si radicalement que les esprits prudents et les têtes politiques condamnent l'antisémitisme proprement dit, cette prudence et cette politique ne répudient pas le sentiment anti-juif lui-même, mais seulement ses dangereux excès, en particulier l'expression répugnante et odieuse de ce sentiment forcené – ne nous y trompons pas. Que l'Allemagne possède *bien assez* de Juifs, que l'estomac allemand, le sang allemand ont de la peine (et auront encore longtemps de la peine) à assimiler cette dose déjà existante de Juifs comme les Italiens, les Français, les Anglais ont assimilé les leurs, par suite d'une digestion plus vigoureuse – voilà le langage que tient un instinct largement répandu et auquel il faut prêter l'oreille, d'après lequel il faut agir. « Pas un Juif de plus ! Portes closes pour les Juifs, avant tout à l'Est (et aussi en Autriche) ! », tel est le vœu instinctif d'une nation dont le type ethnique est encore faible et indécis et qui craint qu'une race plus forte ne vienne l'effacer ou l'éteindre. Or les Juifs constituent sans aucun doute la race la plus forte, la plus résistante et la plus pure qui existe actuellement en Europe ; ils savent s'imposer même dans les conditions les plus dures (mieux même que dans des conditions favorables) grâce à de mystérieuses vertus qu'on voudrait maintenant qualifier de vices, grâce surtout à une foi décidée qui n'a pas à éprouver de honte en présence des « idées modernes » ; ils changent, s'ils changent, comme l'Em-

« Pas un Juif de plus ! Portes closes pour les Juifs, avant tout à l'Est (et aussi en Autriche) ! », tel est le vœu instinctif d'une nation dont le type ethnique est encore faible et indécis.

pire russe fait ses conquêtes, comme un empire qui n'est pas né d'hier et qui a du temps devant soi, c'est-à-dire aussi lentement que possible. Un penseur qui prend à cœur l'avenir de l'Europe devra tenir compte dans ses plans aussi bien des Juifs que des Russes, qui

désormais sont probablement les deux facteurs qui entreront le plus certainement en jeu dans le grand conflit des forces. Ce qu'aujourd'hui nous nommons une « nation » en Europe, cette entité de fait plutôt que de nature (quand elle ne ressemble pas à s'y méprendre à une fiction), est dans tous les cas une réalité en devenir, jeune, fragile, pas encore une race, moins encore un *aere perennius* comme le peuple juif ; ces « nations » donc devraient se garder soigneusement de toute concurrence et de toute hostilité irréfléchie. C'est un fait que, s'ils le voulaient ou si on les y contraignait, comme les antisémites semblent vouloir le faire, les Juifs *pourraient* dès aujourd'hui avoir la prépondérance, littéralement dominer l'Europe ; c'est un fait aussi qu'ils n'y travaillent pas et ne font pas de projets dans ce sens. Pour le moment, ce qu'ils veulent et souhaitent, et même avec une certaine insistance, c'est d'être absorbés par l'Europe, ils brûlent de se fixer enfin quelque part, d'y être acceptés et considérés,

de mettre un terme à leur nomadisme de « Juifs errants ». On ferait bien de prendre conscience et de *tenir compte* d'une telle aspiration, où s'exprime peut-être déjà une certaine atténuation des instincts judaïques ; c'est pourquoi il serait peut-être utile et juste d'expulser du pays les braillards antisémites. Il faudrait accueillir les Juifs avec prudence, en opérant une sélection, un peu comme procède la noblesse anglaise. Il est certain que, dans l'Allemagne nouvelle, ce sont les types ethniques vigoureux et déjà fortement accusés qui peuvent s'allier le plus fructueusement avec les Juifs ; par exemple, les officiers de la Marche d'origine aristocratique. Il serait intéressant à plus d'un titre de voir si l'art héréditaire de commander et d'obéir – dont la Marche est aujourd'hui le pays classique – ne pourrait pas se métisser avec le génie de l'argent et de la patience, si surtout ce métissage n'introduirait pas un peu d'esprit et d'intellectualité dans cette aristocratie militaire qui en est franchement dépourvue. Mais voilà assez de teutomanie, brisons-là cette harangue, car je viens de toucher à ce qui me tient à *cœur*, au « problème européen » tel que je l'entends, à la sélection d'une caste nouvelle appelée à dominer l'Europe. ■■■

Par-delà bien et mal, § 251 (1886). OPC, p. 169-171.

Traduction Cornélius Heim © Gallimard

« L'ÉNERGIE AGISSANTE DE LA VOLONTÉ »

La philosophie de Nietzsche se présente notamment comme la lente élaboration d'un concept majeur qui puisse rendre compte de toute interprétation intégralement pulsionnelle des phénomènes physiologiques, psychologiques, moraux et culturels, ce qui l'amène à faire l'hypothèse de la « *volonté de puissance* ». Nietzsche a répugné à fixer une définition univoque de ce concept délicat, mais on trouve quantité de notes dans ses fragments posthumes. Et dans cet extrait de *Par-delà bien et mal*.

■■■

Si rien ne nous est « donné » comme réel sauf notre monde d'appétits et de passions, si nous ne pouvons descendre ni monter vers aucune autre réalité que celle de nos instincts – car la pensée n'est que le rapport mutuel de ces instincts, – n'est-il pas permis de nous demander si ce donné ne *suffit* pas aussi à comprendre, à partir de ce qui lui ressemble, le monde dit mécanique (ou « matériel »)? Le comprendre, veux-je dire, non pas comme une illusion, une « apparence », une « représentation » au sens de Berkeley et de Schopenhauer, mais comme une réalité du



même ordre que nos passions mêmes, une forme plus primitive du monde des passions, où tout ce qui se diversifie et se structure ensuite dans le monde organique (et aussi, bien entendu, s'affine et s'affaiblit) gît encore au sein d'une vaste unité; comme une sorte de vie instinctive où toutes les fonctions organiques d'autorégulation, d'assimilation, de nutrition, d'élimination, d'échanges sont encore synthétiquement liées; comme une *préforme* de la vie? – En définitive, il n'est pas seulement permis de hasarder cette question; l'esprit même de la *méthode* l'impose. Ne pas admettre différentes espèces de causalités aussi longtemps qu'on n'a pas cherché à se contenter d'une seule en la poussant jusqu'à ses dernières conséquences (jusqu'à l'absurde dirais-je même), voilà une morale de la méthode à laquelle on n'a pas le droit de se soustraire aujourd'hui; elle est donnée « par définition » dirait un mathématicien. En fin de compte

Nous devons supposer que partout où nous reconnaissons des « effets » nous avons affaire à une volonté agissant sur une volonté.

la question est de savoir si nous considérons la volonté comme réellement *agissante*, si nous croyons à la causalité de la volonté. Dans l'affirmative – et au fond notre croyance en celle-ci n'est rien

d'autre que notre croyance en la causalité elle-même – nous *devons* essayer de poser par hypothèse la causalité de la volonté comme la seule qui soit. La « volonté » ne peut évidemment agir que sur une « volonté » et non pas sur une « matière » (sur des « nerfs » par exemple). Bref nous devons supposer que partout où nous reconnaissons des « effets » nous avons affaire à une volonté agissant sur une volonté, que tout processus mécanique, dans la mesure où il manifeste une énergie, constitue précisément une énergie volontaire, un effet de la volonté. – À supposer enfin qu'une telle hypothèse suffise à expliquer notre vie instinctive tout entière en tant qu'élaboration et ramification d'une seule forme fondamentale de la volonté – à savoir la volonté de puissance, comme c'est *ma* thèse, – à supposer que nous puissions ramener toutes les fonctions organiques à cette volonté de puissance et trouver en elle, par surcroît, la solution du problème de la génération et de la nutrition – c'est un seul problème, – nous aurions alors le droit de qualifier *toute* énergie agissante de *volonté de puissance*. Le monde vu de l'intérieur, le monde défini et désigné par son « caractère intelligible » serait ainsi « volonté de puissance » et rien d'autre. – ■■■

Par-delà bien et mal, § 36 (1886). OPC VII, p. 54-55 © Gallimard

« NOUS SOMMES FATIGUÉS DE L'HOMME »

En 1887, Nietzsche ressent la nécessité d'un « écrit polémique » sans concessions, *La Généalogie de la morale*, qui doit rendre compte des processus psychophysiologiques à l'œuvre dans la formation des valeurs qui sont encore les nôtres aujourd'hui, chrétiennes pour commencer. Or, cette « *généalogie* » conduit Nietzsche à diagnostiquer l'époque moderne comme l'aboutissement d'un long processus de décadence : le nihilisme, cet épuisement profond de nos forces vitales, doit finir par dégoûter l'homme de lui-même et l'obliger à se surmonter.



Je ne puis ici étouffer un soupir et un dernier espoir. Qu'est-ce donc qui m'est tout à fait insupportable, à moi ? Dont je ne puis venir à bout, qui m'étouffe et me ronge ? Quel air empesté ! Que quelque chose de mal venu s'approche de moi ; que je doive respirer les entrailles d'une âme mal venue !... Que ne supporte-t-on pas en fait de misères, de privations, d'intempéries, d'infirmités, de peines, d'isolements ? Au fond, on vient à bout de tout cela, né que l'on est pour une existence souterraine et une vie de combat ; on retourne toujours à nouveau à la lumière, on connaît toujours à nouveau l'heure dorée de la victoire, et l'on se retrouve là, tel qu'on est né, infrangible, tendu, prêt au nouveau, au plus difficile, au plus lointain, comme un arc que toute difficulté ne fait que bander davantage. S'il est des protectrices divines par-delà le bien et le mal, qu'elles me laissent de temps en temps jeter un regard, un seul regard sur une chose parfaite, entièrement réussie, heureuse, puissante, triomphante, où il y ait encore quelque chose à craindre ! Sur un homme qui justifie *l'homme*, sur une réussite humaine qui soit un complément et une délivrance, grâce à laquelle on puisse garder *la foi en l'homme* !... C'est ainsi : le rapetissement et le nivellement de l'homme européen sont *notre* plus grand danger, car ce spectacle fatigue... Aujourd'hui, nous ne voyons rien qui veuille devenir plus grand, nous pressentons que tout va s'abaissant, s'abaissant toujours, devient plus mince, plus inoffensif, plus prudent, plus médiocre, plus insignifiant, plus chinois, plus chrétien – l'homme, il n'y a pas de doute, devient toujours « meilleur »... Tel est le funeste destin de l'Europe – ayant cessé de craindre l'homme, nous avons du même coup cessé de l'aimer, de le vénérer, d'espérer en lui et même de le vouloir. Désormais le spectacle qu'offre l'homme fatigue – qu'est-ce aujourd'hui que le nihilisme, sinon cela ? Nous sommes fatigués de *l'homme*... ■■■

La Généalogie de la morale, première dissertation, § 12 (1887). OPC VII, p. 240-241. Traduction Isabelle Hildenbrand et Jean Gratien © Gallimard



« L'intellect humain dans la nature (...) S'il disparaît à nouveau, il ne se sera rien passé. »

Vérité et mensonge au sens extra-moral, I, partie 7, chap. 1.

« LA MATURITÉ
DE L'HOMME :
RETROUVER
LE SÉRIEUX QUE
L'ON AVAIT AU JEU,
ÉTANT ENFANT. »

Par-delà bien et mal, chap. 4, « Maximes et intermèdes », §9.

« Serait-ce possible! Ce vieux saint dans sa forêt n'a pas encore entendu dire que *Dieu est mort!* »

Ainsi parlait Zarathoustra, I, « Prologue de Zarathoustra », 2.

« Quiconque a du sang de théologien dans les veines ne peut, *a priori*, qu'être de mauvaise foi. »

L'Antéchrist, §9.

« L'ÉTAT,
LE PLUS FROID
DES MONSTRES
FROIDS. »

Ainsi parlait Zarathoustra, chap. 1, « De la nouvelle idole ».

« SANS MUSIQUE LA VIE
SERAIT UNE ERREUR. »

Crépuscule des idoles, « Maximes et pointes », §33.

« Ce que j'exige du philosophe : se placer par-delà le bien et le mal – placer au-dessous de lui l'illusion du jugement moral (...) Le jugement moral a en commun avec le jugement religieux de croire à des réalités qui n'en sont pas. »

Crépuscule des idoles, « Ceux qui veulent rendre l'humanité "meilleure" », § 1.

« Tout ce qui ne me tue
pas me rend plus fort. »

Crépuscule des idoles, « Maximes et flèches », §8.

« CELUI QUI
SE SAIT PROFOND
S'EFFORCE
D'ÊTRE CLAIR. »

Le Gai Savoir, livre 3, §173.

« Dieu (...) : défense de penser. »

Ecce homo, « Le cas Wagner ».

« UN ANTISÉMITTE NE DEVIENT
PAS PLUS RESPECTABLE
DU FAIT QU'IL MENT AU NOM
D'UN PRINCIPE. »

L'Antéchrist, aphorisme 55.

« La connaissance
tue l'action,
pour agir il faut
être obnubilé
par l'illusion. »

La Naissance de la tragédie, chap. 7.

« Le “saint mensonge”
est commun à Confucius,
aux Lois de Manou,
à Mahomet et à l'Église
chrétienne : il ne manque
pas non plus chez Platon. »

L'Antéchrist, aphorisme 5.

« Il faut encore
porter en soi
un chaos pour
pouvoir mettre
au monde une
étoile dansante. »

Ainsi parlait Zarathoustra, I,
« Prologue de Zarathoustra ».

« Qui, aujourd'hui,
rit le mieux,
rira le dernier. »

Crépuscule des idoles, « Maximes et traits ».



« L'HOMME EST UNE GRANDE PROMESSE »

Dans *La Généalogie de la morale* (1887), Nietzsche voit à l'œuvre, dans la formation originelle de la « *moralité des mœurs* », un processus d'intériorisation du caractère prédateur de l'humain lorsqu'il fut réduit en esclavage par des castes dominantes. Ce retournement contre soi, passage du ressentiment à la « *mauvaise conscience* », représente l'acte de naissance de l'« *Homme* », et contient en germe les conditions de son « *dépassement* ».



Il est maintenant indispensable de donner une première expression provisoire à ma propre hypothèse sur l'origine de la « mauvaise conscience » : il n'est pas facile de la faire entendre, elle demande une longue et mûre réflexion. La mauvaise conscience est à mes yeux une maladie grave, suite inévitable de la pression qu'a exercée sur l'homme le changement le plus profond de tous ceux qu'il ait jamais vécus, – ce changement qui s'est produit lorsque l'homme s'est vu pris dans la contrainte de la société et de la paix. Comme il a dû arriver aux animaux aquatiques, lorsqu'ils furent réduits à vivre sur la terre ferme ou à périr, il arriva aussi à ces demi-animaux heureusement adaptés à la guerre, à la vie nomade, à l'aventure, – que d'un seul coup tous leurs instincts furent dévalués, « hors d'usage ». Dès lors ils devaient se servir de leurs jambes et « se porter eux-mêmes », alors qu'auparavant ils avaient été portés par l'eau : ils se voyaient accablés d'un poids terrible. Ils se sentaient maladroits dans l'exécution des fonctions les plus simples : dans ce monde nouveau et inconnu, ils étaient privés de leurs anciens guides, de leurs instincts régulateurs, inconsciemment infaillibles, – ils en étaient réduits, ces infortunés, à penser, à conclure, à calculer, à combiner des causes et des effets, ils en étaient réduits à leur « conscience », à leur organe le plus misérable et le plus sujet à l'erreur ! Je crois que jamais auparavant il n'y avait eu sur terre un tel sentiment de détresse, un malaise aussi lourd, – et avec cela ces anciens instincts n'avaient pas cessé tout d'un coup de faire sentir leurs exigences ! Mais il était rare, souvent impossible de les satisfaire : il leur fallait le plus souvent chercher des satisfactions nouvelles et en quelque sorte souterraines. Tous les instincts qui ne se libèrent pas vers l'extérieur, *se retournent vers le dedans* – c'est ce que j'appelle l'*intériorisation* de l'homme : voilà l'origine de ce qu'on appellera plus tard son « âme ». Tout ce monde du dedans, si mince à l'origine, et comme tendu entre deux peaux, s'est développé, amplifié, acquérant profondeur, largeur, hauteur à mesure qu'on *empêchait* l'homme de se libérer vers l'extérieur. Ces remparts terrifiants que l'État

érigea pour se défendre contre les vieux instincts de liberté – les châtiements y participent éminemment – réussirent à retourner tous ces instincts de l’homme nomade, sauvage et libre, et à les retourner *contre l’homme lui-même*. L’inimitié, la cruauté, le plaisir de persécuter, d’attaquer, de transformer, de détruire – tout cela tourné contre les possesseurs dotés de tels instincts : *voilà* l’origine de la « mauvaise conscience ». L’homme qui, manquant d’ennemis extérieurs et de résistances, pris dans l’étroitesse opprimante et la régularité des mœurs, se déchirait, se persécutait, se rongait, se harcelait, se maltraitait impatiemment lui-même, cet animal que l’on veut « apprivoiser » et qui se blesse aux barreaux de sa cage, cet être privé de tout et consumé par la nostalgie du désert, qui a dû faire de lui-même une aventure, une chambre de torture, une contrée sauvage et dangereuse – ce fou, ce prisonnier plein de désirs et de désespoirs devint l’inventeur de la « mauvaise conscience ». Mais

avec elle est apparue la maladie

la plus grave et la plus inquiétante, dont l’Humanité n’est pas encore guérie, l’homme souffrant *de l’homme, de soi-même* : conséquence d’une séparation violente avec son passé animal, d’un saut,

d’une chute dans un nouvel état, dans de nouvelles conditions d’existence, d’une déclaration de guerre contre les anciens instincts sur lesquels s’étaient appuyés jusqu’alors sa force, son plaisir et ce qu’il avait de redoutable. D’autre part, ajoutons-le tout de suite, avec ce fait d’une âme animale qui se tournait contre elle-même, qui prenait parti contre elle-même, quelque chose est apparu sur terre de si nouveau, si profond, si inouï, si mystérieux, si contradictoire *et si prometteur pour l’avenir* que l’aspect de la terre en fut foncièrement changé. En vérité, il eût fallu des spectateurs divins pour apprécier le spectacle qui commençait ainsi, dont on est encore loin de voir la fin, – spectacle trop délicat, trop merveilleux, trop paradoxal pour qu’il puisse se dérouler, absurdement inaperçu, sur quelque ridicule planète! Depuis lors l’homme *compte* parmi les coups heureux les plus inattendus et les plus excitants du jeu que joue le « grand enfant » d’Héraclite, qu’on l’appelle Zeus ou le hasard, – il éveille la curiosité, l’attention, un espoir, presque une certitude, comme si par lui s’annonçait quelque chose, se préparait quelque chose, comme si l’homme n’était pas un but, mais seulement un chemin, un épisode, un pont, une grande promesse... ■■■

La Généalogie de la morale, deuxième dissertation,

§ 16 (1887). OPC VII, p. 275-277 © Gallimard

Est apparue la maladie la plus grave et la plus inquiétante, dont l’Humanité n’est pas encore guérie, l’homme souffrant de l’homme, de soi-même.



CONTRE WAGNER, LE DÉCADENT

L'amitié avec Wagner (dès 1868) fut l'un des événements les plus importants de la vie de Nietzsche. Fasciné aussi bien par sa musique que par sa personnalité, le jeune philosophe avait cru déceler chez Wagner une régénération profonde de la culture européenne. Mais son diagnostic sans concession de la « kermesse » nationaliste de Bayreuth, de l'évolution de Wagner vers un mysticisme chrétien entaché de fantasmes de pureté germanique, conduit Nietzsche à la rupture, entre 1878 et 1882. Deux ouvrages assassins suivent, *Le Cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner* (1888).



L'artiste de la décadence : voilà le mot lâché. Et là, fini de plaisanter. Je n'ai nullement l'intention de rester passif tandis que ce *décadent** nous ruine la santé – et la musique par-dessus le marché! Wagner est-il un être humain? N'est-il pas plutôt une maladie? Il rend malade tout ce qu'il touche, – *il a rendu la musique malade*.

Le *décadent** typique, qui se sent nécessaire dans son goût dépravé, dont il prétend faire un goût supérieur, qui sait présenter avantageusement sa propre dépravation comme loi, comme progrès, comme accomplissement. Et l'on ne résiste pas. La séduction qu'il exerce prend des proportions angoissantes – il disparaît dans un nuage d'encens. Le malentendu sur son compte se donne pour « évangile », mais ce ne sont pas, loin de là, les seuls « *pauvres en esprit* » qu'il a su se gagner!

J'ai envie d'ouvrir un instant la fenêtre. De l'air! Encore plus d'air!

Que l'on se trompe en Allemagne sur le compte de Wagner, voilà qui n'est pas pour me surprendre! C'est plutôt le contraire qui me surprendrait. Les Allemands se sont accommodé un Wagner à leur guise, auquel ils puissent rendre hommage. Ils n'ont jamais été psychologues, leur manière de témoigner leur reconnaissance consiste à comprendre de travers. Mais que l'on puisse se méprendre sur Wagner à Paris, où l'on est psychologue plus que tout! Et à Saint-Petersbourg, où l'on soupçonne des choses dont personne n'a même idée à Paris! Faut-il que Wagner ait d'étroites affinités avec toute la *décadence** européenne, pour qu'elle ne ressente pas à quel point il est *décadent**! Il en fait partie, il est son protagoniste, son plus grand nom... Le porter aux nues, c'est se rendre hommage à soi-même. – Car le fait même de ne pas lui résister est en soi signe de *décadence**. L'instinct est affaibli. On est attiré par ce qu'on devrait repousser: On porte à ses lèvres ce qui vous expédiera plus vite encore à l'abîme. – En veut-on un exemple? Il suffit d'observer le *régime** que les

Une page manuscrite
du *Cas Wagner*,
écrit en août 1888
à Sils-Maria,
en Suisse.

(Früh 55, 8 Ziele von innen)

1.

[illegible]

Definiert als 8.5:

Eine Diagnose des modernen Dialekts - womit begnügt sie? Mit einem vollen
Lebensgefühl in diese Dialekt = Miserehaftigkeit, mit der Lösung ihrer Gesandheitsfrage,
mit der Vivifikation vollzogen an ihrem Lebensfall. - Der Fall Magner ist für
den Historiker ein Geschehniss, - die Schrift ist, man sieht es, von der Dankbarkeit
inspiriert...

anémiques, les goutteux et les diabétiques se prescrivent d'autorité. Définition du végétarien : un être qui aurait besoin d'un régime fortifiant. Éprouver comme malfaisant ce qui fait du mal, *savoir* s'interdire ce qui vous fait du mal, c'est un signe supplémentaire de jeunesse, de force vitale. Un être épuisé est *alléché* par ce qui lui fait du mal : un végétarien l'est par les légumes. La maladie même peut être un stimulant vital : encore faut-il être assez sain pour ressentir ce stimulant comme tel ! Wagner aggrave l'épuisement : *c'est bien pourquoi* il attire les êtres faibles et épuisés. Ah ! Le vrai bonheur de serpent à sonnette qu'a dû éprouver le vieux maître en voyant « venir à lui » tous ces « petits enfants » ! ■■■

Le Cas Wagner, § 5 (1888). OPC VIII, p. 28-29.
Traduction Jean-Claude Hémery © Gallimard

« CERTAINS NAISSENT POSTHUMES »

L'Antéchrist (1888), l'un des derniers textes du philosophe, et l'un des plus impressionnants, est une véritable « *imprécation contre le christianisme* », mais aussi l'affirmation de la mission surhumaine que Nietzsche attend de la philosophie. En donnant de lui-même une image titanesque, il construit en réalité une figure projective du « *philosophe de l'avenir* », qui recueillerait les qualités des figures successives de l'inactuel, de l'esprit libre et du surhumain, patiemment élaborées tout au long de l'œuvre. Et cette construction implique l'apparition difficile d'un type rare et nouveau de lecteur, qui sera l'inquiétude et l'espoir constants du philosophe.

■■■

Ce livre [*L'Antéchrist*] est réservé au plus petit nombre. Peut-être même, de ce nombre, aucun n'est-il encore né. Ce pourraient être ceux qui comprendront mon *Zarathoustra* : comment me serait-il permis de me confondre avec ceux pour qui, dès aujourd'hui, naissent des oreilles attentives ? C'est l'après-demain seulement qui m'appartient. Certains naissent posthumes.

Les conditions nécessaires pour me comprendre, et qui, alors, me feront *nécessairement* comprendre, – je ne les connais que trop bien. Il faut être, dans les choses de l'esprit, intègre jusqu'à la dureté, pour pouvoir seulement supporter mon sérieux, ma passion. Il faut être exercé à vivre sur les cimes – à se sentir *au-dessus* du misérable bavardage contemporain de politique et d'égoïsmes nationaux. Il faut être devenu indifférent, il faut ne jamais demander si la vérité sert à quelque chose, ou si elle peut vous être fatale... Il faut la prédilection des forts pour les questions dont personne aujourd'hui n'a le courage ; le courage des choses *défendues* ;

être prédestiné au labyrinthe. Une expérience tirée de sept solitudes... Des oreilles neuves pour une musique nouvelle ; des yeux neufs pour les plus lointains horizons. Une conscience nouvelle pour des vérités restées jusqu'à présent muettes. *Plus* la volonté d'une économie de grand style : garder le contrôle de sa force, de son *enthousiasme*... Le respect de soi, l'amour de soi, une absolue liberté envers soi...

Eh bien ! Ceux-là seuls sont mes lecteurs, mes vrais lecteurs, mes lecteurs prédestinés : qu'importe le *reste* ? Le reste n'est que l'Humanité. – Il faut être supérieur à l'Humanité, par sa force, par sa *hauteur* d'âme, par son mépris... ■■■

L'Antéchrist, avant-propos (1888). OPC VIII, p. 159.

Traduction Jean-Claude Hémery © Gallimard

« (MON) LECTEUR... UN MONSTRE DE COURAGE »

La puissance de sa critique de la modernité, son diagnostic impitoyable de la civilisation en termes de santé et de morbidité, mais aussi sa profonde solitude, obligent Nietzsche, en 1888 (dernière année de sa vie consciente mais extrêmement productive), à expliquer au monde « comment on devient ce que l'on est ». Ce sera *Ecce Homo*, dont le titre évoque le martyr d'un dieu fait homme, et qui, sous l'apparence d'une autobiographie, est un véritable exercice de constitution philosophique et littéraire d'une personnalité. Ainsi, plus qu'une mégalomanie sans frein, *Ecce Homo* exprime l'enjeu de la figure du philosophe, à laquelle doit être articulée celle, inédite, d'un « lecteur » qui n'existe pas encore, pour rendre audible une pensée conçue comme « le plus grave défi » jamais lancé à l'Humanité.

■■■

Je connais plus ou moins mes prérogatives d'écrivain ; dans certains cas précis, on m'a même témoigné à quel point l'habitude de mes écrits « gâte » le goût. On ne supporte tout simplement plus d'autres livres, surtout de philosophie. C'est un privilège sans égal que de pénétrer dans ce monde noble et délicat – pour cela, il faut absolument ne pas être allemand. C'est enfin un privilège qu'il faut avoir su mériter. Mais qui m'est apparenté par la *hauteur* du vouloir en tirera de vraies extases de l'étude : car je viens de hauteurs qu'aucun oiseau n'a jamais atteintes dans son vol, je connais des gouffres où aucun pas ne s'est encore aventuré. On m'a dit qu'il n'était pas possible d'abandonner la lecture d'un de mes livres, – que je troublais même le sommeil... Il n'y a pas de livres plus fiers et plus raffinés à la fois : en ceci comme en cela



ils atteignent ce qui peut être atteint de plus haut sur terre, le cynisme ; il faut, pour les conquérir, les poings les plus hardis et les doigts les plus délicats. La moindre infirmité de l'âme en interdit une fois pour toutes l'accès, et même la moindre dyspepsie : il ne faut pas avoir de nerfs, il faut avoir un ventre joyeux. Non seulement la pauvreté, mais l'atmosphère confinée d'une âme en interdisent l'abord, et plus encore, la tripe lâche, malpropre, secrètement vindicative ; un mot de moi fait monter au visage tous les mauvais instincts. Mes amis et connaissances me tiennent lieu de cobayes, afin d'apprécier les différences, les forts instructives différences, de leurs réactions à mes écrits. Ceux qui ne veulent rien savoir du contenu, mes prétendus amis, par exemple, se font tout à fait « impersonnels » : ils me félicitent en termes vagues de ma « réussite », et constatent un progrès qui se traduit par un ton plus serein... Les « beaux esprits » totalement dépravés, les « belles âmes », ceux qui sont entièrement pétris de mensonge, ne savent positivement que faire de ces livres. C'est pourquoi ils se croient *au-dessus d'eux*, car

Il faut ne jamais s'être ménagé soi-même, il faut avoir fait de la dureté une habitude pour rester serein et de bonne humeur parmi de dures vérités.

telle est la belle logique de toutes les « belles âmes »... Quant aux autres ruminants de ma connaissance, rien que des Allemands, ne vous en déplaît, ils laissent entendre qu'ils ne sont pas toujours de mon avis, mais pourtant, par

endroits, tenez, par exemple... Voilà ce qu'il m'a fallu entendre, et même à propos de *Zarathoustra*... Toute trace de « féminisme » [*sic*], même chez un homme, suffit à fermer l'accès à mon œuvre, à interdire que l'on pénètre jamais dans ce labyrinthe de découvertes intrépides. Il faut ne jamais s'être ménagé soi-même, il faut avoir fait de la *dureté* une habitude pour rester serein et de bonne humeur parmi de dures vérités. Quand j'essaie de m'imaginer le portrait d'un lecteur parfait, cela donne toujours un monstre de courage et de curiosité, et en outre quelque chose de souple, de rusé, de prudent, un aventurier et un explorateur né. Pour finir : je ne saurais mieux dire qui sont, au fond, les seuls lecteurs pour qui j'écris, que Zarathoustra ne l'a dit lui-même à *qui*, et à qui seulement, veut-il conter ses énigmes ?

« À vous, les impavides tenteurs et tentateurs, et à qui s'est jamais lancé sous des voiles rusées sur de terribles mers, –

« à vous, ivres d'énigmes, allègres crépusculaires, âmes toujours attirées par des flûtes enjôleuses vers des gouffres trompeurs :

car vous ne voulez pas suivre un fil en tâtonnant d'une main lâche ; et là où vous pouvez *deviner*, vous détestez déduire par raison... » ■■■

Ecce Homo, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 3 (1888), OPC VIII, p. 279-280. Traduction Jean-Claude Hémery © Gallimard

Projet de page de couverture de la main de Nietzsche pour *Ecce Homo*. Comment on devient ce que l'on est (1888), à destination de son éditeur Naumann.

DXXV

Ecce homo.

Wie man wird, was man ist.

Von

Friedrich Nietzsche

Leipzig,

Verlag von C. G. Neumann
1889.

« AMOR FATI », L'AMOUR DU DESTIN

Dans ce texte tardif, qui appartient aux fragments posthumes, Nietzsche livre le contenu profond de son projet existentiel : la radicalité d'un questionnement qui isole et met en danger, la nécessité d'accomplir le nihilisme pour pouvoir reconstruire de nouvelles valeurs « dionysiaques », c'est-à-dire basées sur un acquiescement intégral à l'immanence du monde, que Nietzsche nomme *amor fati* (l'amour du destin), et qui s'exprime aussi par la volonté de l'Éternel Retour. Nietzsche revendique là une vérité nouvelle et supérieure, mais conçue comme existence expérimentale, comme une véritable éthique du courage et de la probité.

■■■

À quoi je reconnais mes pairs. La philosophie, telle que je l'ai jusqu'à présent comprise et vécue, c'est la recherche délibérée des aspects même les plus maudits et les plus infâmes de l'existence. Par la longue expérience que j'ai tirée d'une telle errance dans les glaces et les déserts, j'ai appris à considérer autrement tous ceux qui ont jusqu'ici philosophé – l'histoire *cachée* de la philosophie, la psychologie de ses grands noms m'est apparue en pleine lumière. Quelle dose de vérité un esprit sait-il supporter, quelle dose de vérité peut-il risquer? Voilà qui devient pour moi le vrai critère des valeurs. L'erreur est une *lâcheté*... toute acquisition de la connaissance est la *conséquence* du courage, de la dureté envers soi, de la probité envers soi... Une philosophie expérimentale telle que celle que je vis anticipe même, à titre d'essai, sur les possibilités du nihilisme radical : ce qui ne veut pas dire qu'elle en reste à un « non », à une négation, à une volonté de nier. Bien au contraire, elle veut parvenir à l'inverse - à un *acquiescement dionysiaque* au monde, tel qu'il est, sans rien en ôter, en excepter, en sélectionner - elle veut le cycle éternel, - les mêmes choses, la même logique et non logique des nœuds. État le plus haut qu'un philosophe puisse atteindre, avoir envers l'existence une attitude dionysiaque : ma formule pour cela est *amor fati*... ■■■

Fragment posthume, 16 [32], printemps-été 1888.

OPC XIV, p. 244. Traduction Jean-Claude Hémery © Gallimard

LES PRÉMICES DE LA DÉMENCE

En septembre 1888, Nietzsche s'établit à Turin dans une période de rémission. Il envoie des lettres insensées à ses amis. Le 3 janvier 1889, il s'effondre dans la rue, dément, et doit être interné. Suivront dix années où le philosophe sombre dans un état végétatif. Les lignes ci-dessous, destinées à l'ancienne et si importante amie Cosima Wagner, reconduisent une identification déjà ancienne de Nietzsche à Dionysos, et de Cosima à Ariane, que l'amour du dieu vint arracher à l'île de Naxos où le héros Thésée (Wagner, mort en 1883) l'avait abandonnée.

■■■

Turin, le 3 janvier 1889

À la princesse Ariane, ma bien-aimée

C'est un préjugé que je sois un homme. Mais j'ai souvent vécu parmi les hommes et je connais tout ce que les hommes peuvent éprouver, du plus bas au plus haut. J'ai été Bouddha chez les Hindous, Dionysos en Grèce – Alexandre et César sont mes incarnations, de même que le poète de Shakespeare, Lord Bacon. Enfin je fus encore Voltaire et Napoléon, peut-être Richard Wagner... Mais cette fois, j'arrive tel le Dionysos vainqueur qui va transformer la terre en jour de fête... Non pas que j'aurais beaucoup de temps... Les cieux se réjouissent que je sois là... j'ai aussi été pendu à la croix... ■■■

Billet à Cosima Wagner. *In Dernières lettres*.
Traduction Catherine Perret © Rivages, 1989



« FOU SEULEMENT! POÈTE SEULEMENT! »

À la fin de sa vie consciente, entre l'été 1888 et janvier 1889, Nietzsche rédige un recueil qu'il intitulera *Dithyrambes de Dionysos*. Le poème ci-dessous se présente comme la profession de foi d'un philosophe qui voit dans la « vérité » l'ennemie de la Vie – et qui a pris parti pour la Vie.



Dans l'air clarifié,
quand déjà la consolation de la rosée
descend sur la terre,
invisible, sans qu'on l'entende,
– car la rosée consolatrice porte
des chaussures fines, comme tous les doux consolateurs –
songes-tu alors, songes-tu, cœur chaud,
combien tu avais soif jadis
soif de larmes divines, de gouttes de rosée,
altéré et fatigué, combien tu avais soif,
puisque, dans l'herbe, sur des sentes jaunies,
les rayons du soleil couchant, méchamment,
au travers des arbres noirs, couraient autour de toi,
des rayons ardents et malicieux.

« Le prétendant de la vérité ? Toi ? » – ainsi se moquaient-ils –
« Non ! Poète seulement !
une bête rusée, sauvage, rampante,
qui doit mentir,
qui doit mentir sciemment, volontairement,
envieuse de butin,
masquée de couleurs,
masque pour elle-même,
butin pour elle-même,
cela – le prétendant de la vérité ?...

Non ! Fou seulement ! Poète seulement !
parlant en images colorées,
criant sous un masque multicolore de fou,
errant sur des mensongers ponts de paroles,
sur des arcs-en-ciel mensongers,
parmi de faux ciels
errant, planant çà et là –

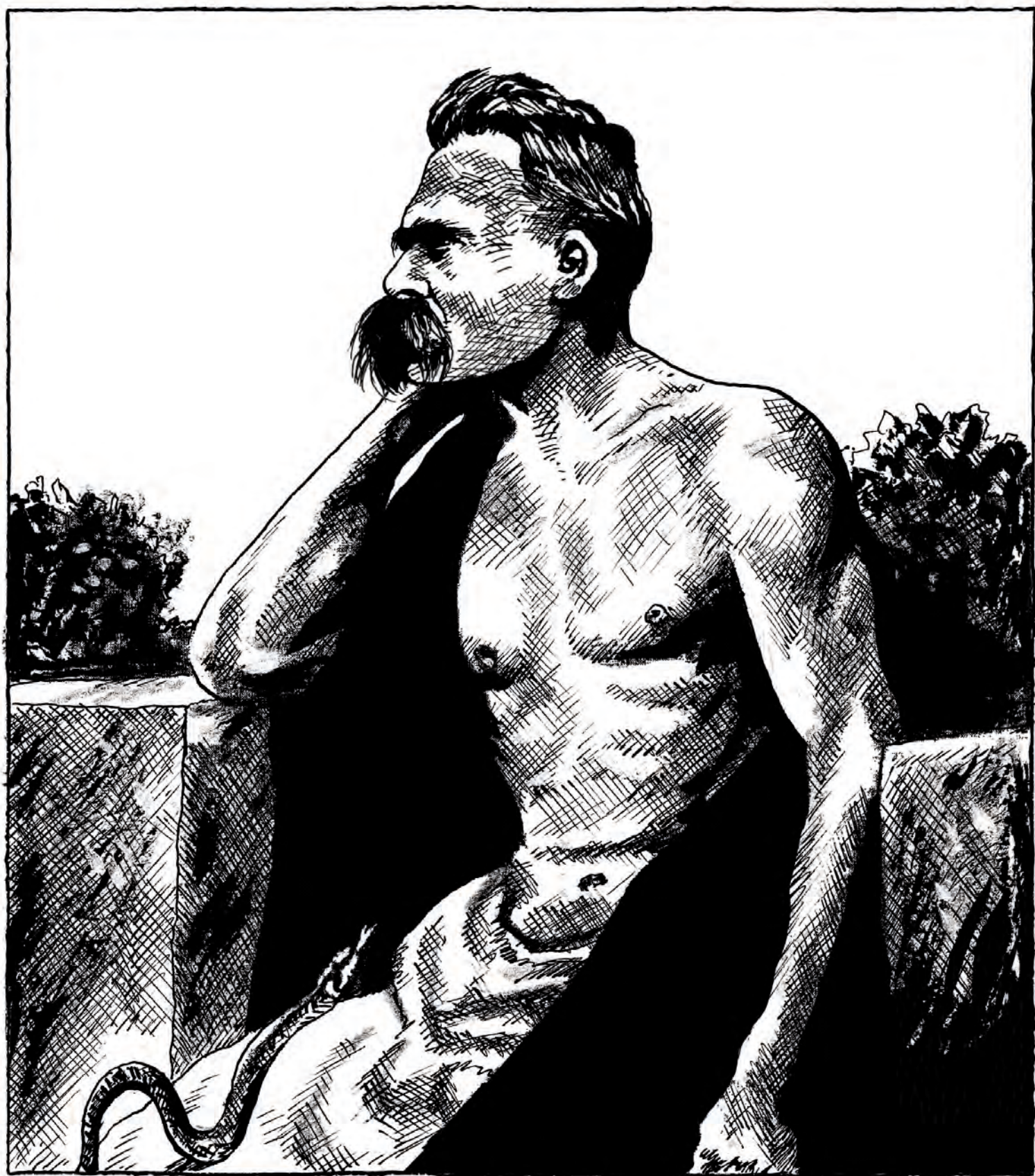
fou seulement ! poète seulement !

Cela - le prétendant de la vérité ?...
 ni silencieux, ni rigide, lisse et froid,
 changé en image,
 en statue divine,
 ni placé devant les temples,
 gardien de seuil d'un Dieu :
 non ! ennemi de tous ces monuments de la vertu,
 plus familier de tous les déserts que de l'entrée des temples,
 plein de chatteries téméraires,
 sautant par toutes les fenêtres,
 vlan ! dans tous les hasards,
 renflant d'envie et de désirs !
 Ah ! toi qui cours dans les forêts vierges,
 parmi les fauves bigarrés,
 bien portant, coloré et beau comme le péché,
 avec les lèvres lascives,
 divinement moqueur, divinement infernal, divinement sanguinaire,
 que tu cours, sauvage, rampeur, *menteur*...
 Ou bien, semblable à l'aigle qui regarde longtemps,
 longtemps, le regard fixé dans les abîmes,
 dans ses abîmes...
 - oh ! comme il plane en cercle,
 descendant toujours plus bas,
 au fond de l'abîme toujours plus profond ! –

Puis,
 soudain,
 d'un trait droit,
 les ailes ramenées,
 fondant sur des agneaux,
 d'un vol subit, affamé,
 pris d'appétit pour ces *agneaux*,
 détestant toutes les âmes d'agneaux,
 haineux de tout ce qui a le regard
 vertueux, l'œil de la brebis, la laine frisée,
 de tout ce qui est stupide et bienveillant comme l'agneau...

Dithyrambes à Dionysos (1888). *Œuvres 2*. Traduction Henri Albert,
 révision Jean Lacoste © Robert Laffont, coll. « Bouquins »





« OÙ EN SOMMES-NOUS AVEC NIETZSCHE ? »

Comment raconter Nietzsche en restant nietzschéen, c'est-à-dire hanté par la liberté de pensée, le poids du christianisme, les voyages vers le Sud, Dionysos le dieu qui danse ? Comment rendre hommage au philosophe en étant inspiré, dérangé par lui, son déchirement, ses textes les plus lucides, son existence austère ? C'est ce qu'a tenté Philippe Sollers dans *Une vie divine* (Gallimard, 2006), un de ses romans les plus pétillants et les plus réfléchis, où il met en scène un certain M. N..., monsieur Nietzsche. Nous avons rencontré Philippe Sollers pour une discussion à bâtons rompus sur « l'actualité inactuelle » du philosophe.

■■■ PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC JOIGNOT

PHILIPPE SOLLERS (1936)

Romancier, essayiste, éditeur, Philippe Sollers a notamment publié *Une vie divine* (Gallimard, 2006) et *L'Évangile de Nietzsche*, entretien avec Vincent Roy (Le Cherche Midi, 2006).

On parle beaucoup aujourd'hui de l'actualité de Nietzsche, lui qui se voulait « inactuel », « intempestif ». Comment expliquez-vous cela ?

→ Qu'est-ce que cela signifie, l'actualité inactuelle de Nietzsche ? Vous savez que je suis partisan d'adopter le calendrier que Nietzsche a proposé dans sa « *Loi contre le christianisme* », où il désigne le 30 septembre 1888 comme le premier jour de l'an 1 du « *Salut* », Salut étant écrit avec un « S » majuscule. Et donc, le 30 septembre prochain, nous serons en 124... Je défends ce nouveau calendrier car celui que nous adoptons n'est plus qu'un calendrier économico-politique. Il est chrétien, soit, mais même si vous vous situez tout à fait en dehors du christianisme, vous ne ferez pas une transaction financière en la datant du « 15 mai 123 », ce ne serait pas recevable. C'est-à-dire que le monde entier suit le calendrier de Grégoire XIII. Il faut considérer cette affaire assez sérieusement... Cela demeure malgré tout bizarre, dérangeant, de dire que nous appliquons tous le

calendrier d'une religion à laquelle nous n'adhérons pas nécessairement, et cela d'un bout à l'autre de la planète mondialisée. L'extrême actualité de Nietzsche se situe là, il ironise, il se dit intempestif, autrement dit, il nous interroge sur le temps. « *Où en sommes-nous avec le temps ?* » C'est la fameuse question qu'Arthur Cravan posait à André Gide. Alors Gide sort sa montre, et lui dit : « *Il est 6 heures un quart.* » Évidemment, la question avait une portée métaphysique que Gide ne pouvait pas entendre... L'actualité comme l'inactualité de Nietzsche nous pose la même question : « *Où en sommes-nous avec le temps ?* » Aujourd'hui, nous sommes gavés d'actualités, d'informations, scotchés à ce qui nous arrive, bombardés de nouvelles par la télévision, les radios, le Net, tout ce que vous voulez. Nous sommes submergés par ce qui se passe chaque minute, chaque seconde, en temps réel. Tous ces morts, les cadavres dans les rues, les massacres en direct, tous les jours... Nous sommes pris dans un vertige d'actualités...

Nietzsche en tenue dionysiaque.



Nietzsche se voulait inactuel pour mieux réfléchir à son époque...

→ Tandis que nous vivons dans une sorte d'actualité perpétuelle... Un présent permanent. Notre vie intérieure est parasitée 24 heures sur 24 par un déluge d'informations, au point de se demander si nous pensons encore, et si c'est même nécessaire de penser. Nous vivons là un saut qualitatif considérable. Il y a toujours eu des tueries sur cette planète, bien avant qu'elle soit en cours de mondialisation accélérée, mais qu'elles forment une actualité perpétuelle nous apprend quoi? Nous aide à penser en quoi? Est-ce qu'on pense encore quand il n'y a plus que des faits, du calcul, et plus de pensée, plus d'interprétation? On retrouve bien là ce que Nietzsche a pressenti, qu'il a vécu comme vertige, cette question abyssale qu'il a posée... « *Est-ce que notre époque pense encore?* »

Et qu'en dites-vous?

→ « *Le désert s'accroît* », disait Nietzsche. Il y a 123 ans, il posait déjà toutes ces questions sur le nihilisme de l'époque, la misère intellectuelle et la misère tout court, qui sont constatables partout, à chaque instant... Une autre actualité de Nietzsche m'intéresse. C'est quand il énonce, dans la foulée de « *la mort de Dieu* », que, désormais, ça va être « *plèbe en haut et plèbe en bas* ». Autrement dit, nous

Nietzsche, c'est l'art suprême de l'aphorisme, cet art prisé par les grands moralistes français, La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues...

avons perdu le sens d'une hiérarchie des valeurs, du goût, des pensées, tout ce qui définit l'ensemble d'une civilisation. Il se demande : « *Qu'est-ce qui est encore noble?* » Ce qu'il appelle l'aristocratie a disparu. Bien entendu, il

ne s'agit pas d'une noblesse de privilège, tombée avec la Révolution, il ne s'agit pas non plus d'admirer les mariages princiers ou d'applaudir la « peopolisation » à outrance, qui sont la vulgarité même, de gros spectacles plébéiens, voracement avalés par la foule. Voyez la grande cérémonie à Londres pour le mariage de ce prince. Plèbe en bas, dans la foule, devant les écrans, plèbe en haut, où les people se battent pour être assis près de la reine d'Angleterre. Qu'est-ce qui est noble? Ce n'est donc pas une noblesse de privilège ou de nouveaux riches, de stars, mais la noblesse d'esprit, la nouvelle déclaration des droits de la noblesse d'esprit, des esprits libres libérés de « l'instinct de troupeau ». Et où la trouve-t-il? Chez les Grecs bien sûr. Mais aussi dans l'esprit français, les Lumières françaises. Il admire Voltaire, à qui il dédie *Humain, trop humain*, Voltaire qui a pour lui la qualité du Grec antique, la vitesse d'esprit, le goût pour le style, l'intérêt pour la langue mais aussi l'humour, l'insolence française et ce refus de l'abêtissement religieux...

Vous avez écrit un article sur le thème « Nietzsche, miracle français ». Qu'avez-vous voulu dire?

→ Nietzsche, c'est l'art suprême de l'aphorisme, cet art prisé par les grands moralistes français, La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues... J'ai aussi remarqué, ce qui semble inaperçu, que plus il vieillit, plus les mots français se multiplient dans ses textes, notamment le mot « décadence ». Cet art de l'aphorisme, qui n'a l'air de rien, exige une condensation, une concision extrême, et Nietzsche se prend de passion pour cette manière française, qu'il apprécie aussi chez Montaigne et Pascal... C'est un bonheur de se rappeler qu'une telle pensée, à la fois précise, riche, faite de sentences brèves, fortes, ironiques, ait existé. À l'époque où nous vivons, celle de

l'interconnexion universelle, du Net, des *tweets*, des SMS, nous assistons à une généralisation des phrases utilitaires, des textes courts, des expressions tronquées, bref, à un véritable appauvrissement du langage dans la communication instantanée. Or, le fait de pouvoir émettre des pensées remarquables sous une forme compacte, dans une sorte de vitesse profonde, c'est là un des enchantements que procure la lecture de Nietzsche. C'est comme un défi qu'il nous lance. Il écrit des longs passages, et puis, brusquement, il s'interrompt pour livrer une rafale d'aphorismes... Il déploie une poétique, un véritable style, tout en demeurant un moraliste puissant. C'est là son « miracle français ». Il voulait se débarrasser de la lourdeur, de l'emphase de la philosophie allemande, sans parler de sa polémique fondamentale avec Wagner, qui lui a coûté beaucoup d'efforts... L'actualité de Nietzsche ? Eh bien, c'est un écrivain qui se veut français...

Georges Bataille aussi a vu en Nietzsche un frère d'esprit...

→ C'est sans doute le seul écrivain français qui a eu pour Nietzsche une sorte de dévotion, j'allais dire quasiment religieuse. Je trouve très émouvant que Bataille ait confectionné ce petit livre, *Mémoire*, qui est fait de citations de Nietzsche. Il brûle d'une sorte de fidélité pour Nietzsche, sauf que Bataille vit une expérience d'angoisse profonde, jusque dans l'érotisme, qu'il décrit proche de la mort. Alors que Nietzsche, surtout les derniers temps, délivre son terrible diagnostic sur son époque au nom de la joie, d'un hymne à la Vie...

Ce diagnostic du nihilisme, de la morbidité de notre temps, voilà encore l'actualité de Nietzsche ?

→ Nietzsche disait qu'il fallait exiger trois qualités chez quelqu'un qui se mêlait de

penser. D'abord, se situer en dehors de l'université. Cela va de soi. Vous savez de quel poids pèse la « cléricature » universitaire sur les esprits, partout, et surtout en France, avec sa « république des professeurs ». Vous n'avez pas le droit de penser en dehors de la Faculté. Moi-même, je ne suis pas censé penser, comme beaucoup d'autres... La seconde qualité exigée par Nietzsche est d'être un bon philologue. S'intéresser au plus près aux textes, à la langue, au style. La troisième est le coup d'œil

Ouvrez les yeux, dit Nietzsche, regardez bien, la Terre a une maladie qui s'appelle l'Homme, cet être souffrant, malheureux, mais surtout, cette créature qui aime tant souffrir...

médical. Sans ces trois qualités, vous ne penserez pas très loin, vous resterez un « âne » comme il dit, qui porte le poids des idées reçues... Faire le diagnostic de son époque. Il n'est pas le seul. Un autre médecin de l'âme fait sensation ces mêmes années, ils ont même une amie commune, Lou von Salomé, c'est un certain Freud, qui va parler d'un « *malaise dans la civilisation* ». Le coup d'œil médical de Nietzsche, ce regard porté sur l'homme depuis la « grande santé », repérer ceux qui renient la vie, détestent la joie, s'effraient du tragique, tout cela apporte un éclairage féroce sur notre époque. Je récapitule : pour bien penser donc, fuir l'université, philologie au plus près des grands textes, regard médical, tout ceci pour reconnaître à qui on a affaire, à...

... à des grands malades ou pas ?

→ (*Éclat de rire*.)... Oui, à des grands malades. Ouvrez les yeux, dit Nietzsche, regardez bien, la Terre a une maladie qui s'appelle l'Homme, cet être souffrant, malheureux, mais surtout, cette créature qui aime tant souffrir... Ça, c'est blasphématoire. Car Nietzsche dit aimer



Stendhal, un autre Français. Or, quelle est la clef de Stendhal? C'est, à la fin de *La Chartreuse de Parme*, cette formule magnifique : « *Nous les heureux, les peu nombreux* », autrement dit nous les « *happy few* » perdus au milieu d'une foule de très nombreux malheureux. Et Nietzsche va plus loin. Pour lui, les

Pour lui, les hommes ne sont pas malheureux par la faute des autres, ou d'un gouvernement despotique, non, derrière la plainte, il voit le nihilisme, le masochisme.

hommes ne sont pas malheureux par la faute des autres, ou d'un gouvernement despotique, non, derrière la plainte, il voit le nihilisme, le masochisme. Il pense que les hommes sont malheureux « *par leur faute* » ! Ça, ce n'est pas du tout chrétien. Si vous dites ça aujourd'hui, dans un monde où l'on vous vend interminablement de la plainte, où prospèrent, comme disait Guy Debord, « *ceux qui sont toujours prêts à prolonger la plainte des opprimés* », vous êtes très mal vus. Vous allez contre « *les prédicateurs de la mort* », comme les appelle carrément Zarathoustra. Autrefois, le clergé se chargeait d'entretenir la plainte, il a fait ses preuves dans le déni de la vie et de la libre-pensée, avec constance, très longtemps. Mais vous en avez un autre aujourd'hui. Vous pouvez l'appeler comme vous voulez, « les intellectuels », par exemple. C'est un clergé en France. Des employés qui prolongent le malheur, l'entretiennent, des fonctionnaires de l'information triste, ou, comme dit Debord encore, « *les salariés surmenés du vide* ». Aujourd'hui, nous assistons à une véritable industrialisation de la plainte et du vide. Je l'entends sans cesse dans les médias. Attendez-vous à ce que la presse aille de plus en plus dans ce sens... Plainte, perte de pensée, éloge du vide, mariages princiers, people, publicité... C'est la logique même

du nihilisme annoncé par Nietzsche. Nous aimons le vide, nous aimons le malheur. Un autre esprit français, La Boétie, l'ami de Montaigne, parlait très justement de « *la servitude volontaire* ». Nietzsche aiguise cette pensée, il insiste sur la « volonté » de cette servitude. Plutôt « *vouloir le rien* » que ne rien vouloir, dit-il. Voilà la définition même du nihilisme d'aujourd'hui. Plutôt un lent suicide, ne rien vouloir de grand, de noble, d'exaltant, rester dans le ressentiment et la jérémiade, sans affirmation de valeurs fortes, sans vivre des choses fortes, c'est-à-dire la vie vécue comme une mort lente. Ou alors, le suicide immédiat, à répétition, comme à France Télécom, ou alors le kamikaze qui se fait exploser quelque part au Pakistan ou ailleurs. Choc des civilisations, choc des religions, dit-on aujourd'hui. Choc des incultures, faudrait-il dire... Il ne s'agit pas de faire de l'apocalypse bon marché, ou du « *déclinisme* », le diagnostic comporte toujours, dans sa radicalité négative, une contre-proposition. D'où l'actualité de Nietzsche encore. Je vous fais mon diagnostic, je vous montre l'esprit de vengeance, le ressentiment, la volonté de vide, et puis je vous parle du surhomme et de l'éternel retour...

De supposer un éternel retour de nos actes, c'est aussi se demander : « Que faites-vous de votre vie? »

→ C'est la grande question. Que faites-vous de votre vie, de votre corps? Et c'est là où les dernières années de Nietzsche apparaissent vraiment extraordinaires. Tout se passe en cinq ans, 1883-1888, comme j'ai essayé de le montrer dans *Une vie divine*. Qu'est-ce qui se passe? Il marche quatre, cinq heures par jour, se nourrit frugalement, habite dans une petite pension de famille, il est obligé d'écouter tous les jours les conneries de ses voisins, donc il se retire dans sa chambre. Il écrit tout le temps. Et puis il envoie les manuscrits à

son éditeur, va à la poste, reçoit les épreuves, les corrige, les renvoie. Tout ça, dans une indifférence quasiment totale. Il publie. Personne ne répond. Il annonce des choses extraordinaires. Tout le monde s'en fout. Cela rappelle la fin de vie de Mozart. Une fécondité impressionnante, dans un dénuement terrible. C'est l'époque où il compose *Le Mariage de Figaro*, *Così fan tutte*, *Don Juan*, *La Flûte enchantée*, *Titus*... *Così* est un opéra flamboyant et joyeux, j'allais dire nietzschéen. Pourtant, au même moment, Mozart est criblé de dettes, il emprunte à son épicière, il est très malade. Comme Nietzsche. Et pourtant, ils écrivent des chefs-d'œuvre admirables. Nietzsche loue la lumière du Sud, Venise. À la fin, il a des formules tout à fait étonnantes, il se demande s'il n'aimerait pas « *les petites femmes de Paris* » (où il n'est jamais allé), il conserve un esprit de fête, il loue la Vie et Dionysos, le dieu dansant, sans parler de son ironie mordante, sa défense du goût et cette gaieté. Il écrit : « *Reste avec nous, ne nous abandonne pas, frivolité.* »

Une vision très noire de Nietzsche a longtemps circulé, comme s'il n'avait pas été le philosophe du dionysiaque...

→ L'actualité de Nietzsche, ce sont aussi toutes les récupérations falsificatrices de son œuvre. Sa sœur, les nazis, Hitler, les fascistes italiens, ou encore les *fatwas* communistes dénonçant un idéologue de la force. C'est à se demander : « Mais l'ont-ils lu ? Où est passé le texte ? » C'est la grande question. Qui sait encore lire ? N'importe quel psychanalyste vous dira qu'aujourd'hui la plainte la plus entendue sur le divan, c'est : « Je n'arrive pas à lire plus de vingt ou trente lignes... Et même celles-là, je les oublie. » C'est pareil pour les récupérations de gauche, le fameux nietzschéisme de gauche, alors que ces deux mots se dissolvent dès qu'ils sont prononcés.

Nietzsche fait une critique acérée de certaines idées de gauche, comme l'égalitarisme et le socialisme d'État...

→ À son époque, celle de la Première Internationale, du *Manifeste du parti communiste*, de Marx et de Bakounine, le socialisme se développe, devient autoritaire, et, pour Nietzsche, il s'agit de la continuation du rousseauisme. Lui aime Voltaire, pas Rousseau. Il faut regarder de près... Voltaire est détesté par la droite puisqu'il n'est pas dévot, il n'est pas aimé par la gauche parce qu'il est mort riche. Bref, Voltaire est haï partout, comme Nietzsche. Ce n'est pas un hasard si Nietzsche écrit : « *Voltaire, l'homme le plus intelligent avant moi !* » C'est dit avec humour, bien sûr, mais il le pense. Il voit en lui la noblesse d'esprit dont nous parlions, une noblesse ouverte à tous, pour qui veut, qui n'a rien à voir avec l'égalitarisme de Rousseau et du contrat social... D'ailleurs, Nietzsche ne propose pas un programme politique et social, il ne bâtit pas un système de pensée, une idéologie, il n'offre pas une vision pour des croyants divers. Il

Lui aime Voltaire, pas Rousseau. Il faut regarder de près... Voltaire est détesté par la droite puisqu'il n'est pas dévot, il n'est pas aimé par la gauche parce qu'il est mort riche. Bref, Voltaire est haï partout, comme Nietzsche.

vous donne tout ce qu'il faut pour aller à contre-courant de ce qui est seriné à chaque instant. Est-ce qu'il est élitiste ? (*gros soupir*) Stendhal, qui parle des rares gens heureux, est-il élitiste ? « *Songe, lecteur bénévole, à ne pas haïr et à ne pas avoir peur...* » écrit-il dans sa préface à *Lucien Leuwen*. « *Lecteur bénévole* »... Personne ne vous oblige à découvrir le bonheur de lire. Nietzsche est-il élitiste ? Pour commencer, il déteste ceux qui lui font la morale...



La « morale », dit-il...

→ Il critique sans arrêt la morale. Je sais de quoi je parle. On me verse au moins trois verres de morale par jour. Sans que les gens en soient forcément conscients. C'est instinctif, une seconde nature. Tout est jaugé, jugé, apprécié, en fonction de la morale, « *la faiblesse de la cervelle* » comme dit Rimbaud magnifiquement. C'est-à-dire, aussi, l'hypocrisie

Il vous parle du « surhomme », il n'entend pas une quelconque race supérieure bien sûr, il veut dire l'homme échappé du nihilisme, l'homme redevenu créateur, joyeux...

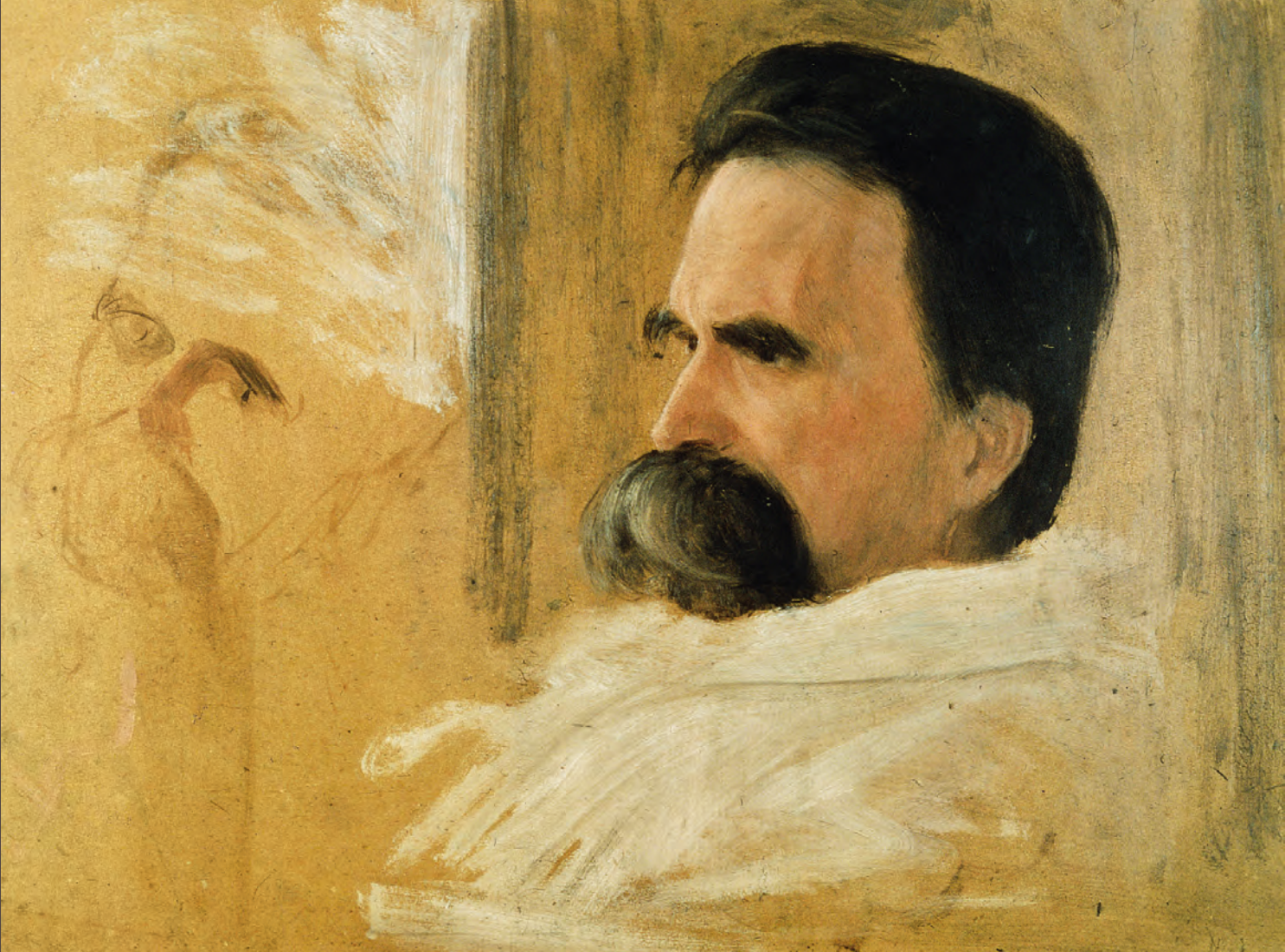
même. Car nous possédons un corps, il y a de la jouissance, c'est cela que rappelle Nietzsche constamment, la morale restreint le corps, la morale parle du corps, la morale se déguise... Son livre *Par-delà bien et mal* a toujours été mal interprété. Cela ne veut pas dire que le bien est négligeable, ou qu'il veut faire du mal un bien. Cela signifie qu'il existe une position philosophique évitant d'être sans cesse dans un type d'évaluation morale, moralisante, ou calculatrice... Vous connaissez l'expression qui revient sans cesse aujourd'hui : « On va vous évaluer ». La rentabilité a envahi la morale, elle devient la nouvelle morale. L'évaluation technique du profit, du résultat, se fait toujours au nom de la morale, maintenant. Je vais vous dire le chiffre juste, le bon résultat chiffré, c'est-à-dire le bien. Or, comme le montre Nietzsche, il existe d'autres critères pour réfléchir au bien et au mal, au-delà de cette morale étouffante.

Après le diagnostic, Nietzsche propose quelques remèdes malgré tout...

→ Dans *L'Antéchrist*, un texte extraordinaire, quand il proclame la fin du christianisme et notre entrée dans l'ère du Salut, il nous

annonce la guérison. Nous avons enfin trouvé l'issue, dit-il, exalté, après deux milliers d'années. Nous sortons enfin de ce labyrinthe de l'ère chrétienne, du protestantisme et de sa haine de la vie. C'est, pour Nietzsche, une espèce d'illumination, il n'y a pas d'autre mot. Voici l'ère du Salut. Maintenant, là, tout de suite, dans le corps, dans ce très bizarre corps habité par le langage comme Mozart par la musique, d'une façon très difficile à imaginer. Ce corps pris de cette frénésie de marche et d'écriture. Ce corps saisi d'une créativité absolument invraisemblable, dans le vide, solitaire. Essayez de marcher cinq heures par jour et d'écrire en trois semaines *Ainsi parlait Zarathoustra*... Alors, il vous parle du « surhomme », il n'entend pas une quelconque race supérieure bien sûr, il veut dire l'homme échappé du nihilisme, l'homme redevenu créateur, joyeux, qui a fait sien le vers de Hölderlin, peut-être son poète préféré : « *Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve.* » Et aussi : « *Qui pense le plus profond, aime le plus vivant.* » ■■■

Nietzsche sur son lit de malade à Röcken, près de Lützen, vers 1899. Esquisse à l'huile de Hans Olde (1855-1917). Weimar, Goethe-Nationalmuseum.



BANDE DESSINÉE

NIETZSCHE EN BULLES

Ainsi parlait Zarathoustra commence par le célèbre « *Dieu est mort* » qui apparaît pour la première fois sous la plume de Nietzsche dans *Le Gai Savoir*. Il expose dans cette œuvre centrale la venue du surhomme et la fin de la croyance en Dieu. Pour Pierre Héber-Suffrin, qui a adapté ce long poème philosophique, les questions soulevées par Nietzsche font toujours débat un siècle et demi plus tard. « *Sans Dieu, la civilisation s'effondre; il faut en construire une autre et tirer toutes les conséquences de l'athéisme* », explique-t-il. Ce professeur de philosophie à la retraite auteur d'une thèse de doctorat sur le philosophe allemand dément l'image sulfureuse d'un Nietzsche ivre de puissance, récupérée par les nazis. Son ambition était de rendre accessible à un large public, sans le trahir, ce texte énigmatique que son auteur destinait « *à tous et à personne* ». ■■■



LES AUTEURS :

Pierre Héber-Suffrin
Professeur de philosophie à la retraite, docteur en Sorbonne, Pierre Héber-Suffrin a consacré de nombreux ouvrages à Nietzsche et particulièrement à son œuvre majeure : « *Ainsi parlait Zarathoustra* ».

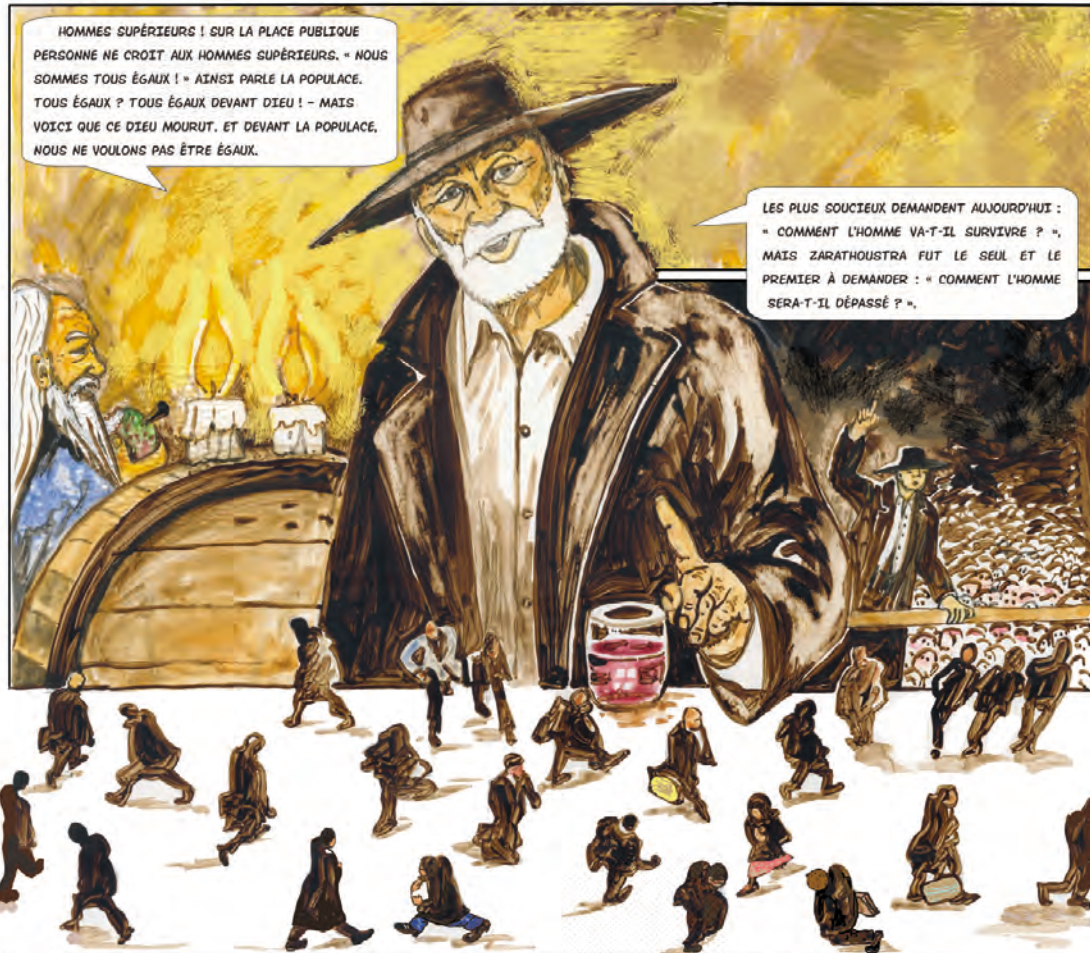
Jean-Louis Lebrun
Peintre, illustrateur, éditeur et professeur à l'Institut régional d'art visuel de la Martinique, Jean-Louis Lebrun a illustré et publié de nombreux livres destinés aux jeunes.

Ainsi parlait Zarathoustra,
tomes 1 et 2, GD éditions (2017),
www.les-editions-gd.fr

DE L'HOMME SUPÉRIEUR



Zarathoustra confirme aux hommes supérieurs que leur effort pour échapper à la médiocrité ambiante les met sur la voie qui conduit au surhomme.





Zarathoustra exhorte les hommes supérieurs au vrai courage qui est courage de la lucidité sans illusions. S'opposant à tous les sages, il demande qu'on soit méchant plutôt que faible ; s'opposant à Jésus-Christ, il ne veut pas alléger le fardeau des hommes mais l'alourdir ; s'opposant à Schopenhauer il n'invite pas à échapper à la volonté mais à la mettre au service du dépassement de soi-même.



ALLONS ! COURAGE ! DIEU MOURUT : MAINTENANT NOUS VOULONS QUE VIVE LE SURHOMME.

ÊTRE MÉCHANT EST LA MEILLEURE FORCE DE L'HOMME. « IL FAUT QUE L'HOMME DEVIENNE MEILLEUR ET PLUS MÉCHANT » - VOILÀ CE QUE MOI J'ENSEIGNE. MAIS CES PAROLES NE SONT PAS FAITES POUR LES LONGUES OREILLES.

CROYEZ-VOUS QUE JE VEUILLE VOUS FOURNIR UNE COUCHE PLUS CONFORTABLE À VOUS QUI SOUFFREZ, OU QUE JE VEUILLE VOUS MONTRER DE NOUVEAUX SENTIERS PLUS FACILES À VOUS QUI ÊTES PERDUS DANS VOTRE ASCENSION ? NON ! LA VIE DOIT ÊTRE DE PLUS EN PLUS DURE POUR VOUS. AINSI SEULEMENT - L'HOMME CROÎT.



MES FRÈRES ? ÊTES-VOUS HARDIS ? EST HARDI CELUI QUI CONNAÎT LA PEUR, MAIS LA MAÎTRISE ; CELUI QUI VOIT L'ÂÎME, MAIS AVEC FIERTÉ.



IL NE ME SUFFIT PAS QUE LA FOUDRE NE NUISE PLUS. CE QUE JE VEUX, CE N'EST PAS LA DÉTOURNER VERS LA TERRE, C'EST QUELLE APPRENNE À TRAVAILLER POUR MOI.

JE NE VEUX PAS ÊTRE LUMIÈRE POUR CES HOMMES D'AUJOURD'HUI. CEUX-LÀ - JE VEUX LES AVEUGLER : FOUDRE DE MA SAGESSE ! CRÈVE-LEUR LES YEUX !



Le discours de Zarathoustra se prolonge par quelques recommandations qui, sans constituer des commandements moraux, restent cependant très impératives.

NE VEUILLEZ RIEN QUI SOIT AU-DESSUS DE VOS FORCES ! IL Y A UNE FAUSSETÉ PERVERSE CHEZ CEUX QUI VEULENT CE QUI EST AU-DESSUS DE LEURS FORCES. CES SUBTILS COMÉDIENS FINISSENT PAR ÊTRE FAUX POUR EUX-MÊMES. MÉFIEZ-VOUS D'EUX ! RIEN N'EST SELON MOI PLUS PRÉCIEUX ET PLUS RARE AUJOURD'HUI QUE LA PROBITÉ.



MÉFIEZ-VOUS AUSSI DES SAVANTS ! LEURS YEUX SONT FROIDS ET DESSÉCHÉS, DEVANT EUX TOUT OISEAU EST DÉPLUMÉ. ILS SE VANTENT DE NE PAS MENTIR, MAIS L'INCAPACITÉ DE MENTIR EST BIEN LOIN DE L'AMOUR DE LA VÉRITÉ. L'ABSENCE DE FIÈVRE EST BIEN LOIN DE LA CONNAISSANCE ! JE NE CROIS PAS LES ESPRITS REFROIDIS.



VOULEZ-VOUS MONTER HAUT, SERVEZ-VOUS DE VOS PROPRES JAMBES ! NE VOUS FAITES PAS PORTER EN HAUT, NE VOUS ASSEYEZ PAS SUR LE DOS ET LA TÊTE D'UN AUTRE ! SUR TON CHEVAL TU MONTES EN GALOPANT ALLÈGREMENT ; MAIS TON PIED PERÇU EST LUI AUSSI À CHEVAL. QUAND, TON BUT ATTEINT, TU DESCENDRAS DE TON CHEVAL, C'EST À TA HAUTEUR QUE TU TRÉBUCHERAS.



NE SOYEZ PAS VERTUEUX AU-DESSUS DE VOS FORCES ! ET N'EXIGEZ DE VOUS-MÊMES RIEN QUI NE SOIT VRAISEMBLABLE ! DANS LA SOLITUDE POUSSE CE QUE CHACUN Y APORTE, Y COMPRIS LA BÊTE INTÉRIEURE. AUSSI FAUT-IL DÉCONSEILLER LA SOLITUDE À BEAUCOUP.



ET SI VOUS AVEZ RATÉ DE GRANDES CHOSSES, ÊTES-VOUS POUR AUTANT VOUS-MÊMES - RATÉS ? ET SI VOUS ÊTES VOUS-MÊMES RATÉS, EST-IL POUR AUTANT LUI-MÊME - RATÉ L'HOMME ? MAIS SI L'HOMME EST RATÉ : ALLONS ! COURAGE ! TANT DE CHOSSES SONT ENCORE POSSIBLES !



ET EN VÉRITÉ, TANT DE CHOSSES DÉJÀ SONT RÉUSSIES ! COMME CETTE TERRE EST RICHE EN PETITES CHOSSES BONNES ET PARFAITES ET BIEN RÉUSSIES ! ENTOUREZ-VOUS DE PETITES CHOSSES BONNES ET PARFAITES, HOMMES SUPÉRIEURS ! ELLES NOUS ENSEIGNENT À ESPÉRER.





Zarathoustra conclut en redisant que ce qu'il recommande n'est au fond rien d'autre que le bonheur, un bonheur sans illusion.



QUEL A ÉTÉ JUSQU'À PRÉSENT LE PLUS GRAND PÉCHÉ COMMIS SUR TERRE ? NE FUT-CE PAS LA PAROLE DE CELUI QUI A DIT : « MALHEUR À CEUX QUI ICI-BAS RIENT ! » FUYEZ TOUS CES INTRANSIGEANTS !



BIEN QU'IL Y AIT SUR TERRE MARÉCAGE ET DÉTRESSE : CELUI DONT LES PIEDS SONT LÉGERS TRAVERSE MÊME LA FANGE ET Y DANSE.



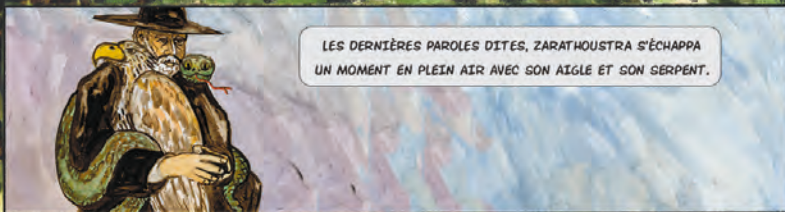
CETTE COURONNE DU RIEUR, C'EST MOI-MÊME QUI ME LA SUIS POSÉE SUR LA TÊTE. J'AI MOI-MÊME SANCTIFIÉ MON RIRE. MOI ZARATHOUSTRA, LE PROPHÈTE QUI DIT VRAI, QUI RIT VRAI.

HAUT LES CŒURS, MES FRÈRES ! HAUT ! PLUS HAUT ! ET LANCEZ AUSSI VOS JAMBES ! HAUT LES CŒURS ! HAUT ! PLUS HAUT ! ET NE M'OUBLIEZ PAS NON PLUS LE BON RIRE ! CETTE COURONNE DU RIEUR, C'EST À VOUS QUE JE LA LANCE. J'AI SANCTIFIÉ CE RIRE.



LE CHANT DE LA MÉLANCOLIE

La sagesse – cette sagesse qui doit apporter ce bonheur que Zarathoustra vient de prêcher aux hommes supérieurs – est à la fois lucidité et courage, nous le savons depuis la fin du prologue. L'illusionniste, poète, avoue qu'il a renoncé à la lucidité, que souffrant trop de tout ce que mettent au jour ses efforts pour être lucide, il a succombé à la tentation de l'ombre, de l'illusion.



LES DERNIÈRES PAROLES DITES, ZARATHOUSTRA S'ÉCHAPPA UN MOMENT EN PLEIN AIR AVEC SON AIGLE ET SON SERPENT.

A PEINE ZARATHOUSTRA AVAIT-IL QUITTÉ LA CAVERNE QUE LE VIEIL ILLUSIONNISTE SE LEVA, SAISIT SON INSTRUMENT ET PRIT LA PAROLE :

*Dans l'air d'où s'est retirée la clarté,
A cette heure où la consolation de la rosée
Descend sur terre, [...]
A cette heure te souviens-tu, te souviens-tu, cœur brûlant, [...]
Combien tu avais soif, brûlé et fatigué,
Quand sur des sentiers d'herbe jaune,
Des regards méchants du soleil vespéral
Couraient autour de toi, au travers des arbres noirs, [...]
«Toi, prétendant de la vérité ? - raillaient-ils -
Non ! Rien que poète !
Un animal rusé, rapace, furtif
Qui doit mentir,
Mentir sciemment, délibérément,
Avide de proie,
Au masque de mille couleurs,
Masque pour lui-même,
Proie de lui-même -
Ça - prétendant de la vérité ?
Non ! Rien que fou ! Rien que poète !
Criant de mille façons sous des masques de fou,
Bavardant à mille propos,
Errant sur des ponts de paroles menteurs,
Rien que fou ! Rien que poète ! [...]*



L'IRRÉCUPÉRABLE

Aujourd'hui encore Friedrich Nietzsche, le « *sans patrie* » du *Gai Savoir*, demeure assimilé au théoricien qui a prôné le « *surhomme* », défendu la suprématie de la culture et de la « race » allemande comme l'antisémitisme. C'est peu de dire qu'il fait débat...

Mais avant d'entrer dans le vif de sa philosophie, il faut rappeler que l'œuvre de Nietzsche a été profondément falsifiée par sa propre sœur, Elisabeth, dépositaire de ses archives. En France, c'est Georges Bataille qui le premier a fait le travail de réhabilitation de Nietzsche et mis au jour les écrits où le philosophe exprime sa profonde « *répulsion* » pour toutes les idéologies nationaliste et antisémite. Nous publions ce texte qui montre aussi combien Nietzsche ne saurait être non plus récupéré, « *asservi* », dit Bataille, par des théoriciens de gauche défendant l'État et l'égalitarisme. En complément, Roland Jaccard, dans un article paru dans *Le Monde des livres* en 1978, fait le portrait d'Elisabeth Nietzsche, cette « *sœur abusive* » ; et un article d'époque de Guy de Pourtalès, paru en 1933, dénonce la récupération de Nietzsche par les nazis.

Nietzsche a aussi été présenté comme le philosophe du culte de la force et de la « *volonté de puissance* ». Ici encore, le retour aux textes – les inédits et les écrits posthumes – mis en avant par le germaniste Mazzino Montinari comme par Michel Foucault, montre un autre Nietzsche. En effet, le philosophe a abandonné l'écriture de *La Volonté de puissance* pour un ouvrage appelé *L'Inversion de toutes les valeurs*, puis *L'Antéchrist*. Ensuite, l'éloge de la « *domination* » que certains trouvent chez lui apparaît comme un contresens : c'est la volonté de « *Vie* » qu'il défend, la force de création.

Nietzsche a encore été présenté en France comme le virulent – et incohérent – porte-parole d'une critique du débat philosophique, du consensus politique, de la rationalité, du droit, de l'égalité et de la démocratie. Luc Ferry et Alain Renaut, par ailleurs très remontés contre ce qu'ils appellent « *la pensée 68* », expliquent dans un livre paru en 1991, dont nous publions dans ces pages un extrait, « *pourquoi ils ne sont pas nietzschéens* ». Roger-Pol Droit leur répond, dans un article paru dans *Le Monde* la même année, assurant qu'ici encore, Nietzsche n'a tout simplement pas été lu. ■■ F. J.

« Ceci est
ma tête ».



NIETZSCHE ÉTAIT-IL UN IDÉOLOGUE NAZI?

En janvier 1937, Georges Bataille publie « Nietzsche et les fascistes » dans sa revue *L'Acéphale*. En temps réel, il assiste à la déformation de l'œuvre de Nietzsche par sa sœur Elisabeth, encouragée par le régime nazi et l'extrême droite européenne, trop contents d'avoir récupéré un idéologue de poids. Dans une longue exégèse, dont nous publions des extraits, Bataille revient aux textes pour montrer le profond dégoût que Nietzsche le « *sans patrie* » éprouvait pour les antisémites et les idées « *patriotardes* ». En 1933 déjà, l'écrivain Guy de Pourtalès comprend que « *le surhomme inventé par Nietzsche ait grisé l'imagination d'un prophète moderne* » mais estime qu'il s'agit d'un malentendu, et que les nazis ont tort de se l'approprier, tout comme ils ont tort de faire de même avec Wagner.

Nietzsche et les fascistes

Par Georges Bataille

GEORGES BATAILLE (1897-1962)
Écrivain dont l'œuvre explore les champs de la littérature, l'anthropologie, la philosophie, l'économie, la sociologie et l'histoire de l'art. Fortement influencé par Nietzsche, il crée les revues *L'Acéphale* (1936-1939) puis *Critique* en 1946.

Le Juif Judas a trahi Jésus pour une petite somme d'argent : après quoi il s'est pendu. La trahison des proches de Nietzsche n'a pas la conséquence brutale de celle de Judas, mais elle résume et achève de rendre intolérable l'ensemble de trahisons qui déforment l'enseignement de Nietzsche (qui le mettent à la mesure des visées les plus courtes de la fièvre actuelle). Les falsifications antisémites de Mme Förster, sœur, et de M. Richard Oehler, cousin de Nietzsche, ont d'ailleurs quelque chose de plus vulgaire que le marché de Judas : au-delà de toute mesure, elles donnent la valeur d'un coup de cravache à la maxime dans laquelle s'est exprimée l'horreur de Nietzsche pour l'antisémitisme : « *Ne fréquenter personne qui soit impliqué dans cette fumisterie effrontée des races*¹ ». Le nom d'Elisabeth Förster-Nietzsche², qui vient d'achever, le 8 novembre 1935, une vie consacrée à une forme très étroite et dégradante de culte familial, n'est pas encore devenu objet d'aversion... Elisabeth Förster-Nietzsche n'avait pas oublié, le 2 novembre 1933, les difficultés qui s'étaient introduites

entre elle et son frère du fait de son mariage, en 1885, avec l'antisémite Bernhard Förster. Une lettre dans laquelle Nietzsche lui rappelle sa « *répulsion* » – « *aussi prononcée que possible* » – pour le parti de son mari – celui-ci désigné nommément avec rancœur – a été publiée par ses propres soins³. Le 2 novembre 1933, devant Adolf Hitler reçu par elle à Weimar au Nietzsche-Archiv, Elisabeth Förster témoignait de l'antisémitisme de Nietzsche en donnant lecture d'un texte de Bernhard Förster. Avant de quitter Weimar pour se rendre à Essen, rapporta *Le Temps* du 4 novembre 1933, le chancelier Hitler est allé rendre visite à Mme Elisabeth Förster-Nietzsche, sœur du célèbre philosophe. La vieille dame lui a fait don d'une canne à épée qui a appartenu à son

1. Œuvres posthumes, trad. Bolle, Mercure de France, 1934, § 858, p. 309.

2. Sur E. Förster-Nietzsche, voir l'article nécrologique de W. F. Otto dans *Kantstudien*, 1935, N° 4, p. V : mais mieux, E. Podach, L'Effondrement de Nietzsche (tr. fr.), N.R.F., 1931 ; Podach donne une réalité aux expressions de Nietzsche sur sa sœur (« des gens comme ma sœur sont inévitablement des adversaires irréconciliables de ma manière de penser et de ma philosophie », cité par Podach, p. 68) : disparitions de documents, omissions honteuses du Nietzsche-Archiv étaient déjà à mettre au compte de ce singulier « adversaire ».

3. Lettre du 21 mai 1887 en fr. dans *Lettres choisies*, Stock, 1931.

frère. Elle lui a fait visiter les Archives Nietzsche. M. Hitler a entendu la lecture d'un mémoire adressé en 1879 à Bismarck par le docteur Förster, agitateur antisémite, qui protestait « *contre l'invasion de l'esprit juif en Allemagne* ». Tenant en main la canne de Nietzsche, M. Hitler a traversé la foule au milieu des acclamations et est remonté dans son automobile pour se rendre à Erfurt et de là à Essen.

Nietzsche, adressant en 1887 une lettre méprisante à l'antisémite Theodor Fritsch⁴, la terminait sur ces mots : « *Mais enfin, que croyez-vous que j'éprouve lorsque le nom de Zarathoustra sort de la bouche des antisémites !* »

Le second Judas du « Nietzsche-Archiv »

Adolf Hitler, à Weimar, s'est fait photographe devant le buste de Nietzsche. M. Richard Oehler, cousin de Nietzsche et collaborateur d'Elisabeth Förster à l'Archiv, a fait reproduire la photographie en frontispice de son livre *Nietzsche et l'avenir de l'Allemagne*⁵. Dans cet ouvrage, il a cherché à montrer l'accord profond de l'enseignement de Nietzsche et de *Mein Kampf*. Il reconnaît, il est vrai, l'existence de passages de Nietzsche qui ne seraient pas hostiles aux Juifs, mais il conclut : « *Ce qui importe le plus pour nous est cette mise en garde : "Pas un Juif de plus ! Fermons-leur nos portes, surtout du côté de l'Est"... Que l'Allemagne a largement son compte de Juifs, que l'estomac et le sang allemands devront peiner longtemps encore avant d'avoir assimilé cette dose de "juif", que nous n'avons pas la digestion aussi active que les Italiens, les Français, les Anglais, qui en sont venus à bout d'une manière bien plus expéditive : et notez que c'est là l'expression d'un sentiment très général, qui exige qu'on l'entende et qu'on agisse.* » (...) Il ne s'agit pas seulement ici de « fumisterie éhontée » mais d'un faux grossièrement et consciemment fabriqué. Ce texte figure en effet dans *Par-delà bien et mal* (§ 251), mais l'opinion qu'il

exprime n'est pas celle de Nietzsche ; c'est celle des antisémites reprise par Nietzsche en manière de persiflage ! (...) Suit le texte porté par le fasciste faussaire au compte de Nietzsche ! Un peu plus loin, une conclusion pratique est d'ailleurs donnée à ces considérations : « *On pourrait fort bien commencer par jeter à la porte les braillards antisémites...* » Cette fois Nietzsche parle en son nom (...)

Ne pas tuer : réduire en servitude

« *Est-ce que ma vie rend vraisemblable que j'aie pu me laisser couper les ailes par qui que ce soit ?*⁶ » Le ton avec lequel Nietzsche répondait de son vivant aux antisémites importuns exclut toute possibilité de traiter la question légère-

Que ce soit l'antisémitisme, le fascisme, que ce soit le socialisme, il n'y a qu'utilisation. Nietzsche s'adressait à des esprits libres, incapables de se laisser utiliser.

ment, de considérer la trahison des Judas de Weimar comme vénielle : il y va des « ailes coupées ». Les proches de Nietzsche n'ont rien entrepris de moins bas que de réduire à un servage avilissant celui qui prétendait ruiner la morale servile. Est-il possible qu'il n'y ait pas des grincements de dents dans le monde et que cela ne devienne pas une évidence qui, dans la désorientation grandissante, rende silencieux et violent ? Comment, sous le coup de la colère, cela ne serait-il pas une clarté aveuglante, quand toute l'humanité se rue à la servitude, qu'il existe quelque chose qui ne doit pas être asservi, qui ne peut pas être asservi ? La doctrine de Nietzsche ne peut pas être asservie. Elle

4. La seconde des deux lettres à Th. Fritsch, publ. en fr. par M. P. Nicolas (De Hitler à Nietzsche, Fasquelle, 1936).

5. Friedrich Nietzsche und die deutsche Zukunft, Leipzig, 1935. R. Oehler appartient à la famille de la mère de Nietzsche.

6. Dans la première des deux lettres à Th. Fritsch : cf. note 4.



peut seulement être suivie. La placer à la suite, au service de quoi que ce soit d'autre est une trahison qui relève du mépris des loups pour les chiens. Est-ce que la vie de Nietzsche rend vraisemblable qu'il puisse avoir les ailes coupées par qui que ce soit ? Que ce soit l'antisémitisme, le fascisme, que ce soit le socialisme, il n'y a qu'utilisation. Nietzsche s'adressait à des esprits libres, incapables de se laisser utiliser.

Gauche et droite nietzschéennes

Le mouvement même de la pensée de Nietzsche implique une débâcle des différents fondements possibles de la politique actuelle. Les droites fondent leur action sur l'attachement affectif au passé. Les gauches sur des principes rationnels. Or attachement au passé et principes rationnels (justice, égalité sociales) sont également rejetés par Nietzsche. Il devrait donc être impossible d'utiliser son enseignement dans un sens quelconque. Mais cet enseignement représente une force de séduction incomparable, en conséquence une « force » tout court, que les politiciens devaient être tentés d'asservir ou tout au moins de se concilier au profit de leurs entreprises. L'enseignement de Nietzsche « mobilise » la volonté et les instincts agressifs : il était inévitable que

les actions existantes cherchent à entraîner dans leur mouvement ces volontés et ces instincts devenus mobiles et restés inemployés.

L'absence de toute possibilité d'adaptation à l'une des directions de la politique n'a eu dans ces conditions qu'un seul résultat. L'exaltation nietzschéenne n'étant sollicitée qu'en raison d'une méconnaissance de sa nature, elle a pu l'être dans les deux directions à la fois. Dans une certaine mesure, il s'est formé une droite et une gauche nietzschéennes, de la même façon qu'il s'était formé autrefois une droite et une gauche hégélienne⁷(...) Dans l'ensemble, l'exigence exprimée par Nietzsche, loin d'être entendue, a été traitée comme toute chose dans un monde où l'attitude servile et la valeur d'utilité apparaissent seules admissibles. À la mesure de ce monde, le renversement des valeurs, même s'il a été l'objet d'efforts réels de compréhension, est demeuré si généralement inintelligible que les trahisons et les platitudes d'interprétation dont il est l'objet passent à peu près inaperçues. ■■■

L'Acéphale, n° 2, janvier 1937

7. « N'y a-t-il pas eu un hégélianisme de droite et de gauche ? Il peut y avoir un nietzschéisme de droite et de gauche. » (*Drieu La Rochelle*, *Socialisme fasciste*, N.R.F., 1934, p. 71). Dans l'article où figurent ces lignes (intitulé « Nietzsche contre Marx »), M. Drieu, tout en reconnaissant que « ce ne sera jamais qu'un résidu de sa pensée qui aura été livré à la brutale exploitation des gens de mains », réduit Nietzsche à la volonté d'initiative et à la négation de l'optimisme de progrès...

La sœur abusive de Zarathoustra

Par Roland Jaccard

ROLAND JACCARD (1941)
Écrivain,
et journaliste
suisse.
Il a dirigé la
collection
« Perspectives
critiques »
aux Presses
universitaires
de France.

Lorsqu'elle s'éteignit paisiblement le 10 novembre 1935, à l'âge de 90 ans, Elisabeth Nietzsche pouvait estimer avoir accompli la tâche qu'elle s'était assignée : rendre immortel le nom de son frère. L'œuvre de Nietzsche, désormais associée au Reich millénaire, qu'enflammait le souffle de *Zarathoustra*, annonçait une nouvelle race d'hommes incarnée déjà par un obscur caporal autrichien devenu,

grâce à sa « volonté de puissance », le chancelier du Reich. Adolf Hitler, comme Mussolini d'ailleurs, ne s'y étaient pas trompés ; d'emblée, ils s'étaient reconnus dans le « surhomme nietzschéen ». Et Hitler, dès son accession au pouvoir, témoignait sa gratitude envers son « maître spirituel » en dotant les Archives Nietzsche, à Weimar, de moyens colossaux. En outre, lorsque Elisabeth Nietzsche mourut,

elle eut droit à des funérailles nationales auxquelles assistaient tous les dignitaires du III^e Reich. Le Führer en personne tint à déposer sur son cercueil une couronne de laurier.

Par un de ces paradoxes dont l'histoire est friande, le penseur le plus subversif et le plus iconoclaste du XIX^e siècle se trouvait porté aux nues par un gouvernement « nationaliste », « socialiste » et « antisémite », les trois idéologies qu'il exécrait le plus. Une telle falsification, si elle devait peu à son œuvre, devait en revanche beaucoup à l'indomptable énergie, à l'ambition démesurée et surtout aux préjugés de sa sœur.

De 1900, année de la mort de son frère, à 1935, Elisabeth – maître d'œuvre des Archives Nietzsche – déploya tout son talent non seulement à diffuser la pensée nietzschéenne, mais également à s'en faire reconnaître comme la seule interprète autorisée. Cette femme redoutable, suffisamment intrigante pour subjuguier les hésitants et suffisamment forte pour briser ceux qui lui résistaient, parvint effectivement à faire de Weimar non seulement le lieu de pèlerinage de tous les fervents nietzschéens, mais aussi le lieu de rencontre de tout ce que l'Allemagne comptait d'artistes, de poètes et d'écrivains. Pas une célébrité qui ne vint la courtoiser dans sa villa « Silberblick », aménagée par l'architecte belge Henry Van de Velde, qu'elle avait imposé comme directeur de l'École des beaux-arts de Weimar. Cette arriviste, en effet, n'était point sottise et savait s'entourer : le comte Harry Kessler, Thomas Mann, Edvard Munch comptèrent parmi ses admirateurs. D'autres, comme le riche banquier juif Ernst Thiel – qui révérait en Nietzsche le modèle du « bon Européen » – furent littéralement escroqués par Elisabeth.

Elle écrivit, en outre, une vie de son frère, en trois volumes, œuvre destinée à donner corps à la légende de « mage » et de « saint » qui commençait à se propager. Elle l'enveloppa dans un suaire mystique. Elle nia toujours qu'il fût

mort syphilitique, sa folie résultant, selon elle, du désespoir provoqué par l'incompréhension de ses contemporains. Outre l'art de réussir, elle connaissait celui de culpabiliser ! Elle dénonça enfin les « commérages malveillants » du docteur Möbius qui, dès 1902, dans son essai *Les Syndromes pathologiques chez Nietzsche*, avait risqué le mot « syphilis » ; il n'était pas possible qu'elle laissât ainsi calomnier un frère dont elle affirmait qu'il était « chaste par nature ». Manipulatrice, dominatrice, machiavélique, rouée, Elisabeth Nietzsche ne trouva pour s'opposer à elle qu'un homme : Franz Overbeck, professeur de théologie à l'université de Bâle et ami de son frère. « On voit souvent le monde désirer qu'on l'abuse, écrivit-il au début du siècle, et pourtant, rarement a-t-on dupé les lecteurs comme dans le livre de

Elle écrivit, en outre, une vie de son frère, en trois volumes, œuvre destinée à donner corps à la légende de « mage » et de « saint » qui commençait à se propager.

Mme Förster-Nietzsche. On pourrait croire à la lire qu'elle tient à prouver qu'elle est infiniment plus avisée que son frère. On lui donne maintenant le Bon Dieu sans confession. Mais cela ne durera pas. Un temps viendra où on la considérera comme l'exemple type d'une certaine catégorie : celle des sœurs abusives. »

Il fallut attendre l'effondrement du Reich millénaire pour que les vues prophétiques d'Overbeck soient confirmées. D'abord grâce au philosophe allemand Karl Schlechta qui a, dans un remarquable essai, *Le Cas Nietzsche* (Gallimard, 1960), mis à jour les distorsions qu'Elisabeth avait fait subir à l'œuvre de son frère, notamment dans la publication de sa correspondance et dans *La Volonté de puissance*. « Qui se déclare pour la sœur, écrivit-il, se déclare contre Nietzsche ; l'un ne va pas sans l'autre. »





C'est également l'opinion de l'historien américain, H. F. Peters, qui, après avoir publié une biographie de Lou Andreas-Salomé, instruit le procès d'Elisabeth dans un ouvrage passionnant, *Nietzsche et sa sœur Elisabeth*, rédigé à partir de documents jusqu'à présent difficilement accessibles comme ceux des Archives Nietzsche en Allemagne de l'Est, ou inexploités comme le fonds Nietzsche de l'université de Bâle.

À la fois érudit et d'une écriture presque romanesque, encore que des répétitions alourdissent inutilement le texte, ce livre n'a, précisons-le, aucune prétention philosophique. Si l'auteur mentionne volontiers le caractère « *dangereux* » de la pensée nietzschéenne, il ne va guère au-delà de vagues considérations sur le rapport, à vrai dire difficile à élucider, entre le contenu idéologique des écrits de Nietzsche et leur impact politique.

Non, l'objectif de H. F. Peters consiste essentiellement, par l'accumulation de détails significatifs, à tracer un portrait d'Elisabeth; et il n'est guère flatteur : entre Lou Salomé, amoureuse et souverainement libre, et la sœur de Nietzsche, il n'hésite pas. La haine qui lia les deux femmes lui inspire quelques fortes pages où nous voyons Elisabeth mener campagne pour faire expulser Lou d'Allemagne, ou encore, sur son lit de mort, prenant une ultime revanche en la décrivant dans son livre *Nietzsche et les femmes de son temps*, comme une vulgaire aventurière n'ayant jamais rien compris à la philosophie de l'auteur du *Gai Savoir*. N'est-ce pas ce dernier qui écrivait que dans la vengeance, comme dans l'amour, la femme se montre toujours plus barbare que l'homme?

Quant aux rapports entre Elisabeth et Fritz, ils furent toujours ambigus : passionnés et quasi incestueux dans leur jeunesse, orageux lors de « l'épisode Lou », plus distants lorsque le « fidèle lama » s'attacha à l'antisémite Bernhard Förster, hâbleur et wagnérien, qu'elle épousa et suivit au Paraguay pour y fonder une

colonie : la *Nueva Germania* (la Nouvelle-Allemagne) qu'aucune influence juive ne viendrait corrompre. Son beau-frère n'inspirait à Nietzsche que mépris, et ses bavardages sur la pureté de la race aryenne l'horripilaient; il ne voyait pas la nécessité de « *préserver la pureté de cette race splendide* », bien au contraire! Quant à sa sœur, il ne la ménageait plus : « *Les gens comme ma sœur, écrivait-il, sont nécessairement les ennemis irréductibles de ma pensée et de ma philosophie. C'est dans la nature des choses.* »

En 1893, lorsque Elisabeth revint définitivement en Allemagne après le suicide de son mari et la banqueroute de leur entreprise coloniale, elle fut surprise du succès grandissant et rapide que rencontrait l'œuvre de son frère – maintenant impotent. À défaut d'avoir pu être la souveraine de la « Nouvelle Allema-

« Les gens comme ma sœur, écrivait Nietzsche, sont nécessairement les ennemis irréductibles de ma pensée et de ma philosophie. C'est dans la nature des choses. »

gne », elle décida qu'elle serait la grande prêtresse d'un culte qui s'étendrait au monde entier. Elle y parvint au-delà de toute espérance. Sans doute parce qu'au Nietzsche qui avait écrit : « *Maintenant, je m'en vais seul, mes disciples! Vous aussi, vous allez partir, et seuls. Je le veux ainsi. Quittez-moi et révoltez-vous contre Zarathoustra! Et mieux encore, ayez honte de lui : peut-être vous a-t-il trompés* » on préférerait les certitudes et l'ivresse qu'engendraient les termes de « surhomme », « race supérieure », « devenir dur », « volonté de puissance », « n'avoir aucune pitié », inlassablement répétés par la propagande officielle. « *Je suis effrayé, écrivait Nietzsche, à la pensée que nombre d'esprits pervers et non avertis s'autoriseront de mes écrits pour justifier leurs actes.* » ■■■

Le Monde des livres, 6 octobre 1978

Elisabeth, la sœur de Nietzsche, déforma l'œuvre du philosophe en l'associant aux thèmes fascistes. En octobre 1935, Adolf Hitler rencontra Elisabeth à Weimar lors de sa visite aux Archives Nietzsche, qu'il dotera de moyens colossaux.



La canne et les malentendus

Par Guy de Pourtalès

GUY DE POURTALES
(1881-1941)
Biographe,
romancier
et musicien
franco-suisse, il
a notamment
publié *Nietzsche
en Italie* (Grasset,
1929).

On lisait dans les journaux, il y a quelques jours, que le chancelier Hitler s'était rendu en tournée électorale à Weimar, où il avait fait visite à Mme Förster-Nietzsche. La charmante Athènes de l'Allemagne romantique renferme quatre maisons illustres. Elles attirent encore ceux qui aiment à rêver aux choses de l'amour et de l'esprit : la maison du grand Goethe, amant sans âge de l'éternelle jeunesse ; celle de Schiller, dont l'âme pure enfanta l'enthousiasme de tout le dix-neuvième siècle allemand ; le pavillon du jardin grand-ducal où le vieux Liszt donnait à ses dernières amoureuses des leçons de piano ; enfin, la demeure paisible où Nietzsche, privé de sa raison, végéta au déclin de sa vie, sou-

avec celui du baladin venu des forêts d'Autriche et qui, comme Zarathoustra, quitta sa patrie un matin pour s'avancer vers le nord en s'écriant : « *J'ai besoin de mains qui se tendent. Je voudrais donner et distribuer, jusqu'à ce que les sages parmi les hommes soient redevenus joyeux de leur folie, et les pauvres, heureux de leur richesse.* » Mais, ainsi que le dit Nietzsche dès l'exorde de son livre, c'est alors que commença le déclin de Zarathoustra. Car, comme tous les vrais poètes, la réalité les détruit.

Ce qu'il faut observer toutefois dans l'hommage que se rendent ainsi entre eux les hommes marqués pour un haut destin, c'est qu'il repose souvent sur un malentendu. On comprend que le surhomme inventé par Nietzsche ait grisé l'imagination d'un prophète moderne, qui voit brusquement se lever, au son de la trompette mystique, toute une jeunesse brûlante du désir de se sacrifier aux dieux encore voilés de l'avenir. Mais est-il assez éclairé, ce prophète, pour être un « saint de la connaissance », comme le voulait Nietzsche ? A-t-il senti le hautain mépris de l'auteur de *Par delà le bien et le mal* pour tout ce qui ressemble au culte de ces États Molochs, gonflés de vengeances, incapables de créer des valeurs nouvelles (sauf à la Bourse) et dont l'orgueil et les volontés de puissance ne sont jamais gouvernés que par le vent des passions ? Redoutable est le disciple d'un redoutable maître lorsque la leçon de celui-ci est comprise par la bonne volonté seulement, mais ne peut être élevée jusqu'aux sérénités de la raison.

Et quelle revanche pour Wagner ! Car le musicien triomphe aujourd'hui du philosophe qui obtint contre lui la victoire de

Redoutable est le disciple d'un redoutable maître lorsque la leçon de celui-ci est comprise par la bonne volonté seulement mais ne peut être élevée jusqu'aux sérénités de la raison.

riant aux fleurs, aux visages, aux problèmes d'un monde posthume, dont ses mains pâles, croisées sur sa couverture, ne cherchaient plus à retracer l'explication.

C'est à la mémoire de Nietzsche que le chancelier Hitler dédiait son pieux pèlerinage. Et Mme Förster-Nietzsche, la nonagénnaire qui depuis un demi-siècle a voué son existence au souvenir du frère bien-aimé, offrit au maître de l'heure la canne du philosophe.

Quel somptueux thème de méditation et de littérature c'eût été là pour un Maurice Barres ! L'on imagine ce qu'un tel visionnaire aurait tiré du rapprochement de ces noms

l'intelligence sur les sentiments. Si l'un a cru tuer jadis les monstres que la « superstition » et la peur de la mort ont engendrés dans le cœur des hommes, l'autre entend chanter, par tout un peuple l'hymne d'exaltation patriotique qu'il dicta à Hans Sachs et le cantique de la foi de Parsifal.

Pourtant, ce retour au Wagner de l'impérialisme repose lui aussi sur un malentendu. Car l'artiste est demeuré jusqu'au bout, malgré sa renommée et malgré la vieillesse, le révolutionnaire qu'il fut en 1848, et un apôtre de la liberté. Les Allemands du troisième Reich croient justifier leur « racisme » en invoquant l'antisémitisme du compositeur, proclamé avec éclat dans sa brochure sur le *Judaïsme dans la musique*. Ils n'oublient qu'une chose : c'est que la théorie de Wagner ne valait que pour la seule musique. S'il contestait aux musiciens juifs tout pouvoir original de création, c'est, selon lui, parce que la musique prend sa source dans la langue. Or, les juifs, n'usant que d'idiomes étrangers à leur génie, ils ne seraient donc susceptibles que d'un art d'imitation.

Mais, dans la suite, Wagner s'est défendu avec force contre ceux qui voulaient étendre sa doctrine à la politique. Aussi, quand Förster, beau-frère de Nietzsche, tenta de l'enrôler dans sa croisade contre les Israélites d'Allemagne, Wagner refusa net. On sait, du reste, qu'il confia les représentations du drame sacré de *Parsifal* au juif Hermann Lévi ! Le peintre Joukowsky, qui en avait fait les décors,

Wagner s'est défendu avec force contre ceux qui voulaient étendre sa doctrine à la politique.

lui ayant dit un jour qu'il donnerait tout le peuple d'Italie pour un seul tableau de Raphaël, Wagner entra en fureur : « *Et moi, répliqua-t-il, je donnerais ou détruirais avec joie tout ce que j'ai créé, si je pouvais espérer que mon acte serait utile à l'avancement de la liberté et de la justice en ce monde.* »

Personne ne saurait affirmer encore que le cadeau de Mme Förster au chancelier Hitler est ou n'est pas entre des mains dignes de le recevoir. Le mépris des nazis pour les intellectuels paraît trop profond pour que le doute ne soit pas légitime. Gardons-nous cependant de juger ces joueurs audacieux sur un seul coup de dés. Et regardons, en attendant qu'ils étudient mieux leurs chances, vers le grand Latin qui reconstruit depuis dix ans la gloire de Rome. On dit qu'il a quotidiennement avec Nietzsche un dialogue familial. Si une fraternité spirituelle est, possible entre philosophe et chef d'État, c'est dans le poing ferme et sensible de Mussolini que devrait se trouver le bâton de Zarathoustra. ■■■

Ce texte a paru dans *Le Journal* du 15 novembre 1933.

Retrouvez cet article et un dossier complet sur Nietzsche dans la presse française sur le site de notre partenaire Retronews, retronews.fr.



LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, VOLONTÉ DE DOMINATION ?

Qu'entend Nietzsche par « *volonté de puissance* » ? Certains passages mis en avant par sa sœur laissent entendre qu'il défendait la domination des forts sur les faibles, des maîtres sur les esclaves – voire d'une « *race supérieure* ». Une lecture attentive a permis de rétablir le projet de Nietzsche. Ainsi Gilles Deleuze a-t-il bien montré que chez Nietzsche, c'est « *la puissance qui veut* », que la volonté de puissance désigne non pas une volonté de confiscation mais une nécessité intérieure de créer, un désir universel de se réaliser. Comme le rappellent ici Michel Foucault et Mazzino Montinari, qui ont fait publier les inédits du philosophe, Nietzsche a abandonné en route l'ouvrage *La Volonté de puissance*. Il voulait écrire *L'Inversion de toutes les valeurs*, dont *L'Antéchrist* constituerait le premier livre – un texte qui affirme le « *oui à la Vie* ».

Ce texte capital, mais incertain, va disparaître

Entretien avec Michel Foucault

MICHEL FOUCAULT (1926-1984)
Philosophe, il fut titulaire d'une chaire au Collège de France à laquelle il donna le titre d'« Histoire des systèmes de pensée ». Avec Gilles Deleuze, il supervisa l'édition des *Œuvres philosophiques complètes* de Nietzsche chez Gallimard.

Depuis quand s'est-on aperçu que l'œuvre de Nietzsche nécessitait une nouvelle publication ?

→ En fait, il n'y a actuellement qu'un livre suspect, le dernier, *La Volonté de puissance*, qui parut du vivant de Nietzsche, mais après que la maladie l'eut privé de ses facultés intellectuelles. Sa sœur, Mme Förster, se chargea de la publication des notes qu'il avait accumulées en vue d'un ouvrage auquel il attachait une importance extrême. Elle « composa » ainsi le texte connu aujourd'hui sous ce titre, et dont elle prétendait avoir retrouvé le plan. Elle n'a probablement rien inventé de ce qu'elle a publié. Mais :

- 1) Elle a sans doute découpé des textes existants de telle façon que le sens a pu en être changé ;
- 2) En faisant un choix parmi ces fragments inédits, elle en a laissé tomber qui sont d'une grande importance ;
- 3) Elle a présenté ces morceaux dans un ordre dont elle est seule responsable, en prétendant

donner une image du livre que Nietzsche aurait voulu écrire. Nous nous trouvons en somme en face du même problème que pour l'édition des *Pensées* de Pascal. Or Nietzsche, avant 1889, n'avait sûrement pas encore décidé quelle serait l'architecture de son livre. Sa sœur a choisi un schéma dont on voit bien l'esquisse sur un brouillon, mais il y en a plusieurs autres, et rien ne prouve que Nietzsche aurait finalement choisi celui-là.

Quand les nazis ont utilisé l'œuvre de Nietzsche à des fins politiques, l'idée d'une déformation systématique de sa pensée par sa sœur s'est imposée. Le retour aux manuscrits devenait dès lors de plus en plus souhaitable, voire nécessaire.

L'orientation que Mme Förster avait donnée à *La Volonté de puissance* justifiait-elle cette utilisation ?

→ La sœur de Nietzsche avait épousé un des fondateurs du premier mouvement antisémite

en Allemagne. Nietzsche avait à plusieurs reprises, dans des lettres, marqué son désaccord avec son beau-frère. Dans l'œuvre publiée, aucune trace évidemment de cette divergence. Notez bien qu'on ne sait pas encore ce que les inédits de cette époque révéleront, car ils n'ont pas encore été totalement inventoriés. Un premier travail de révision avait été fait après la dernière guerre par Karl Schlechta. Mais il n'avait pas pu le pousser à fond.

Que deviendra donc *La Volonté de puissance* dans la nouvelle édition ?

→ Eh bien ! cette fausse œuvre disparaîtra. Elle retournera à l'état naissant, telle que Nietzsche nous l'a laissée. Il n'y aura plus à sa place que des fragments posthumes, qui occuperont au moins deux volumes de l'actuelle édition.

Mais on ne touchera pas au texte des autres ouvrages de Nietzsche ?

→ Pour harmoniser l'ensemble, Claude Gallimard a décidé de faire procéder à une nouvelle traduction qui sera confiée à un petit nombre de spécialistes. Pierre Klossowski, qui publie aujourd'hui *Le Gai Savoir* et tous les inédits contemporains de sa composition, traduira également ceux de la dernière période. Rovini se charge d'*Humain trop humain* et de *Zarathoustra* avec les inédits correspondants. M. de Gandillac va s'occuper des écrits de jeunesse, qui sont restés très négligés et bien incompris jusqu'à présent. L'équipe ne comprendra pas plus de six ou sept traducteurs, ce qui, étant donnée la masse énorme des textes à traduire, assurera une assez grande homogénéité.

Qu'attend-on de la révélation de si nombreux inédits ? Vont-ils modifier l'image que nous avons de Nietzsche ?

→ Ils l'éclaireront en tout cas en accusant certains traits qui rapprochent curieusement

Nietzsche des préoccupations de la philosophie contemporaine.

1) Les *Écrits de jeunesse* sont surtout consacrés à la philologie grecque. Nietzsche a inauguré son expérience philosophique par des considérations sur le langage. Or au XIX^e siècle, et même déjà depuis Descartes, la philosophie occidentale se nourrissait d'une réflexion sur la science, essentiellement physique et mathématique. Spinoza fait exception, qui, lui aussi, est venu à la philosophie à travers la philologie hébraïque, en commentant la Bible. Le plus grec et le plus hébraïque des philosophes se rejoignent dans cet intérêt pour l'*Écrit*. Mais il y a plus : il se trouve que Nietzsche rejoint aussi les recherches de la philosophie moderne et son interrogation sur le langage.

Cette attention portée au langage est-elle due à l'influence de Nietzsche ?

→ Nullement. Il s'agit d'une coïncidence dont on s'aperçoit aujourd'hui. Ce sont les recherches de Bertrand Russell, mathématicien et logicien, les travaux de Husserl en Allemagne, l'attention portée par Freud au discours de l'inconscient, la linguistique saussurienne, qui ont déterminé l'orientation de la pensée actuelle. Or nous découvrons maintenant que Nietzsche, lui aussi, a mis en question le langage. Et non seulement pour retrouver, en bon philologue, la forme rigoureuse et le sens exact de ce qui a été écrit ; non seulement pour mettre au jour, en bon exégète, les significations cachées ; mais pour interroger notre existence et l'être même du monde, à partir de ce que nous disons ; pour savoir qui parle dans tout ce qui se dit.

2) Quant aux inédits qui sont contemporains des œuvres publiées, ils jettent sur elles une étrange lumière. Lorsqu'un écrivain rédige un discours continu, les brouillons qu'il laisse derrière lui constituent l'approche plus ou



moins lointaine du texte définitif. Dans le cas d'une écriture aphoristique, les fragments abandonnés constituent d'autres textes : leur publication ne montre pas la lente genèse d'une unité ; elle multiplie et fait croître, au contraire, la dispersion aphoristique. Sous le nuage des textes publiés par l'auteur apparaît tout un semis d'autres textes possibles – qui sont radicalement autres, même s'ils sont presque identiques. Le livre, entouré des inédits qu'il avait rejetés dans l'ombre, redevient comme un monde d'événements isolés, mais reliés les uns aux autres par un réseau énigmatique de répétitions, de contradictions, d'exclusions, de transformations. Le discours se donne, hors de tout lien syntaxique ou rhétorique, comme une poussière d'événements. La pensée qui « arrive », la parole qui « se produit », l'irruption du discours – ce sont là des problèmes et des formes qui appartiennent en commun à Nietzsche et à son contemporain Mallarmé. Ils nous obsèdent, nous aussi, aujourd'hui.

La forme aphoristique nous mènerait donc au centre « théorique » de l'œuvre de Nietzsche ?

→ En effet. Au cœur de la pensée de Nietzsche, il y a le problème du devenir et de l'éternel retour, c'est-à-dire de l'autre et du même. Ce qui est absolument autre, c'est le devenir : explosion, déchirement dionysiaque du temps qui produit « l'éclatement » de la pensée. Mais en même temps pour Nietzsche, c'est toujours la même chose qui devient, ce qui est autre est en même temps le même, d'où l'éternel retour ou plutôt le retour éternel du même. Aussi l'aphorisme qui est dans un rapport de différence totale avec ce qui l'entoure est en même temps, aussi, la « même chose » que ce qu'il exclut. Ainsi le problème central se trouve reproduit dans la forme même du discours.

Le devenir et l'éternel retour sont-ils les deux axes de cette pensée ?

→ Oui. Le devenir apparaît surtout dans les premiers textes, notamment dans *L'Origine de la tragédie*. L'éternel retour, dans *Le Gai Savoir* et *Zarathoustra*. Pour Nietzsche, à ses débuts, l'expérience du devenir est essentiellement une expérience tragique : dans le devenir l'individualité se perd comme se perd l'individualité dans la volonté.

3) Reste enfin l'apport des inédits de la période finale. L'œuvre en préparation était à ses yeux

On voit apparaître l'idée que la philosophie n'est ni une spéculation ni la théorie d'une pratique. C'est une activité en prise sur le monde.

un événement qui devait secouer le monde jusqu'en ses fondements. On voit apparaître chez Nietzsche l'idée que la philosophie n'est ni une spéculation ni la théorie d'une pratique. C'est une activité directement en prise sur le monde. Le langage, le discours, ne reflètent pas le monde. Ils font partie du monde. Mais le monde, en revanche, a pour nervure ce qui se dit en lui. Aussi, dans son esprit, cette dernière œuvre qui devait ébranler radicalement le discours philosophique était-elle appelée à changer le monde.

A-t-on une idée de l'orientation nouvelle qu'il prévoyait ?

→ En vérité, il ne le dit pas, du moins dans les textes recueillis dans *La Volonté de puissance*. Les inédits seront-ils plus explicites ? J'en doute. Il appréhendait de loin, sans savoir en quoi il consisterait, ce changement radical. À cette figure insoupçonnée qui devait chasser l'homme de sa lumière provisoire, il donnait le nom de surhomme. » ■■■

Propos recueillis par Jacqueline Piatier,
Le Monde, 24 mai 1967

L'ouvrage *La Volonté de puissance* n'existe pas

Par **Mazzino Montinari**

MAZZINO MONTINARI (1928-1986) Germaniste italien, il a dirigé, avec Giorgio Colli, la première édition critique des *Œuvres philosophiques complètes* de Nietzsche. Cette édition de référence – utilisée dans ce hors-série – a paru simultanément dans plusieurs pays, dont l'Italie (Adelphi Edizioni), l'Allemagne (Walter de Gruyter & Co) et la France (Gallimard).

Lorsqu'on parle de « volonté de puissance » à propos de Nietzsche, on fait référence tout d'abord à l'un de ses thèmes philosophiques majeurs, puis à son projet littéraire, et enfin à la compilation de fragments posthumes connue sous ce titre et publiée en 1906 sous sa forme ultime par Heinrich Köselitz (alias Peter Gast) et Elisabeth Förster-Nietzsche, la sœur du philosophe. La définition de la volonté de puissance, ébauchée dès 1880, à partir des réflexions sur le « *sens de la puissance* », dans *Aurore* et dans les fragments posthumes antérieurs ou contemporains, est développée dans la deuxième partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, et plus précisément dans le chapitre « De la domination de soi » qui date de l'été 1883.

« *Partout où j'ai trouvé du vivant, j'ai trouvé de la volonté de puissance; et même dans la volonté de celui qui obéit, j'ai trouvé la volonté d'être maître. [...] Et la vie elle-même m'a confié ce secret : "Vois, m'a-t-elle dit, je suis ce qui doit toujours se surmonter soi-même".* » Et un recueil de sentences de l'automne 1882 s'ouvre par cette phrase (5[1]) : « *Volonté de vie? Moi, j'ai trouvé à sa place toujours et uniquement la volonté de puissance.* »

Cette description, qui date des années 1882-1883, restera valable pour Nietzsche jusqu'à la fin. La volonté de puissance, ou volonté de domination, ou encore volonté de possession, c'est la vie même : partout où il y a vie, il y a volonté de puissance (...)

Le premier projet

Après avoir rappelé, certes sommairement, ce que Nietzsche entendait par l'expression

« volonté de puissance », il nous faut maintenant nous pencher sur le projet littéraire, c'est-à-dire sur la question de savoir dans quelle mesure Nietzsche a eu l'intention d'écrire une œuvre intitulée *La Volonté de puissance*. Le titre apparaît pour la première fois dans les manuscrits de la fin de l'été 1885. Il est annoncé par une série de notes immédiatement antérieures, à partir du printemps de cette même année. Il faut pourtant souligner, pour ne pas créer de fausse perspective, que le thème de la « volonté de puissance » se trouve mêlé à d'autres dans les fragments posthumes, et que le titre même – dès sa première occurrence – n'est pas le seul vers lequel Nietzsche oriente ses méditations (...) Les carnets posthumes de Nietzsche, sous leur forme authentique, se présentent dans leur ensemble comme un journal intellectuel, ce qu'ils sont véritablement. Un journal dans lequel sont consignées toutes les tentatives d'élaboration théorique, les lectures (presque toujours sous forme d'extraits), mais aussi les ébauches de certaines lettres et les titres des œuvres en projet accompagnés de leurs différents plans. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue à la lecture, c'est le caractère provisoire de toutes ces notes, leur complexité, mais surtout le fait qu'elles constituent une unité (...) Cette unité tient à cette atmosphère tendue, typique de l'ébauche, qui doit être considérée telle qu'elle se trouve dans le manuscrit et s'avère réfractaire à toute velléité de systématisation ou volonté de système, en tant qu'elle est une pensée en devenir (...)



« L'Inversion de toutes les valeurs »

Le dernier plan de *La Volonté de puissance* a été composé, comme l'écrit Nietzsche, « *le dernier dimanche d'août* » c'est-à-dire le 26 août 1888 (...) Après l'avoir composé, Nietzsche réorganisa un certain nombre d'annotations précédentes, mais s'arrêta à ce stade initial. Le 30 août, il (confie) dans une lettre à sa mère : « *Je suis à nouveau en pleine activité – pourvu que ça dure encore quelque temps, parce qu'un travail que j'avais longuement et bien préparé, et qui devait être achevé pour cet été, est littéralement parti en fumée.* » Dans ces lignes s'exprime l'espoir de parvenir enfin à un résultat. Effectivement, la réalisation du travail « *longuement et bien préparé* » prit une autre forme par rapport à celle prévue dans tous les plans précédents. Depuis la moitié d'août, Nietzsche avait commencé à transcrire au propre et à rédiger les annotations qui étaient déjà partiellement transcrites, comme des petits traités autonomes et achevés. Il se décide alors à publier tout ce qui était prêt. Une feuille séparée, sur le recto de laquelle restait encore le titre « *Inversion de toutes les valeurs* », rapporte au verso une série de titres qui font allusion à un « *abrégé* » de la philosophie de Nietzsche : « *Pensées pour après-demain. Abrégé de ma philosophie* » et « *Sagesse pour après-demain* » (...)

Du fait que Nietzsche a daté du début septembre une première version de son avant-propos aux *Loisirs d'un psychologue* (qui deviendra ensuite le *Crépuscule des idoles*), et qu'il a également rédigé, le 3 septembre, l'avant-propos de *L'Inversion de toutes les valeurs*, dont le premier devait être *L'Antéchrist*, on peut en déduire qu'entre le 26 août et le 3 septembre :

1. Nietzsche a renoncé à « *La Volonté de puissance* » qu'il projetait jusqu'alors.

2. Il dut envisager, pendant une courte période, la possibilité de publier, sur la base du matériau déjà mis au propre, une « *Inversion de toutes les valeurs* ».

3. Il s'est toutefois décidé à publier un « *abrégé* » de sa philosophie.

4. Il a intitulé ledit « *abrégé* » : *Loisirs d'un psychologue*.

5. Il a tiré de cet « *abrégé* », les chapitres : « Nous autres, Hyperboréens », « Pour nous – contre nous », « La conception d'une religion de décadence », « Bouddhisme et christianisme » qui constituaient, ensemble, 23 paragraphes sur le christianisme y compris l'introduction.

6. L'œuvre principale porte dès lors le titre *Inversion de toutes les valeurs*, prévue en quatre livres, dont le premier, *L'Antéchrist*, était déjà terminé pour un tiers (les 23 paragraphes cités).

« L'année prochaine je me déciderai à faire imprimer mon *Inversion de toutes les valeurs*, le livre le plus indépendant qui soit... »

7. Le 3 septembre, Nietzsche écrit l'avant-propos de l'*Inversion*. Les *Loisirs d'un psychologue* étaient pour lui « *un abrégé jeté avec une grande témérité et précision de toutes mes hétérodoxies philosophiques les plus essentielles* » comme il le dit dans ses lettres (à Gast le 12 septembre 1888; à Overbeck le 16 du même mois), et c'était donc le résultat, prêt à être communiqué, de ses réflexions philosophiques de la dernière année. Il était composé de simples annotations écrites en vue de *La Volonté de puissance*. Au contraire, *L'Inversion de toutes les valeurs* en quatre livres, était son nouveau programme de travail (...)

« L'Antéchrist »

Ainsi le 7 septembre 1888, Nietzsche pouvait écrire à son ami Meta von Salis : « (...) *Le trois septembre fut un jour remarquable. Très tôt, j'ai écrit l'avant-propos de mon Inversion de toutes les valeurs, le plus fier prologue qui ait peut-être jamais été écrit. Puis je suis sorti, et*

alors, que vis-je ? La plus belle journée que j'aie jamais vue en Engadine – une vivacité de couleurs, un bleu du lac et du ciel, une limpidité de l'air, parfaitement inouïs... » Et plus loin : « L'année prochaine je me déciderai à faire imprimer mon *Inversion de toutes les valeurs*, le livre le plus indépendant qui soit... Non sans graves hésitations ! Par exemple, le premier chapitre s'appelle *L'Antéchrist* ! »

Nous connaissons six versions différentes du nouveau plan littéraire, sous le titre collectif de *Inversion de toutes les valeurs en quatre livres*. Les titres des différents livres nous renseignent sur les intentions de Nietzsche (...)

« *Inversion de toutes les valeurs*

Premier livre : *L'Antéchrist. Essai d'une critique du christianisme*.

Deuxième livre : *L'esprit libre. Critique de la philosophie comme mouvement nihiliste*.

Troisième livre : *L'immoraliste. Critique de la morale : variété la plus funeste d'ignorance*.

Quatrième livre : *Dionysos : Philosophie de l'éternel retour. (19 [8])* » (...)

Le 21 septembre 1888, Nietzsche était de nou-

veau à Turin. En neuf jours, il réussit à terminer le premier livre de *L'inversion de toutes les valeurs*, à savoir *L'Antéchrist*. La date du 30 septembre 1888 prit pour Nietzsche une signification symbolique, et il l'a marquée à la fin de la préface du *Crépuscule des idoles*; et à la fin de *L'Antéchrist* on peut lire : « Dire que l'on mesure le temps à partir du « dies nefastus » qui a marqué le début de cette calamité – à partir du premier jour du christianisme ! Pourquoi pas plutôt à partir de son dernier jour ? À partir d'aujourd'hui ? – Inversion de toutes les valeurs ! » (...)

(Enfin), Nietzsche, dans une lettre à Brandes du 20 novembre, déclare avoir déjà écrit toute *L'inversion des valeurs*, qu'il identifie avec *L'Antéchrist*. Il écrit également à Paul Deussen : « Ma vie atteint son comble : encore deux ans, et la terre tremble, frappée par une foudre terrible. – Je te jure que j'ai la force de changer la manière de compter les années. – Rien de ce qui subsiste aujourd'hui ne restera sur pied je suis plus dynamique qu'homme. – Mon *Inversion de toutes les valeurs*, sous le titre *L'Antéchrist*, est prête. » Et en effet, dans le dernier frontispice on peut lire :

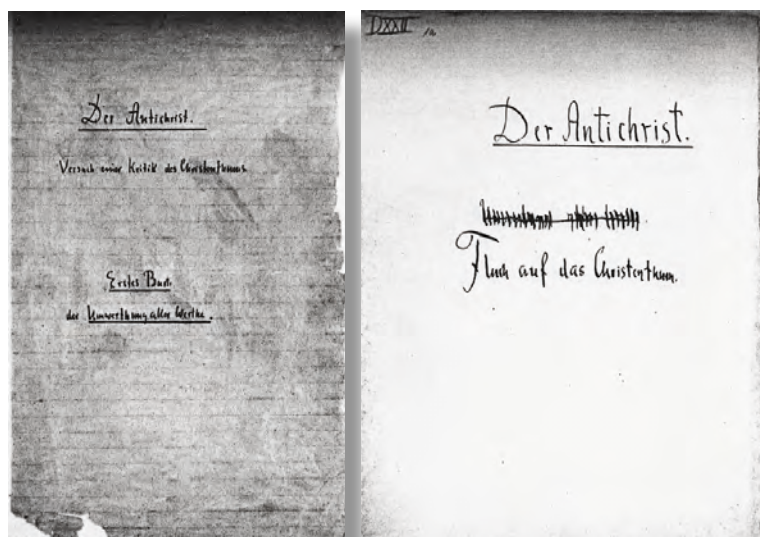
« *L'Antéchrist. Inversion de toutes les valeurs* ». Le titre général d'une œuvre en quatre livres est devenu désormais le sous-titre de *L'Antéchrist*. Puis, Nietzsche supprimera également ce sous-titre, et lui substituera : *Imprécation contre le christianisme*. L'optique exaltée dans laquelle Nietzsche voit ses derniers écrits est celle d'événements non littéraires, mais tels qu'ils peuvent « détruire tout l'ordre existant ».

Ainsi s'achèvent, à l'aube de la fin même de Nietzsche, les aventures du projet littéraire de « *La Volonté de puissance* ». ■■■

La Volonté de puissance n'existe pas

© Éditions de L'Éclat, 1997.

Les deux états successifs de la page de titre de *L'Antéchrist* : à gauche, l'ouvrage est encore sous-titré *Erstes Buch der Umwerthung aller Werthe* (Premier livre de l'*Inversion de toutes les valeurs*) ; à droite, le sous-titre a été biffé et remplacé par *Fluch auf das Christenthum* (Imprécation contre le christianisme).



NIETZSCHE EST-IL UN ENNEMI DE LA DÉMOCRATIE ?

Après *La Pensée 68. Essai sur l'antihumanisme contemporain* (Gallimard, 1985), où ils règlent leur compte à Michel Foucault, Jacques Derrida, Pierre Bourdieu et Jacques Lacan comme aux idées de 1968, Luc Ferry et Alain Renaut dirigent en 1991 *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens* (Grasset). Cette fois, rejoints notamment par André Comte-Sponville et Pierre-André Taguieff, ils s'en prennent à Nietzsche et aux nietzschéens Gilles Deleuze, Félix Guattari et Clément Rosset. Que reprochent-ils à Nietzsche ? D'avoir voulu ruiner les idées rationnelles, démocratiques, égalitaires et de « déconstruire » les idéaux de la modernité. À l'époque, Roger-Pol Droit avait publié dans *Le Monde* une critique cinglante de leur ouvrage.

Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens

Par Luc Ferry et Alain Renaut

LUC FERRY
(1951)

Philosophe et écrivain, professeur agrégé de philosophie, il a publié un *Dictionnaire amoureux de la philosophie* (Plon, 2018).

ALAIN RENAUT
(1948)

Ancien élève de l'École normale supérieure, il est titulaire de la chaire de philosophie politique et éthique à l'université Paris IV.

Le trajet le plus court, pour dégager les principes de la critique conjointe que développe Nietzsche de l'argumentation et de la démocratie – donc de la rationalité (comme) démocratique –, ne peut manquer de prendre pour point de départ une formule clef, présente dans le *Crépuscule des idoles* (« Le cas Socrate », § 5) : « *Ce qui a besoin d'être démontré pour être cru ne vaut pas grand-chose.* »

À quoi, comme toujours chez Nietzsche, il faudrait rattacher une série d'indications participant de la même conviction – par exemple, dans *Le Cas Wagner* (Épilogue), la suggestion selon laquelle aussi bien la « *morale des Maîtres* » que les « *évaluations chrétiennes* » ont leur nécessité et constituent « *des façons de voir dont on n'approche pas avec des arguments et des réfutations* » : pas plus qu'on « *ne réfute une maladie des yeux* », « *on ne réfute le christianisme* », mais simplement on le combat. De même encore, dans la Préface d'*Ecce Homo* : « *Je ne réfute pas les idéaux, je me contente de*

mettre des gants quand je les approche » – à quoi fait écho, dans la troisième partie du même ouvrage, lorsque se trouve évoquée la démarche de *Humain, trop humain* : « *Je ne réfute pas l'idéal, je le congèle.* » Bref, de manière insistante : le refus de l'argumentation, aussi bien sous sa forme positive (la démonstration, le recours aux preuves) que sous sa forme négative (la réfutation).

Bien évidemment, cette défiance à l'égard de l'argumentation n'est pas séparable, chez Nietzsche, de sa mise en cause globale de la dialectique et des dialecticiens. On ne rappellera ici que pour mémoire la principale thèse défendue dans « Le cas Socrate » : « *Avec la dialectique, c'est la plèbe qui prend le dessus* » (§ 5). Avant Socrate, les « *anciens Hellènes* », au sein d'une société aristocratique, récusaient les procédés dialectiques, par conviction que ce qui est grand et noble s'impose de lui-même et n'a pas besoin d'être argumenté : en revanche, ce qui va produire chez Socrate et ses

« malades » (§ 10) « l'hypertrophie de la faculté logique » (§ 4), c'est le projet, caractéristique d'un « opprimé » et empreint d'un « ressentiment plébéien », de « se venger des aristocrates » (§ 7) en déplaçant l'affrontement vers le seul terrain où les différences se nivelaient, celui où il faut, non plus simplement affirmer son droit, mais le démontrer. Ainsi, alors que « partout où l'autorité est encore de bon ton, partout où l'on ne raisonne pas, mais où l'on commande, le dialecticien est une sorte de polichinelle » (§ 5), le « décadent » Socrate, en promouvant la dialectique au détriment de « tous les instincts des anciens Hellènes », sacralisait le seul instrument avec lequel il était capable de remporter la victoire : où l'on voit à l'œuvre, précise aimablement Nietzsche, une « méchanceté de rachitique » (§ 4), poignardant dans le « coup de couteau du syllogisme » tout ce qui, jusqu'alors, avait fait la grandeur de la Grèce – au point qu'il faudrait même en venir à se demander si Socrate était véritablement un Grec (§ 3).

Dit autrement, et en utilisant une distinction centrale de l'œuvre nietzschéenne : des « anciens Hellènes » à Socrate, la mutation qui s'accomplit réside dans le passage des *forces actives*, purement affirmatives, capables d'aller jusqu'au bout d'elles-mêmes sans mutiler d'autres forces, aux *forces réactives*, qui ne peuvent se poser qu'en s'opposant à d'autres forces et en tentant de les nier. Dans les deux cas, il s'agit de formes de la « vie » (puisque c'est la vie, comme volonté de puissance, qui est force), mais si les forces actives correspondent à une forme ascendante de la vie, les forces réactives (parce qu'à travers elles la vie ne parvient à s'affirmer ou, en tout cas, à se conserver qu'au détriment d'une partie d'elle-même) s'inscrivent dans une logique de dégénérescence. [...]

Ainsi se vérifie-t-il que, du point de vue de Nietzsche, devraient être relues comme des symptômes de décadence deux déterminations

de notre univers démocratique que nous serions portés, de prime abord, à identifier comme les indices d'un progrès :

– la façon dont, d'une part, la dissolution des repères hérités du passé fait surgir, pour l'individu et pour la société, une foule de *questions* dont les réponses allaient de soi dans un univers structuré par les traditions et qui, en fait, ne se posaient même pas ;

– la manière dont, d'autre part, une fois ouvert ce champ de questionnement infini, toute légitimité y est tenue pour devant sans cesse se *démontrer* : de l'*autorité* à l'*argumentation*, ce que nous sommes enclins à tenir pour un processus positif d'autonomisation qui s'identifie à la dynamique de la moder-

La dénonciation de ce déclin conduit Nietzsche vers une triple critique – celle de la démocratie, celle de la science et celle de la modernité.

nité, Nietzsche le perçoit comme le signe, à travers l'émergence socratique de l'individu, d'un déclin redoutable de l'instinct de solidarité qui faisait la cohésion et la santé des « anciens Hellènes ».

Il n'est pas besoin de montrer en détail, ici, comment, à partir de la mise en évidence de tels symptômes, la dénonciation de ce déclin conduit Nietzsche vers une triple critique – celle de la *démocratie*, celle de la *science* et enfin celle de la *modernité*.

Critique de la démocratie, bien sûr, comme « forme dégénérée de l'organisation politique » (*Par-delà bien et mal*, § 203), où, précisément parce que ce qui vaut a besoin de s'y démontrer, la fondation argumentative des normes implique « le nivellement de la montagne et de la vallée érigé en morale » (*Crépuscule des idoles*, « Flâneries inactuelles », § 38), bref : la tyrannie de l'égalité. Thème bien connu, même si les textes qu'un examen plus poussé



de cette critique de la démocratie permettrait de redécouvrir nous laissent désormais, par leur violence, quelque peu rêveurs sur la manière dont ils n'ont pas empêché une génération de nos philosophes – celle des années soixante – de faire profession de nietzschéisme : ainsi, là où Foucault, dans un entretien célèbre, renvoyait Sartre au XIX^e siècle et à l'hégélianisme (à cause de la référence maintenue à la dialectique) pour se réclamer de Nietzsche et de sa dénonciation de « *cet homme divinisé auquel le XIX^e siècle n'avait cessé de rêver* », comment aujourd'hui ne pas prendre quelque malin plaisir à rappeler que Nietzsche est aussi celui qui dénonce « *le poison de la doctrine des droits égaux pour tous* » (*L'Antéchrist*, § 43) et proclame qu'« *un droit est toujours un privilège* », ou que « *l'inégalité des droits est la condition nécessaire pour qu'il y ait des droits* » (*ibid.*, § 57) – tous énoncés qui auraient tout de même, semble-t-il, pu retenir quelque peu de la tentation de se dire « simplement nietzschéen ».

Critique de la science, ensuite, à la fois parce que la science est au fond héritière de la dialectique socratique (comme questionnement et argumentation), qui se relie étroitement à la démocratie : la vérité que la science entend établir se veut en effet universelle (elle prétend valoir pour tous, en tout temps et en tout lieu), et en ce sens elle exprime le point de vue de la « plèbe », puisque cette valeur de la vérité, dont elle se réclame, présuppose que l'on refuse l'infinité des interprétations et que, à la faveur de cette négation de l'herméneutique, l'on neutralise la pluralité des perspectives différenciées à travers lesquelles s'expriment les différences et les distances entre les divers types d'humanités [...]. C'est sans doute aux paragraphes 348 et 349 du *Gai Savoir* que la plupart des ingrédients de cette critique de la science comme solidaire des évaluations démocratiques, donc de l'éthique

de l'argumentation, se structurent de la façon la plus saisissante : le savant y est en effet décrit comme soucieux de preuves et de démonstrations, donc comme « *un représentant de l'idée démocratique* », puisque « *rien n'est plus démocratique que la logique* », laquelle « *n'a pas égard aux personnes et met les nez crochus dans le même sac que les droits* » – allusion d'un goût modéré : « *Les Juifs, influencés par le genre d'affaires et le passé de leur nation, s'attendent à tout sauf à être crus : examinez à cet égard leurs savants ; ils font tous grand cas de la logique, c'est-à-dire de l'art de forcer l'approbation par des raisons ; ils savent qu'ils vaincront fatalement avec elle, même quand ils se heurteront à des répugnances ethniques ou sociales et quand on ne voudra les croire qu'à contrecœur.* » [...]

Critique de la modernité – tel est d'ailleurs l'intitulé d'un des derniers paragraphes de *Crépuscule des idoles* (« Flâneries inactuelles », § 39), et sous ce titre c'est tout un pan de l'œuvre de Nietzsche qui se laisserait aisément rassembler. Parce que la dialectique socratique lui apparaît avoir trouvé son accomplissement dans le culte moderne de la raison, parce que le souci « populacien » de neutraliser les distances, transmis de Socrate à la modernité par la médiation du christianisme, aurait été porté à son comble par Rousseau, par les déclarations des droits de l'homme, puis par le socialisme, Nietzsche ne pouvait que faire profession d'un antimodernisme radical – sur les ramifications duquel on ne s'étendra pas, mais dont il faut néanmoins souligner la véhémence, ne serait-ce qu'à travers cette appréciation délibérément dépourvue de la moindre nuance : « *Tout ce qui est moderne en général ne pourra servir à la postérité que comme vomitif.* » ■■■■

Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens,
« Ce qui a besoin d'être démontré ne vaut pas grand-chose » © Grasset & Fasquelle, 1991.

Un mauvais garçon

Par Roger-Pol Droit

ROGER-POL DROIT (1949)

Journaliste, chercheur au CNRS, enseignant, il est également collaborateur au *Monde des livres*, et l'auteur de nombreux ouvrages de philosophie.

Tous comptes faits, ce Nietzsche est un mauvais garçon. Malin, rusé, subtil, certes. Mais décidément incohérent : on trouve sous sa plume tout et son contraire. À chaque citation on peut en juxtaposer une autre, signée Nietzsche elle aussi, disant sur le même sujet exactement l'opposé de la première. Voyez, jeunes gens, ce prétendu penseur est un auteur aberrant. Il est insaisissable, irrationnel, monstrueux. Prenons garde ! La raison n'est pas seule atteinte : la République est en danger, la vertu est menacée. Citoyens, méfions-nous !

Car cet agité fantasque, dérangé, mégalomane, irascible, n'est pas seulement illogique. Il est aristocrate jusqu'au bout des ongles, viscéralement antidémocrate. C'est simple : il est on ne peut plus ré-ac-tion-naire ! Et immoral avec ça. Et violent, de surcroît. Rendez-vous compte : il n'aime pas les faibles, ni la pitié, ni les petites lâchetés du confort. Sans doute ne sait-il pas aimer du tout. Il vante les barbares, et annonce la guerre. Il flirte avec l'inhumain et rêve du surhumain. Bref, il déraile.

C'est une affaire entendue. On ne soulignera jamais assez – oyez, belle jeunesse – que ce Nietzsche, si abondamment vanté naguère, est un individu extrêmement dangereux. Antichrétien, antisocialiste, antiscientifique, répétons-le. Cela est assuré. Mais ce n'est pas tout. En plus, il est suspecté de plusieurs autres délits. Lesquels exactement ? Racisme, fascisme, antisémitisme ; goût immodéré pour la hiérarchie ; prédilection pour le mensonge, l'illusion, l'apparence ; attirance vers la force brutale, la cruauté, la domination. Allons, si Hitler offre à Mussolini une édition de Nietzsche reliée cuir, est-ce bien un hasard ?

Ce genre de remarques organise un volume collectif intitulé *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens**. On vient d'en faire un résumé rapide, ironique peut-être, mais qui ne trahit pas l'essentiel des quelques positions communes aux huit auteurs. Un bandeau rouge, entourant l'ouvrage, avertit qu'ici s'exprime « une génération philosophique ». Longtemps après que les « nouveaux philosophes » ont disparu, une génération-marketing s'attaque donc à Nietzsche.

Vous ne voyez pas pourquoi ? Allons, ce n'est pas si difficile. Il y a déjà quelque temps, Luc Ferry et Alain Renaut avaient inventé un amalgame nommé « *Pensée 68* » englobant sans vergogne des auteurs et des problématiques aussi dissemblables que Bourdieu ou Lacan, Deleuze ou Derrida. Des références maîtresses des années 60 et 70, que reste-t-il ? Grossièrement, on pourrait imaginer un très naïf constat de ce genre : Marx est perdu de vue, c'est le moins qu'on puisse dire. Freud résiste encore, mais

C'est une affaire entendue. On ne soulignera jamais assez – oyez, belle jeunesse – que ce Nietzsche, si abondamment vanté naguère, est un individu extrêmement dangereux.

il est isolé dans la réserve des Mohicans lacaniens. Heidegger, depuis l'affaire Farias et la redécouverte de ses compromissions avec le nazisme, en impose moins. Nietzsche, seul, jouit encore d'un important crédit.

Si l'on pouvait montrer que les grands héritiers français de Nietzsche (Foucault et Deleuze, et, à d'autres titres, Derrida) ont eu un mauvais maître, se sont compromis avec un faux philosophe, un penseur kitsch et loufoque,



un délinquant maléfique, un irresponsable vénéneux, etc., que nous serait-il permis d'espérer? On verrait comment notre génération, un temps égarée, « *renoue avec l'ancestrale exigence de rationalité* » (oui, ancestrale!). On verrait le débat démocratique revenir à l'argumentation serrée, et les progrès de la modernité triompher des forces obscures. « En voilà une idée qu'elle est bonne », comme aurait dit Coluche, qui passera bientôt, au train où vont les choses, pour un nietzschéen averti.

Évidemment, on peut ne pas aimer Nietzsche, avoir une sorte d'allergie envers ses manières d'être, d'écrire, de penser, de danser. Encore faut-il, pour s'y attaquer, ne pas passer à côté et en avoir saisi à peu près l'essentiel. Ce n'est pas le cas ici, dans l'ensemble. Ce recueil est consternant. On y voit, de page en page, des auteurs intelligents, habituellement habiles, ayant déjà à leur actif des ouvrages estimables, commettre à pro-

Il faudrait se demander, par exemple, comment on peut encore croire que l'Éternel Retour « *nie par définition* » l'idée de progrès, alors qu'il ne s'agit jamais d'un retour au même.

pos de Nietzsche tant de contresens, et de si grossiers, qu'on ne sait s'il s'agit d'une inquiétante ignorance ou d'une maladroite mauvaise foi. Détailler les erreurs niaises et les arguments tendancieux serait excessivement long. Il faudrait se demander, par exemple, comment on peut encore croire que l'Éternel Retour « *nie par définition* » l'idée de progrès, alors qu'il ne s'agit jamais d'un retour au même. Il faudrait se demander aussi comment on peut encore penser que la « *brute blonde* » a dans l'imaginaire de Nietzsche une existence physique. Il suffira de s'en tenir aux principales perspectives. Il y en a trois.

L'incohérence, d'abord. Nietzsche serait absurde, inconsistant, malaisé à combattre et trop aisé à citer, parce qu'il énonce, d'une page à l'autre, des affirmations contraires. On a presque honte d'avoir à rappeler que Nietzsche doit se lire comme un multiplicateur de points de vue. La bonne question n'est pas : ce qu'il dit ici (du christianisme, de la morale, du pessimisme, etc.) est-il vrai ou faux? Il ne s'agit pas non plus de se demander : cela, le pensait-il vraiment? Est-ce, sur ce point, son jugement ultime, définitif, absolu?

La seule interrogation est : de quel lieu, dans quelle perspective, à partir de quel point de vue cet énoncé donné est-il pertinent? Du fond de la vallée, nul ne considère la rivière qui y serpente du même œil qu'au sommet. Du haut de la montagne, personne n'a la même perspective – ni sur les fonds brumeux ni sur les sommets eux-mêmes. Ces changements d'optique, ce « *perspectivisme* », peuvent donner le tournis. Mais ils n'ont rien à voir avec des contradictions proprement dites, et moins encore avec une pensée déglinguée capable, ou coupable, de n'importe quoi. Tout élève de terminale comprenant cela aisément, il est inquiétant que des professeurs d'université n'aient pas encore entendu cette bonne nouvelle.

Le danger, ensuite. Bien sûr que Nietzsche est dangereux – au même titre que l'alcool, le deltaplane ou la plongée sous-marine. Ou encore dieux et diables. Ce n'est pas sans motifs qu'il se compare lui-même à de la dynamite – chacun sait qu'elle peut soulever des montagnes ou terroriser des innocents. Sa dynamite? La provocation. L'outrance est sa façon d'être sérieux, l'excès sa mesure, la démesure sa méthode. C'est pourquoi la pire des lectures de Nietzsche – dont ce livre donne plus d'un exemple – consiste à le prendre au pied de la lettre, à lui rogner les métaphores et à conclure de là que, décidément, il n'est ni compréhensible ni fréquentable.

Cette façon de faire est la pire parce qu'elle va totalement à l'encontre du geste du philosophe artiste, mais aussi parce que c'est précisément en prenant certaines phrases de Nietzsche au pied de la lettre que les nazis ont cru pouvoir l'annexer.

Le devenir, enfin. Il est frappant que la grande majorité des contributions à ce recueil considèrent Nietzsche comme un bloc, une unité, un corps, ou un *corpus*, figé. L'évolution interne de Nietzsche, son rapport intime au nihilisme et au dépassement du nihilisme, sont fort peu pris en compte, aussi bien dans les analyses de ses relations à la rationalité, à l'illusion, à l'idée de décadence, que dans les études, plus intéressantes, consacrées aux diverses cautions que les réactionnaires français ont

voulu, notamment autour de Maurras, trouver dans certains de ses textes.

Alors, pourquoi ne sont-ils pas nietzschéens ? Il n'y a que deux réponses. La première est évidente : parce qu'ils n'ont pas lu Nietzsche, ou pas su le lire, faute de vouloir ou de savoir, ce qui est finalement indifférent. La seconde réponse est qu'en fait il n'y a pas de nietzschéens, sauf par malentendu ou par crispation dogmatique. Nietzsche lui-même n'était pas plus « nietzschéen » que Marx ne fut marxiste. Sans doute pourrait-on se demander, pour finir, s'il convient vraiment de s'attarder sur un ouvrage raté, finalement trompeur et surtout inutile, alors que tant de vrais livres restent inévitablement de côté. Malgré le noble conseil de Zarathoustra, il faut parfois « *être un chasse-mouches* ». ■■■

Le Monde, 15 novembre 1991





NIETZSCHE, L'ÉTERNEL RETOUR

Friedrich Nietzsche se voulait « *inactuel* ». Il est d'une actualité perpétuelle. En cette seule année 2019, en France, nous recensons dans notre bibliographie dix essais qui lui sont consacrés et la totalité de ses poèmes ont été réunis *. Nous n'en finissons pas de découvrir Nietzsche. Les hommages que nous publions dans ces pages témoignent de la diversité et du poids de son œuvre. Si certains ont vu en lui l'ange noir qui annonce la mort de Dieu et le nihilisme contemporain, Gilles Deleuze montre qu'il appelle aussi à la joie et la résurrection de l'homme. Beaucoup le considèrent comme un philosophe annonçant un inquiétant « surhomme », mais, en 1900 déjà, un brillant critique de *L'Écho de Paris*, comprend que le nietzschéen a surtout « *le culte de la beauté* ».

*Bien au-dessus
du bien et du mal.*

Quant au philosophe Clément Rosset, il le considère comme le penseur de l'allégresse, de la jubilation, du plaisir d'exister et même de la béatitude obtenue sans dieu. Bernard Edelman de son côté, philosophe du droit, grand connaisseur de Nietzsche, le consacre comme l'« *Héraclite des temps modernes* », le penseur d'un monde impermanent, en perpétuel devenir, alternant destruction et régénération. Peter Sloterdijk enfin, nouvelle figure de la philosophie allemande contemporaine, se demande si l'éloge de « la volonté de vie » par Nietzsche ne doit pas être interprété comme l'éloge de l'exubérante vie terrestre, aujourd'hui menacée. ■■F. J.

* « *Poèmes complets* », Friedrich Nietzsche. Les Belles Lettres, « Bibliothèque allemande », édition bilingue, 968 p.



Comment sortir du nihilisme

Par Gilles Deleuze

Au moment où la pensée marxiste domine en France, Gilles Deleuze publie, en 1965, après *Nietzsche et la philosophie* (1962), *Nietzsche, sa vie, son œuvre*. Il entend montrer qu'une philosophie non dialectique existe, critique de l'étatisme et du socialisme égalitariste, prônant l'affirmation de la Vie et de la puissance individuelle – symbolisée par le dieu épicurien Dionysos.

GILLES DELEUZE (1925-1995)

Philosophe, il a écrit tour à tour sur la littérature (Proust, Beckett), le cinéma, la peinture (Bacon) et les philosophes (Nietzsche, Spinoza, Bergson).

L'idée de Nietzsche, c'est que la mort de Dieu est un grand événement bruyant, mais non suffisant. Car le « nihilisme » continue, change à peine de forme. Le nihilisme signifiait tout à l'heure : dépréciation, négation de la vie au nom des valeurs supérieures. Et maintenant : négation de ces valeurs supérieures, remplacement par des valeurs humaines – trop humaines (la morale remplace la religion ; l'utilité, le progrès, l'histoire elle-même remplacent les valeurs divines). Rien n'est changé, car c'est la même vie réactivée, le même esclavage qui triomphait à l'ombre des valeurs divines, et qui triomphe maintenant par les valeurs humaines. C'est le même por-

trace la grande misère de ceux qu'il appelle « *les Hommes supérieurs* ». Ceux-ci veulent remplacer Dieu, ils portent les valeurs humaines, ils croient même retrouver la Réalité, récupérer le sens de l'affirmation. Mais la seule affirmation dont ils sont capables, c'est seulement le « Oui » de l'Âne, I-A, la force réactive qui se charge elle-même des produits du nihilisme, et qui croit dire oui chaque fois qu'elle *porte un non*. [...]

Valeurs établies

La mort de Dieu est donc un événement, mais qui attend encore son sens et sa valeur. Tant que nous ne changeons pas de principe d'évaluation, tant que nous remplaçons les vieilles valeurs par de nouvelles, marquant seulement de nouvelles combinaisons entre les forces réactives et la volonté de néant, rien n'est changé, nous sommes toujours sous le règne des valeurs *établies*. Nous savons bien qu'il y a des valeurs qui naissent vieilles, et qui, dès leur naissance, témoignent de leur conformité, de leur conformisme, de leur inaptitude à troubler tout ordre établi. Et pourtant, à chaque pas, le nihilisme avance davantage, l' inanité se révèle mieux. Car ce qui apparaît dans la mort de Dieu, c'est que l'alliance des forces réactives et de la volonté de néant, de l'Homme réactif et du Dieu nihiliste, est en train de se rompre : l'homme a prétendu se passer de Dieu, valoir pour Dieu.

Nous savons bien qu'il y a des valeurs qui naissent vieilles, et qui, dès leur naissance, témoignent de leur conformité, de leur conformisme, de leur inaptitude à troubler tout ordre établi.

teur, le même Âne, qui restait chargé du poids des reliques divines, dont il répondait devant Dieu, et qui maintenant se charge tout seul, en autoresponsabilité. On a même fait un pas de plus dans le désert du nihilisme ; on prétend embrasser toute la Réalité, mais on embrasse seulement ce que les valeurs supérieures en ont laissé, le résidu des forces réactives et de la volonté de néant. C'est pourquoi Nietzsche, dans le livre IV de *Zarathoustra*,

Les concepts nietzschéens sont des catégories de l'inconscient. L'important, c'est la manière dont le drame se poursuit dans l'inconscient : quand les forces réactives prétendent se passer de « volonté », elles roulent de plus en plus loin dans l'abîme du néant, dans un monde de plus en plus dénué de valeurs, divines ou même humaines. À l'issue des Hommes supérieurs, surgit *le dernier homme*, celui qui dit : tout est vain, plutôt s'éteindre passivement ! Plutôt un néant de volonté qu'une volonté de néant ! Mais, à la faveur de cette rupture, la volonté de néant à son tour se retourne contre les forces réactives, devient la volonté de nier la vie réactive elle-même, et inspire à l'homme l'envie de se détruire activement. Au-delà du dernier homme, il y a donc encore *l'homme qui veut périr*. Et à ce point d'achèvement du nihilisme (Minuit), tout est prêt – prêt pour une transmutation.

La transmutation

La transmutation de toutes les valeurs se définit ainsi : un devenir actif des forces, *un triomphe de l'affirmation dans la volonté de puissance*. [...] Le Oui de Zarathoustra s'oppose au Oui de l'Âne, comme créer s'oppose à porter. Le Non de Zarathoustra s'oppose au Non du nihilisme, comme l'agressivité s'oppose au ressentiment. La transmutation signifie ce renversement des rapports affirmation-négation. Mais on voit que la transmutation n'est possible qu'à l'issue du nihilisme. Il a fallu aller jusqu'au dernier des hommes, puis jusqu'à l'homme qui veut périr, pour que la négation, *se retournant enfin contre les forces réactives*, devint elle-même une action et passa au service d'une affirmation supérieure (d'où la formule de Nietzsche : le nihilisme vaincu, mais vaincu par lui-même).

L'affirmation est la plus haute puissance de la volonté. Mais qu'est-ce qui est affirmé ? La Terre, la vie... Mais quelle forme prennent la

Terre et la vie, quand elles sont objet d'affirmation ? [...] Sous le règne du nihilisme, la philosophie [a] pour mobiles des sentiments noirs : un « mécontentement », on ne sait quelle angoisse, quelle inquiétude de vivre – un obscur sentiment de culpabilité. Au contraire, la première figure de la transmutation élève le multiple et le devenir à la plus haute puissance : ils en font l'objet d'une affirmation. Et dans

La joie surgit, comme le seul mobile à philosopher. La valorisation des sentiments négatifs ou des passions tristes, voilà la mystification sur laquelle le nihilisme fonde son pouvoir.

l'affirmation du multiple, il y a la joie pratique du divers. La joie surgit, comme le seul mobile à philosopher. La valorisation des sentiments négatifs ou des passions tristes, voilà la mystification sur laquelle le nihilisme fonde son pouvoir. (Lucrèce déjà, et Spinoza écrivirent des pages définitives à cet égard. Avant Nietzsche, ils conçoivent la philosophie comme la puissance d'affirmer, comme la lutte pratique contre les mystifications, comme l'expulsion du négatif.)

Le multiple est affirmé en tant que multiple, le devenir est affirmé en tant que devenir. C'est dire à la fois que l'affirmation est multiple elle-même, qu'elle devient elle-même ; et que le devenir et le multiple sont eux-mêmes des affirmations. Il y a comme un jeu de miroir dans l'affirmation bien comprise. « *Éternelle affirmation... éternellement je suis ton affirmation !* » ■■■

Nietzsche © PUF, 1965



Nestor salue Frédéric

Par Henry Foulquier dit Nestor

Nestor était le critique littéraire de *L'Écho de Paris*. Le 30 août 1900, il rédige la notice nécrologique de Nietzsche dans un texte très moderne où il salue l'œuvre du philosophe allemand bien qu'il ait été un ennemi déclaré du christianisme. *L'Écho de Paris*, fondé en 1884, était un quotidien catholique et conservateur où écrivaient Octave Mirbeau, Guy de Maupassant, Georges Clemenceau ou Maurice Barrès.

NESTOR (Henry Foulquier) (1838-1901)
Critique littéraire fécond, il a collaboré à de très nombreux journaux. Il a mené parallèlement une carrière politique et a été directeur de la presse au ministère de l'Intérieur jusqu'en 1873,

Ces jours-ci, on retirait de la Seine, à Argenteuil, le corps d'un noyé qui avait un clou enfoncé dans le crâne. Cette sinistre trouvaille excitait une grande curiosité et faisait l'objet de cent commentaires. En même temps, le philosophe Nietzsche mourait en Allemagne, dans la maison de santé où, aliéné, il agonisait depuis plusieurs années. Cette mort était à peine mentionnée, si bien que « le mystère d'Argenteuil » fut l'événement de ces derniers jours et la mort du grand écrivain « le fait divers ». Si je fais cette remarque, ce n'est pas pour donner à mon article une piquante entrée en matière. C'est parce que cette constatation de notre état d'esprit est un argument en faveur d'une des théories essentielles du philosophe, lorsqu'il disait que la démocratie conduirait à la barbarie, si elle n'était pas l'acheminement vers la création d'une aristocratie, d'une hiérarchie, tout au moins, qui remettrait au point les choses et les hommes et leur donnerait leur caractère et leur place légitime. En tout cas, nous aurions dû nous souvenir qu'en 1870-1871, alors qu'après nos défaites nous avions été trahis par les républicains et les socialistes d'Allemagne, sur qui nous

comptions, — de même qu'au début de la guerre nous avions vu s'évanouir cette illusion un peu niaise que nos voisins du grand-duché de Bade (qui brûlèrent Strasbourg) et que les Bavares séparatistes et catholiques (qui furent les soldats de Bazeilles) ne marcheraient pas contre nous, — Frédéric Nietzsche, ayant encore une fonction officielle, fut, presque seul, à élever la voix en notre faveur dans l'Allemagne triomphante. Tandis que les piétistes poméraniens célébraient la chute de « la Babylone moderne » et que les lourds pédants germaniques établissaient que la Bourgogne et le comté d'Arles étaient pays d'Empire, Nietzsche salua la France vaincue, plaçant son esprit et sa civilisation bien au-dessus de ceux des vainqueurs. Tous auraient dû s'en souvenir. Quelques-uns seulement l'ont fait, avec qui je salue ce mort glorieux.

Nietzsche peut être appelé le Renan de l'Allemagne. La vie de ces deux grands penseurs n'est pas sans analogie : et, par des chemins divers mais qui se rejoignent parfois, ils arrivèrent à des conclusions qui ne sont dissemblables que d'apparence et de mots. La vie intellectuelle de ces deux grands penseurs, qui furent aussi d'incomparables artistes, commença de la même sorte. Nietzsche, fils de pasteur protestant, professeur de philosophie classique à l'Université, Renan, catholique et élève du grand séminaire, débutèrent par la foi traditionnelle et la métaphysique

Nietzsche peut être appelé le Renan de l'Allemagne. La vie de ces deux grands penseurs n'est pas sans analogie.

pure. L'exégèse et la philologie libèrent d'abord leurs intelligences. La crise définitive vint pour eux, chez Renan par l'influence des idées scientifiques, chez Nietzsche, plus particulièrement, par l'esthétique. Celui-ci eut avec Wagner une liaison d'esprits très comparable à celle de Renan avec M. Berthelot. Mais il se brouilla avec Wagner, avec qui on se brouillait toujours. Et tandis que Renan, mieux équilibré, de discipline intellectuelle sévère, poursuivait sa tâche jusqu'à la fin, dans une admirable sérénité, le philosophe allemand voyait son intelligence admirable s'obscurcir dans le rêve et sombrer dans la démence. Il n'importe. Son œuvre reste, assez belle pour sa renommée.

En notre temps d'enquêtes sur toutes choses, on a eu, récemment, l'idée de faire une enquête sur cette science de la métaphysique dont Voltaire disait que, lorsque deux hommes ont parlé longtemps ensemble sans se comprendre c'est qu'ils ont parlé de métaphysique. Le résultat de l'enquête a été ceci : que la métaphysique avait encore de beaux jours, car elle correspond à une curiosité indestructible de l'esprit humain. Mais les philosophes consultés ont tous ajouté que la métaphysique ne pouvait plus prétendre à rester isolée des autres connaissances humaines. Elle doit désormais compter avec la physiologie et elle cherche ses applications dans la morale, l'esthétique et la sociologie. De la sorte, elle cesse d'être une chose exclusivement abstraite et comme une récréation supérieure de cabinet. Il lui faut conclure et, par conséquent, agir. Outre que, par là, la métaphysique devient une science d'intérêt général, elle y gagne de se faire accessible et agréable. Les philosophes allemands, malgré leur réputation de chercheurs d'absolu, ont, presque tous, été des moralistes. Schopenhauer, assez inaccessible dans son traité de la *Quadruple Racine de la raison suffisante*, est un moraliste contestable,

mais délicieux. De même Nietzsche. Il y a, en lui, un critique d'art de premier ordre. On peut dire, je crois, que sa conception de la vie et du monde découle, comme chez Ruskin, d'une notion enthousiaste de la Beauté.

C'est cette notion qui fit de lui un ennemi déclaré du christianisme. Ce philosophe, qui ne fut ni l'homme d'une foi, ni l'homme d'une

L'idéalisme de Nietzsche est formel. Il va, et dans le fond et dans la forme, jusqu'à la rêverie. Elle était en lui par ses origines de race slave (il était d'origine polonaise), comme en Renan par la race bretonne.

race, mais « un homme de l'humanité », répudiait le christianisme à cause de l'apologie que cette religion fait de la douleur. Il rêvait d'une morale telle que l'humanité y pût trouver, sans remords, la plus grande somme possible de joies. De là son dernier livre, au titre significatif et d'admirable hardiesse : *Par delà le bien et le mal*. Avant ou après Renan, – il importe peu, – il prononça le fameux : *Gaudeamus igitur*. Mot incompris, naturellement, comme toutes les grandes paroles, et où l'on a voulu, basement et niaisement, trouver l'apologie d'un matérialisme grossier. Les joies auxquelles Nietzsche et Renan nous convient ne vont pas sans la beauté, qui est moralisatrice et essentiellement modératrice des appétits instinctifs de l'homme. L'idéalisme de Nietzsche est formel. Il va, et dans le fond et dans la forme, jusqu'à la rêverie. Elle était en lui par ses origines de race slave (il était d'origine polonaise), comme en Renan par la race bretonne. Son livre étrange et séduisant : *Ainsi parlait Zarathustra* (sic), est très analogue aux *Dialogues philosophiques*. Renan estime que, si l'humanité peut être heureuse, elle le sera par le triomphe du « divin », dont certains hommes, de grande science,



Un grand esprit et une belle âme se sont définitivement éteints avec le philosophe Nietzsche qui fut, en outre de ses mérites de penseur hardi, un écrivain rare et de poétique imagination.

seront comme les prêtres. Nietzsche, qui ne prononce pas ce mot de « divin », estime que le bonheur de l'humanité lui viendra de l'apparition sur terre d'hommes perfectionnés par le culte de la beauté, à ce point que le « surhomme » – c'est son expression – différenciera des hommes d'aujourd'hui bien plus que nos contemporains diffèrent des animaux. Au fond, c'est la même idée, la même foi dans un progrès indéfini de l'humanité, tel que, de la morale acceptée aujourd'hui, rien ne devra subsister. Seulement, et l'observation est des plus curieuses à faire, tandis que Renan ne se refuse pas à trouver dans l'Évangile et dans la parole de Jésus les germes des joies divines de l'avenir, Nietzsche ne veut rien conserver du christianisme. Je propose, modestement l'explication de cette divergence par ceci : que Renan est catholique et Nietzsche protestant et que le premier a seul pu connaître, en son enfance, un culte d'où n'est pas exclue la notion, restée presque païenne, de la beauté.

Quoi qu'il en soit, un grand esprit et une belle âme se sont définitivement éteints avec le philosophe Nietzsche qui fut, en outre de ses mérites de penseur hardi, un écrivain rare et de poétique imagination. Ses seules études sur l'hellénisme suffiraient à le classer parmi les grands inventeurs d'idées de notre temps. Et, tout en ignorant sa vie et sachant peu de son caractère, je dis que ce fut une belle âme. Car je tiens pour telles les âmes des hommes qui, dans notre temps de préoccupations égoïstes et étroites, de misérables ambitions et de cupidités répugnantes, se consacrent à

des spéculations qui intéressent l'humanité tout entière, et, dédaigneux des avantages que le présent pourrait leur accorder, s'épuisent, jusqu'à la folie, à regarder dans les ombres de l'avenir, payés de leurs peines s'ils y entrevoient la pâle blancheur d'un rayon d'aurore. À ceci, ces hommes gagnent, en général, d'obtenir une chaire de philosophie qui leur rapporte moins qu'une épicerie ; et, quand ils meurent on s'occupe moins d'eux que du noyé d'Argenteuil qui avait un clou dans ce crâne qui fut, pour eux, un foyer de génie ; ce qui n'empêche qu'ils furent les vivants et les heureux. Car, dans notre monde de « sous-hommes », ils furent de ces « surhommes » à qui le rêve de Nietzsche donnait déjà le gouvernement du monde à venir.. ■■■

Ce texte a paru dans *L'Écho de Paris*
le 30 août 1900 en première page.

Retrouvez cet article et un dossier complet sur Nietzsche dans la presse française sur le site de notre partenaire Retronews, retronews.fr.

Le mot du traducteur

Par Henri Albert

Ce texte est la préface de l'édition d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, un livre pour tous et pour personne de Frédéric Nietzsche parue en 1919 aux éditions Georges Crès, les maîtres du livre. Il a été rédigé par son traducteur Henri Albert qui est l'auteur du premier article paru dans la presse française sur le philosophe allemand.

HENRI ALBERT (1869-1921)
Journaliste, écrivain et germaniste français, il a joué le rôle de médiateur entre la pensée allemande et la pensée française. Il a également été le traducteur de Friedrich Nietzsche.

Cette édition d'*Ainsi parlait Zarathoustra* était sous presse quand des raisons majeures vinrent différer la publication. C'est que la grande guerre avait fait de Nietzsche un auteur ennemi. Était-ce assez pour le ranger parmi les ancêtres intellectuels de l'Allemagne pan-germaniste ? Certains publicistes mal renseignés ont hasardé ce paradoxe, et l'écrivain qui, dès le lendemain de la guerre de 1870, avait aperçu nettement le danger de la « culture allemande », a été bafoué comme s'il était l'un des représentants de cette culture. Il suffira de rappeler ici les protestations de quelques bons esprits pour montrer à quel point Nietzsche fut victime d'un malentendu.

« Quoi ! s'écrie M. André Gide, *Nietzsche s'engage dans notre légion étrangère, et c'est sur lui que vous tirez.* » Et plus loin : « *Gœthe et Nietzsche sont nos otages. Je tiens que la dépréciation des otages est des plus grandes maladresses à quoi excelle notre pays.* »

Toute l'œuvre de Nietzsche n'est qu'un long plaidoyer en faveur de la civilisation gréco-latine. Quand le philosophe parle des Allemands, il les accuse d'avoir corrompu l'esprit, partout où ils ont pénétré. Même dans Zarathoustra, des chapitres comme « Du pays de la civilisation », « De la nouvelle Idole », si on les lit attentivement, apparaîtront comme des satires de l'Allemagne impériale.

Mais on trouvera surtout dans ce livre une transposition lyrique des doctrines de Nietzsche. Pour en démêler la signification, il importe avant tout de les maintenir dans le

domaine intellectuel, sans essayer d'y chercher une signification politique. La philosophie de Nietzsche est une philosophie individualiste qui emprunte ses symboles à la terminologie militaire. Quand il y est question de guerre, ne nous imaginons pas aussitôt que l'auteur entend parler de guerres nationales. Bien plutôt, comme Empédocle qui voyait dans la guerre la génératrice de toutes choses, cherche-t-il à dégager de la lutte des instincts contradictoires, une philosophie de vie.

« *Nietzsche*, a dit excellemment Remy de Gourmont, *prêche aux hommes non pas la domination sur leurs semblables, mais sur eux-mêmes. Qu'on se souvienne du portrait qu'il a donné du vrai philosophe, du philosophe des nouveaux temps, qu'on réfléchisse à ce qu'il lui demande de force d'âme et même d'abnégation. De ce qu'il distingue de la morale des maîtres et des esclaves, il ne faut pas conclure qu'il reconnaît le droit d'être maître à qui ne possède que la force toute nue.* »

Après avoir recommandé la « *volonté de puissance* » aux individus capables d'exercer sur eux-mêmes un rigoureux contrôle, Nietzsche s'était aussi adressé aux Allemands pour leur dire que, quand il s'agit d'eux, « *la puissance abêtit* ». ■■■

Le premier article dans la presse française sur Nietzsche, signé Henri Albert, a été publié par *Le Mercure de France*, le 1^{er} janvier 1893. Retrouvez cet article et un dossier complet sur Nietzsche dans la presse française sur le site de notre partenaire Retronews : retronews.fr.



Béatitude, joie de vivre, jubilation...

Par Clément Rosset

Dans *La Force majeure* (éditions de Minuit, 1983), le philosophe Clément Rosset traite de la joie. Plusieurs fois, il y parle de Nietzsche comme un des rares philosophes à avoir compris qu'« en l'absence de toute raison crédible de vivre, il n'y a que la joie qui tienne ». Dans ce passage, il explique pourquoi Nietzsche défend la jubilation et l'allégresse comme des valeurs canoniques.

CLÉMENT ROSSET (1939-2018)

Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, il a enseigné la philosophie à l'université de Nice. Il a publié de nombreux essais aux PUF et aux éditions de Minuit notamment.

« Béatitude ». [...] D'autres termes conviendraient probablement aussi bien : joie de vivre, allégresse, jubilation, plaisir d'exister, adhésion à la réalité, et encore bien d'autres. Peu importe le mot, c'est ici l'idée ou l'intention qui compte, d'une allégeance inconditionnelle à la simple et nue expérience du réel en quoi se résume et se singularise la pensée philosophique de Nietzsche. Va donc pour « béatitude », *Seligkeit*, à qui nous conviendrons d'accorder l'honneur de représenter une telle pensée, d'être en somme son ambassadeur dûment crédité. Il n'est sans doute plus nécessaire aujourd'hui de montrer, comme il était encore de rigueur il y a une quinzaine d'années, en quoi le thème de la béatitude s'accorde avec les concepts reconnus comme fondamentalement nietzschéens par ce qui avait alors valeur de « tradition » : le surhomme, l'éternel retour, la volonté de puissance. C'est plutôt à une tâche inverse que devrait travailler maintenant un commentateur de Nietzsche : montrant au contraire comment ces concepts s'accordent avec le thème de la béatitude, en quoi ils en sont des expressions ou des variations plus ou moins directes. Car c'est si, et seulement si, un concept relève d'une béatitude absolue qu'il peut être reconnu comme spécifiquement nietzschéen. Les thèmes du surhomme, de l'éternel retour, de la volonté de puissance [...] n'ont de sens que pour autant qu'ils constituent des expressions tardives et hasardeuses de la béatitude,

thème central et constant de la pensée de Nietzsche, je dirais volontiers thème *unique*.

Les trois premiers aphorismes du Livre IV du *Gai Savoir* – livre sous-titré *Sanctus Januarius*, « Saint Janvier », et écrit pendant un hiver euphorique à Gênes – permettent de se faire une idée assez précise et assez complète de ce qu'est la béatitude pour Nietzsche.

Le premier de ces textes, l'aphorisme 276, intitulé « Pour le nouvel an », se présente sous la forme d'un vœu de nouvel an contenant des instructions intellectuelles valables pour toutes les années à venir et pour tout ce que son auteur, qui est aussi son destinataire, sera susceptible de penser par la suite. Ce vœu de nouvelle année que se ménage ainsi Nietzsche à lui-même consiste en une intention générale d'être dorénavant en accord avec tout ce qui existe, de vivre en amoureux inconditionnel d'une réalité considérée sous les auspices d'une nécessité allant tellement de soi qu'elle pourra désormais se passer de fondement, de toute espèce de « bien-fondé » : « *Je veux apprendre de plus en plus à considérer la nécessité dans les choses comme la Beauté en soi : ainsi je serai l'un de ceux qui embellissent les choses. Amor fati : que ceci soit désormais mon amour ! Je ne ferai pas de guerre contre la laideur ; je n'accuserai point, je n'accuserai pas même les accusateurs. Détourner le regard : que ceci soit ma seule négation ! Et à tout prendre : je veux à partir d'un moment quelconque n'être plus autre chose que pure adhésion.* »

Le second texte, l'aphorisme 277 intitulé « Providence personnelle », consiste en une sorte de radicalisation des thèses optimistes de Leibniz. Car le monde n'y apparaît pas seulement comme le meilleur des mondes possibles, à le considérer en général, mais encore comme le meilleur des mondes à le prendre en particulier; et même à le considérer uniquement en chacun de ses instants, fût-il le pire, ou en chacune des créatures qui le composent, fût-elle la moins favorisée par ce que Nietzsche appellerait le sort et Leibniz l'économie des biens impliquée par l'harmonie universelle : « *Maintenant, en effet, la pensée d'une providence personnelle se présente à nous de la plus envahissante façon, et elle a pour elle le meilleur porte-parole, l'apparence, dès lors qu'il nous est tangible que toutes choses, absolument toutes choses qui nous adviennent, tournent constamment à notre avantage. La vie de chaque jour, à toute heure, semble ne plus tendre à autre chose qu'à confirmer par de nouvelles preuves cette interprétation : qu'il s'agisse de n'importe quoi, du mauvais comme du bon temps, de la perte d'un ami, de maladie, de calomnie, de la non-venue d'une lettre, d'un pied foulé, d'un coup d'œil dans un magasin, d'un contre-argument, d'un livre ouvert au hasard, d'un rêve, d'une tromperie : l'événement se révèle aussitôt ou bientôt après comme quelque chose qui ne pouvait pas ne pas se produire – il est plein de sens profond et de profit précisément pour nous !* »

Ce qui apparaît ici comme une généralisation nietzschéenne de l'optimisme leibnizien ne va naturellement pas sans un ultime désaveu de Leibniz. Car, tandis que Leibniz attribue à Dieu l'organisation de la providence générale, Nietzsche attribue au « hasard », conçu comme principe a-théiste, ou plutôt comme anti-principe, le mérite de cette providence personnelle qui veille sur la fortune de chacun en particulier : « *Eh bien – je veux*

dire : en dépit de tout cela –, laissons les dieux en paix et de même les serviables génies, et contentons-nous de supposer que notre propre habileté pratique et théorique dans l'interprétation et la coordination des événements aura atteint ici son point culminant. Ne présumons pas trop de ce doigté de notre sagesse si parfois la merveilleuse harmonie qui se forme au jeu de notre instrument a de quoi nous stupéfier : harmonie d'une trop parfaite résonance pour que nous l'osions attribuer à nous-mêmes. En réalité, çà et là quelqu'un joue avec nous – le cher hasard : il mène notre main à l'occasion, et la providence la plus sage ne saurait inventer plus belle musique que celle qui alors réussit à notre main insensée. »

Ce serait ici un contresens que de lire dans ces lignes l'expression d'un désenchantement ultime, d'une désillusion au sens « moral » du terme (car il y a effectivement dans ce texte de Nietzsche une volonté de désillusionner, mais ce au sens intellectuel, d'ôter une illusion superflue et étrangère à l'économie proprement nietzschéenne du bonheur) : comme si la pensée d'une providence personnelle ajoutait à l'expérience de la béatitude, alors qu'en fait c'est elle qui risque d'y opérer, aux yeux de Nietzsche, une coupe claire. [...]

Nietzsche relie le scepticisme non au désappointement mais à une surabondance de bonheur (c'est en quoi aussi, il va sans dire, son scepticisme est sans exemple et sans précurseur dans l'histoire de la philosophie, notamment dans l'histoire de la philosophie sceptique). Ainsi dans cet aphorisme remarquable du *Crépuscule des idoles*, à propos de Carlyle [...] : « *Le besoin d'une foi puissante n'est pas la preuve d'une foi puissante, c'est plutôt le contraire. Quand on l'a, on peut se payer le luxe du scepticisme – on est assez sûr, assez ferme, assez solide, assez engagé pour cela.* » ■■■

La Force majeure © Éditions de Minuit, 1983



Nietzsche loue Dionysos, le dieu de la souffrance et de la volupté

Par Bernard Edelman

Philosophe du droit, Bernard Edelman a écrit un des rares livres montrant la cohérence de la pensée nietzschéenne – *Un continent perdu* (PUF, 1999) – alors que beaucoup voient en lui un penseur décousu, contradictoire, procédant par aphorismes. Il nous montre ici, dans ce texte qu'il nous a confié, comment Nietzsche a tenté de « penser l'impensable » : accepter que le monde n'a pas de sens, refuser l'imposture de l'Être et de Dieu, dire oui à la souffrance comme à la joie.

BERNARD EDELMAN (1938)
Philosophe, avocat, il a été maître de conférence à l'École normale supérieure. Il est l'auteur notamment de *Nietzsche. Un continent perdu* (PUF, 1999).

Qui est Nietzsche? Que pense Nietzsche? Où va-t-il? Si, en place de Nietzsche, nous mettions Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, ces questions seraient parfaitement incongrues; on nous dirait : lisez-les de bout en bout, et vous aurez les réponses; leur « système » vous apparaîtra en pleine lumière. Mais quand on se met à lire Nietzsche, tout se brouille : on étudie, consciencieusement, *La Naissance de la tragédie*, *Le Gai Savoir*, *Par-delà bien et mal*, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *La Volonté de puissance*, etc., et on en ressort ébloui et déconcerté. Ébloui, car il y a des fulgurances qui vous prennent à la gorge, des analyses prémonitoires sur notre modernité; déconcerté, car on y trouve des divagations poétiques, un désespoir sans limite comme cette plainte de l'ombre de Zarathoustra, l'ombre des « argonautes de l'idéal », des sans-patrie – « Où est-il – mon chez moi? Voilà ce que je demande et cherche, et que j'ai cherché et n'ai point trouvé. Ô éternel Partout, ô éternel Nulle part, ô éternel – En vain!¹ ».

Nietzsche, un philosophe, un poète, un « illuminé »? L'auteur d'une œuvre improbable qui se cherche sans se trouver, d'un texte définitivement inachevé qui aborde, dans le désordre, tous les problèmes, qui passe de la cosmologie à la morale, de la morale à la conscience, de la conscience à la biologie, de la biologie à la dé-

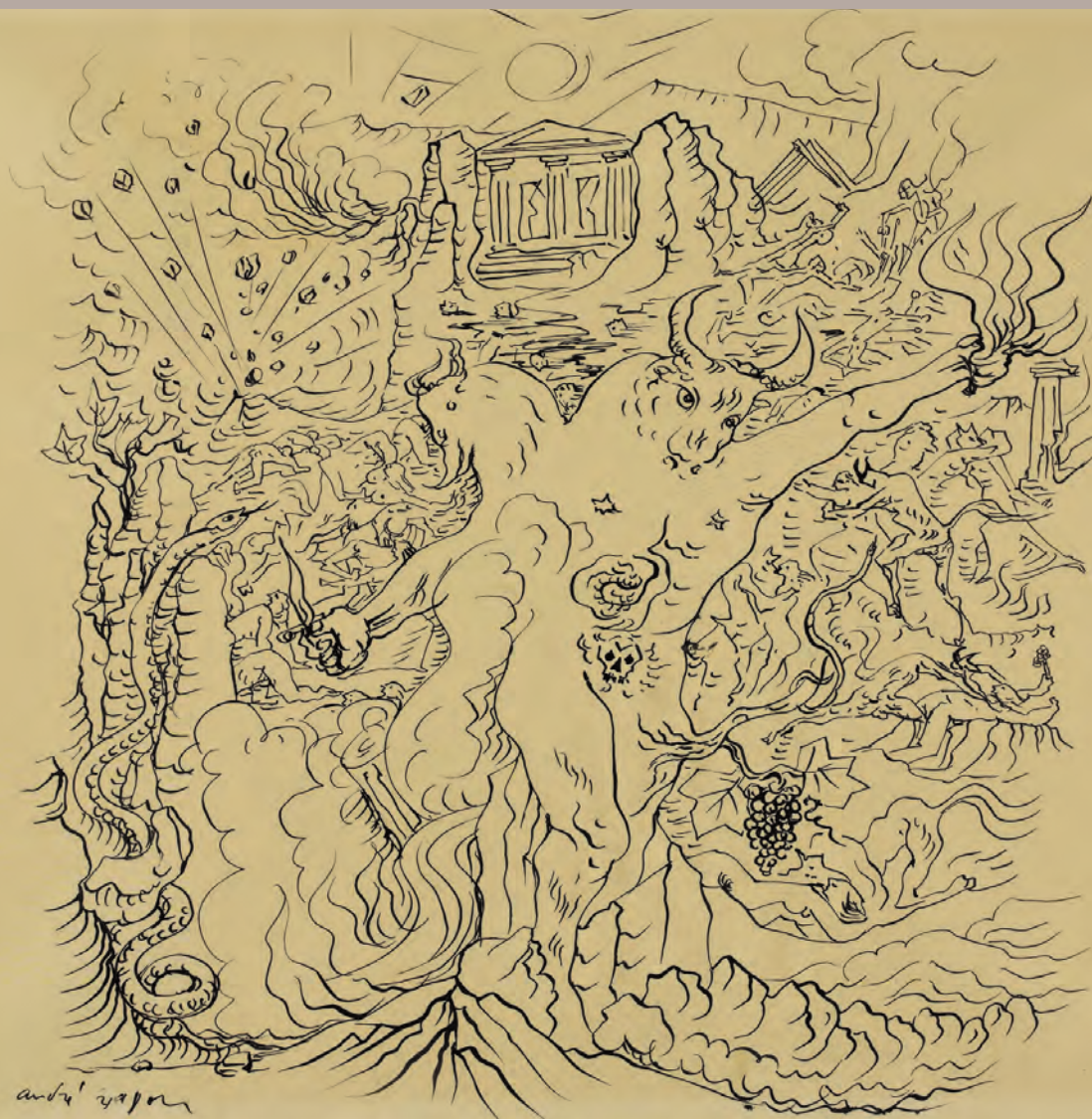
mocratie puis à Wagner ou à Baudelaire, sans compter des fragments autobiographiques? De sorte que chacun peut le grappiller à loisir, cueillir tel aphorisme, telle « considération inactuelle », faire son miel de telle fulgurance. Car il aurait dit tout et son contraire et ses « concepts » – la « volonté de puissance », le « dionysisme », l'« éternel retour », le nihilisme, le surhomme... – seraient aléatoires, élastiques et se prêteraient à des interprétations improbables.

Abandonnons tous ces lieux communs, toutes ces facilités. Nietzsche est « illisible » pour ceux qui le lisent avec les yeux de la « raison », il est « impensable » pour ceux qui veulent le penser avec les instruments de la « pensée ». Il est le penseur de ce qui ne se pense pas, de ce qui est « hors pensée » – et là est son « mystère » : comment « penser » l'« impensable »? Non pas en le rendant « pensable », car ce serait tomber dans le piège philosophique, mais en respectant jusqu'à l'hallucination sa nature d'impensable; en le « vivant » dans son corps, dans sa chair, avec ses muscles, ses nerfs, son « cœur », avec la conscience que son corps, cet autre « moi », sait mieux que la pensée notre « vérité » d'humain.

Alors, si on accepte de suivre Nietzsche, de suivre à la trace ce conquistador, un autre

L'Univers dionysiaque [1937], dessin d'André Masson (1896-1987). Collection Centre Pompidou. Ce dessin a paru dans *L'Acéphale* (n° 3-4, juillet 1937), revue nietzschéenne fondée par Georges Bataille.

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*, 4, « L'Ombre ».



continent surgit et tout s'éclaire : les concepts qui nous semblaient incongrus, les analyses sociales qui nous apparaissaient insoutenables, réactionnaires, totalitaires, racistes, eugénistes – son mépris du parlementarisme, des valeurs démocratiques, de l'égalité, et de la liberté – s'organisent et forment un tout cohérent. Entendons-nous bien ; il n'est pas question, pour nous, de « juger » Nietzsche, de lui donner tort ou raison, d'en faire une idole ou un fou dangereux ; il s'agit de le comprendre, de l'accepter, d'entrer en empathie – après quoi, libre à chacun d'en déduire qu'il est – ou pas – nietzschéen.

Nous sommes, dit Nietzsche, à la lisière d'un nouveau monde, à la lisière d'un nihilisme, et peut-être sommes-nous à la veille de construire un nouvel avenir...

En vérité, Nietzsche est l'Héraclite des temps modernes, un Héraclite qui aurait connu Copernic, Kepler, Newton, la thermo-dynamique, qui aurait lu Lamarck et Darwin, et assisté à la naissance de la biologie, qui aurait eu derrière lui l'histoire de l'Occident – la fin du paganisme, le Christianisme, l'industrialisation, l'apparition du prolétariat, de la démocratie... –, un Héraclite qui aurait évalué les hommes au regard du Cosmos.

Qui a été capable de comprendre le chaos.

Toute l'histoire de l'humanité, pour Nietzsche, s'inscrit dans cette alternative ; il y eût un moment béni, un moment miraculeux, où les hommes acceptèrent le chaos ; ce fut le moment du pré-socratisme, le moment d'Héraclite, de Dionysos et de l'Apollinisme. Puis vinrent les temps terribles du Christianisme : l'Homme se réfugia en Dieu et la volonté de puissance s'inversa – créatrice, active chez les Grecs, elle dégénéra, devint négative ; et quand Dieu mourut de sa belle mort, ces valeurs suprêmes se « laïcisèrent », la nature devint une utopie

rousseauiste et on voulut déchiffrer en elle un idéal de bonté. L'amour chrétien devint un doux moralisme et la démocratie reprit à son compte l'égalitarisme chrétien. Et aujourd'hui ? Nous sommes, dit Nietzsche, à la lisière d'un nouveau monde, à la lisière d'un nihilisme, et peut-être sommes-nous à la veille de construire un nouvel avenir et de retrouver la grande santé des Grecs, qui s'incarne dans deux figures complémentaires : Héraclite et Dionysos.

Héraclite est un orgueilleux, de ce grand orgueil qui dédaigne de se signaler au public ; il fait route en solitaire, car aucun séjour ne peut l'accueillir ; il n'est ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir, mais dans un lieu au-delà du temps. Son impassibilité lui vient de sa vision du devenir : le premier, il a levé le rideau sur le cosmos, le premier il a vu « *la présence de la loi au sein du devenir et du jeu au sein de la nécessité*² ». Il n'y a qu'un monde et ce monde n'est pas l'Être car il est en devenir. Tout ce qui est devient, tout ce qui devient est, et l'Être n'est autre que la destruction de l'Être par lui-même. Génération et destruction, tel est le propre du devenir qui est une négation de l'Être. Et si l'Être est le devenir, et si le devenir est la négation de l'Être, c'est que l'Être est lui-même en conflit, qu'il se dédouble, qu'il est une force divisée en deux activités distinctes et apposées qui cherchent à se rejoindre. Et le modèle « humain » du chaos, Héraclite le prendra dans la joute, celle qui avait lieu dans les stades et qui laissait libre cours à la haine, à la cruauté et à la volupté de la victoire.

Le but de la joute n'était pas de triompher d'un adversaire, de l'abattre, mais l'émulation, le plaisir du combat. Dans la joute, comme dans le devenir, il n'y a pas la fin, mais un combat qui se recommence sans cesse, et ce combat est sous le signe de la justice. De même que dans la joute chacun lutte pour son droit et estime que sa

2. *Id.*, p. 40.

victoire est méritée, de même dans le chaos, chaque force veut l'emporter sur l'autre, au seul titre de la lutte engagée; c'est donc la lutte en soi qui est juste, la nécessité d'un monde en devenir qui se compose et se recompose. En d'autres termes, la loi du devenir est la seule justice; est juste la génération et la destruction, le « oui » qui devient « non », le « non » qui devient « oui ». Sans en avoir conscience, les Grecs jouaient le chaos, ils philosophaient en jouant.

Aux côtés d'Héraclite, Nietzsche loue Dionysos; le dieu de l'héroïsme humain, le dieu de la sagesse tragique, celui qui prenait le risque d'engager les hommes à vivre le cosmos dans leur chair, dans leur corps, à accepter la douleur de cette démesure, à habiter et aimer le destin, le *fatum*. Dieu de la démesure, Dionysos va à la rencontre des forces souterraines, il fait voler en éclats les palais d'illusions, il détruit tout, sans pitié, le plus « noble » comme le plus indigne, pour s'identifier au principe. Il est la « vie organique », celle qui ne connaît ni bien ni mal, ni morale ni respect, mais seulement le plaisir d'être pour être, le plaisir de ce qui doit venir, de ce qui est futur (...) Dionysos passe d'un sens à l'autre, d'un instinct à l'autre, d'une forme à l'autre, il est plante, animal, dieu, démon; il est le multiple en devenir; il entre dans n'importe quelle peau, il se métamorphose, il est surabondant et, quand on est surabondant, on n'a peur de rien puisqu'on ne cesse de créer. Ainsi va la démesure, monstrueuse, impitoyable, cruelle, voluptueuse, toujours en chemin mais, aussi, infiniment douloureuse. Car le Dionysos de Nietzsche ne souffre pas d'une douleur « religieuse », du genre : la vie m'a été donnée par Dieu et je dois la « racheter » ; mais d'une douleur immorale, nécessaire, car elle accompagne la vie. « *La douleur est le sentiment d'un obstacle; mais comme la puissance ne prend conscience d'elle-même que par l'obstacle, la douleur est partie intégrante de toute activité. La volonté de puissance aspire donc à trouver des résistances, de la*

*douleur. Il y a une volonté de souffrir au fond de toute vie organique*³ ».

Dionysos souffre mais avec volupté; il souffre de sa propre cruauté, de sa propre force. Et que serait, d'ailleurs, un monde sans douleur? Laid, morne, répétitif, sans plaisir. La douleur est un aiguillon, et tous les états de plaisir sont des états de souffrance. La cruauté conduit à la destruction – on descend –, mais elle permet la régénération – on monte; l'ivresse entraîne le dégoût du dégrisement – on descend –, mais on peut se griser à nouveau – on monte; l'instinct sexuel assouvi meurt dans l'amertume – mais c'est pour renaître, plus fort, plus violent (...) Tout monte – et c'est le plaisir – et tout redescend – et c'est la douleur de la pente – pour remonter encore. Il faut souffrir pour jouir. Et la vie elle-même devient une danse : un pied pour la chute, un pied pour le rebond, un pied pour la chute... Le

Que dit Zarathoustra aux hommes? Apprenez à danser, vivez dans votre corps le plaisir et la douleur, le rythme du devenir et de l'Éternel Retour...

rythme, dans la musique ancienne, suivait les accents du temps; l'alternance figurait douleur et plaisir. Que dit Zarathoustra aux hommes? Apprenez à danser, vivez dans votre corps le plaisir et la douleur, le rythme du devenir et de l'Éternel Retour dans le temps même que vous dansez : « *Ô vous, les hommes supérieurs, ce que vous avez tous de plus vilain, c'est de ne pas avoir appris l'art de danser; comme danser se doit – au-dessus et au-delà de vous-mêmes danser! Qu'importe votre échec! (...) Comme beaucoup encore reste possible! À rire au-dessus et au-delà de vous-mêmes apprenez donc encore! Haut les cœurs, ô vous qui dansez bien! Haut, toujours plus haut! Et ne m'oubliez pas non plus de bien rire*⁴ ». ■■■

3. V. P., IV, § 534.

4. Z., IV, De l'homme supérieur, 20.



Inverser toutes les valeurs pourrait signifier rester fidèle à la Terre

Par Peter Sloterdijk

Dans *La Compétition des bonnes nouvelles* (2002), le philosophe allemand Peter Sloterdijk présentait un « Nietzsche évangéliste », annonçant, après « la mort de Dieu », une ère fertile mais douloureuse. Comment échapper aujourd'hui au nihilisme et à la morbidité de notre temps ? En s'appuyant sur Nietzsche, nous dit-il, pour inventer une nouvelle « autodiscipline » qui commence par le respect des écosystèmes.

PETER SLOTERDIJK
(1947)

Philosophe allemand, professeur de philosophie et d'esthétique à Karlsruhe, il a notamment écrit la trilogie *Sphères* (1998-2004), *Colère et Temps. Essai politico-psychologique* (Maren Sell, 2007), et *Après nous le déluge. Les Temps modernes comme expérience anti-généalogique*, (Payot, coll. « Essais Payot », 2016).

Scandale pour les démocrates, folie pour les professeurs, le nom de Friedrich Nietzsche fait toujours battre plus vite le cœur des artistes et des révisionnistes. L'œuvre de Nietzsche a posé elle-même la base de cette inégalité des réceptions, en en prenant aux uns plus qu'ils ne sont prêts à en donner et en en donnant aux autres plus qu'ils ne peuvent en prendre pour l'instant. Cela explique la fascination des uns, les objections des autres. Si Nietzsche a, d'un côté, sapé les conceptions traditionnelles de la gravité morale, il a, de l'autre, mis au monde une gravité esthétique qu'il est difficile d'appréhender, même pour ceux qui s'en sont volontiers réclamé pour se justifier. Amis et adversaires de Nietzsche ne s'accordent que pour définir son œuvre comme une sorte de métaphysique des artistes ; ils la reconnaissent comme le point où l'histoire de l'esprit prend – pour le meilleur et pour le moins bon – le tournant vers la vision esthétique du monde. Ce qui est difficile, pour les deux parties, c'est d'apporter la réponse adéquate à la question de savoir d'où la vision esthétique du monde, auréolée d'éloges et de mises en garde, tient le poids qui est la sienne dans l'évolution. On peut citer autant que l'on veut la formule de la justification esthétique de l'existence, on ne fera jamais que se livrer à un jeu faussement périlleux avec les mots tant que l'on n'aura pas montré avec

suffisamment de clarté dans quelle mesure on a pu envisager de prendre l'esthétique comme motif de justification pour ce qui est le plus sérieux – la vie humaine dans son ensemble. La vision esthétique du monde, dans l'esprit de Nietzsche, ne désigne pas la libération de la légèreté d'esprit ; elle ne satisfait pas non plus la demande d'une éthique à moitié prix pour les artistes et autres jamais-adultes. Les déserteurs ordinaires du principe de réalité ne trouvent pas leur compte chez Nietzsche. Car sous le code de l'esthétique, celui-ci découvre un autre horizon de cas critiques dont la culture traditionnelle du cas critique de la guerre, avec son stéréotype classiciste, ne sait rien. Pour la jeunesse masculine des cités antiques et des États-Nations modernes, il est certainement bien assez grave de devoir se préparer à défendre au prix de sa vie l'existence et les prétentions de sa patrie respective. Mais le regard de Nietzsche se porte largement au-delà de l'horizon de la gravité militaire et étatique ; en prenant son propre devenir comme exemple à étudier, il découvre la gravité du combat pour la mise au monde de soi, combat que l'individu doit livrer avec lui-même et avec son destin. Nietzsche fait apparaître avec la dernière acuité un état de fait que l'on n'avait jusqu'alors pratiquement jamais mis au jour : la mission consistant à faire sortir sa propre vie de l'état de matière première et d'en faire

une œuvre *sui generis* peut prendre le caractère d'un combat à la vie et à la mort.

Nietzsche est par conséquent en dernière instance plus psychagogue, pédagogue que psychologue, même si son génie dans la science des âmes semble se dresser, à la manière d'un monumental personnage de veilleur, aux portes du xx^e siècle considéré comme le siècle proprement psychologique ; même Sigmund Freud, le héraut de la psychologisation, a eu motif, toute sa vie durant, à nier le fait qu'il était arrivé sur son territoire en passant par la porte de Nietzsche. En tant que psychagogue de la modernité, Nietzsche est le guide qui nous oriente dans la belle tentation de créer de grandes structures vivantes à partir d'un matériau composé de talent et de caractère. Il semble que Nietzsche ait ainsi mis au monde plus qu'une rationalisation de ses propres difficultés à vivre. Il réagit, avec ses impulsions pédaگو-psychagogiques, aux transformations séculaires des rapports éducatifs dans le monde moderne. Du point de vue de la psychologie sociale, on pourrait définir la modernité comme l'impossibilité de mener à son terme l'éducation des individus : il n'y a plus que des examens de fin d'étude, l'ancien diplôme de la « maturité » a disparu. Cela explique que parents et enseignants, de manière systématique, ne « viennent plus à bout » de ceux qui leur sont confiés – et ce parce que le monde mené à terme auquel ils voulaient adosser leur travail d'adaptation éducative a lui-même été brisé et emporté par la dynamisation. L'éducation, comme lien logique entre le monde et la jeunesse, tourne à vide – et qui-conque voudrait vraiment déjà faire valoir ses résultats factuels comme des résultats finaux serait certainement l'un de ces derniers hommes qui déclenchaient le mépris stimulant de Nietzsche. Ce qui se présente chez Nietzsche comme une vision esthétique du monde est en vérité un programme psychago-

gique fort pour une ère de stratégies postclassiques de l'intensification de l'être humain. Il réagit à la nécessité, dans laquelle se trouvent les individus modernes, de dépasser l'horizon de l'éducation qu'ils ont reçue jusque-là. Le sulfureux mot de Nietzsche sur le surhomme ne signifie rien d'autre, dans ce contexte, qu'une invitation à créer, à partir du produit semi-fini que les mères et les enseignants ont envoyé au monde, une œuvre d'art du moi qui se perfectionne de manière autoplastique. De ce programme découle, en toute logique, le passage de la primauté de la connaissance de soi à celle de la réalisation de soi.

Que celui à qui cet objectif semble trop élevé veuille bien noter qu'un siècle après Nietzsche, même les syndicats prêchent la nécessité d'une formation continue à vie. Lorsqu'on ôte

Même Sigmund Freud, le héraut de la psychologisation, a eu motif, toute sa vie durant, à nier le fait qu'il était arrivé sur son territoire en passant par la porte de Nietzsche.

du concept de surhomme le facteur de religion du génie, on arrive automatiquement au concept de société de l'apprentissage. En elle, l'aiguillon nietzschéen spécifique, l'incitation à l'individualisation divine, aurait toutefois disparu. Ce type de stimulation ne pourrait être ravivé que par un retour à des concepts radicaux d'élite qu'un marché dérégulé du surhomme ou un marché de l'art serait incapable de neutraliser. On n'en voit pas la moindre trace à l'horizon, à supposer que l'on perçoive plus dans les tyrans de l'art et les dieux autogènes du starsystème mondial actuel les pitres qu'ils sont que les incarnations qu'ils veulent être. Cela ayant été posé, Nietzsche, le maître désemparé de la pensée dangereuse de l'élévation de l'homme, peut aujourd'hui être considéré comme un auteur domestiqué ; il a



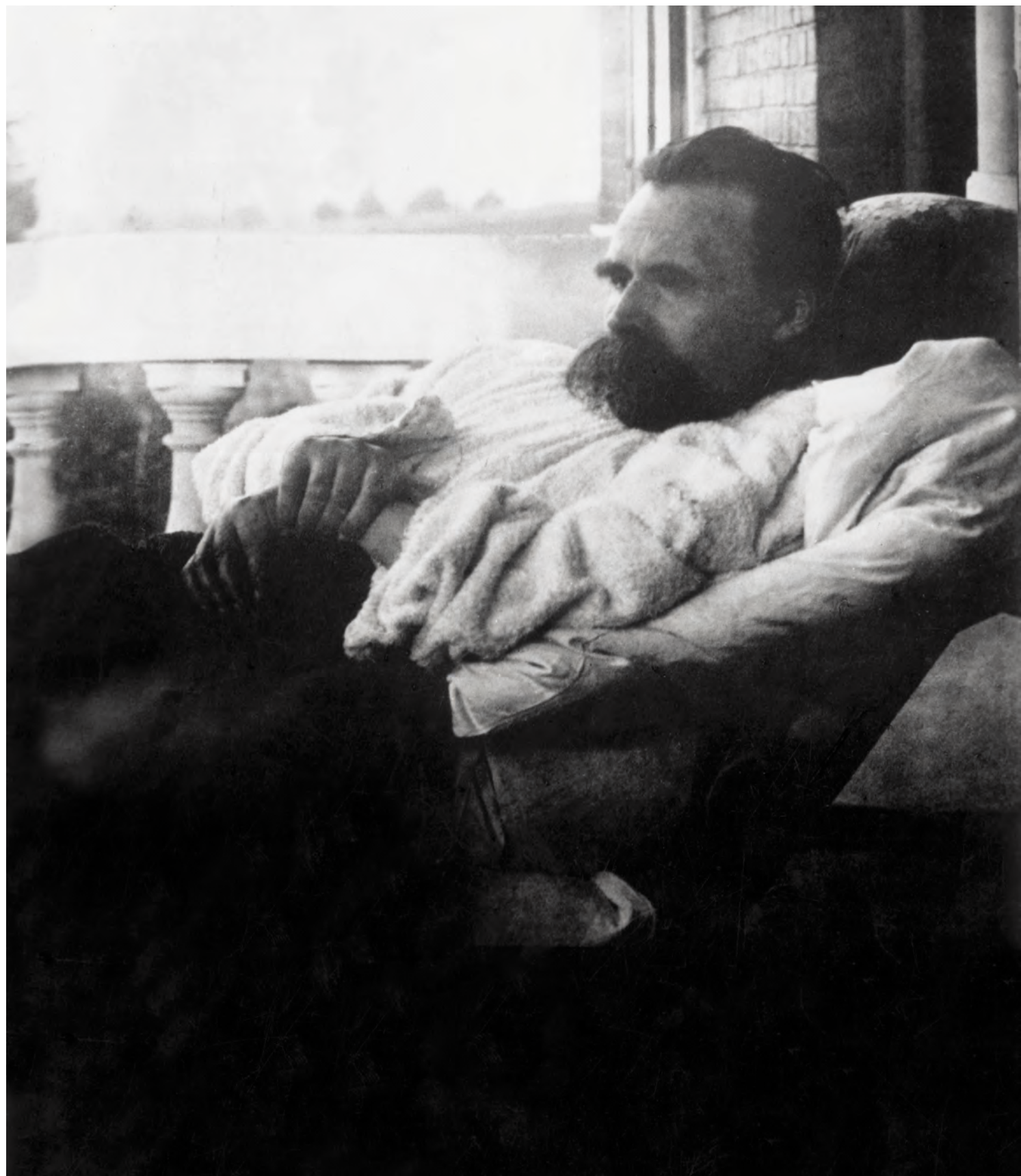
toutefois lui aussi réclamé pour son compte, dans l'un des passages les plus exposés de son œuvre, la dénomination de pitre. Sous cette prémisse – et uniquement sous celle-ci –, on peut découvrir dans le théorème du surhomme une réflexion sur l'utilité et l'urgence capitales. Il indique que la culture actuelle doit inventer un système d'éducation et d'auto-éducation qui serait en mesure de produire en nombre suffisamment élevé des individus capables d'affronter le monde global. Sans une telle révolution de l'auto-éducation et de l'autodiscipline, l'humanité actuelle n'a aucune chance de régler les problèmes qui s'annoncent à elle. Il s'agirait de faire converger le cas critique de l'auto-éducation et le cas critique de l'écologie.

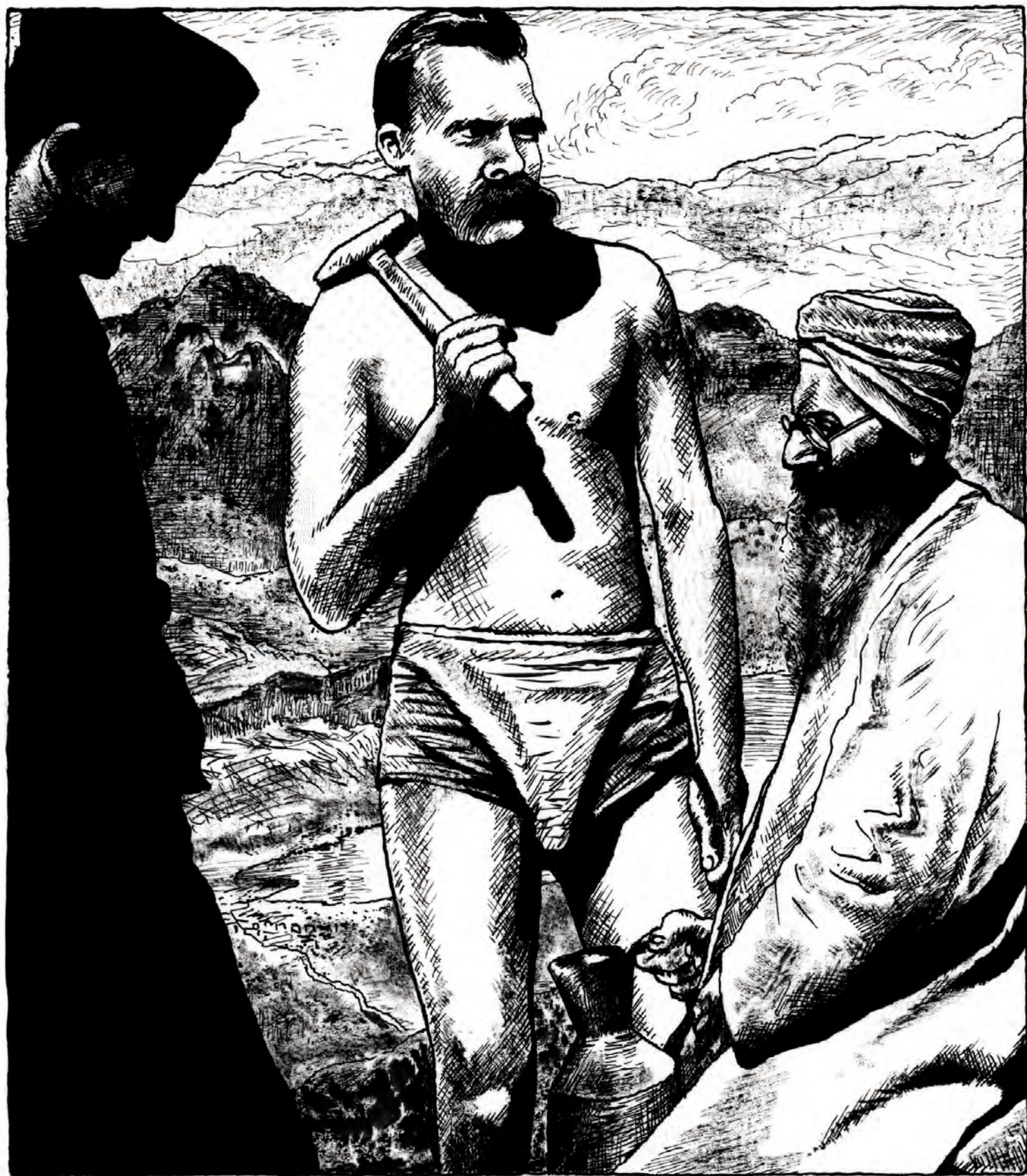
Pour ce qui concerne Nietzsche, il a décrit, dans un passage décisif, son travail comme une inversion de toutes les valeurs. On n'a pas épuisé la dimension de révolution culturelle qui s'attache à cette formule, même si ses interprétations antérieures – y compris l'interprétation de Nietzsche par lui-même – restent insatisfaisantes. Le motif cynique antique du *paracharattein to nomisma* (rejeter la monnaie en cours, changer les usages) avait été repris par Nietzsche pour mettre en œuvre un tournant antichrétien : c'était, on le sait, le rêve de réformateur de Nietzsche : déclencher une contre-révolution de la santé contre le *morbus metaphysicus* que le monde occidental avait mis en marche avec ses inhibitions depuis l'époque de Socrate et de Paul. Quand on veut rebattre la monnaie, on doit réécrire les textes,

ceux de Platon tout autant que ceux du Nouveau Testament. Le principal effet de Nietzsche pourrait être dû au talent qu'il déploie lorsqu'il s'agit de conférer aux textes sacrés, dans des parodies sérieuses, des significations contraires et insoupçonnées. Il a chanté les textes anciens sur de nouvelles mélodies et rédigé de nouveaux textes pour les mélodies d'autrefois. Son génie de la parodie a fait éclater tous les genres traditionnels du discours, qui se sont éparpillés en une profusion de notes élevées et basses. En tant que créateur-bouffe de religions, il a tenu à son tour le discours de la montagne et réécrit les tables du Sinaï; en tant qu'anti-Platon, il a dessiné, pour l'âme qui veut s'élever plus haut, des échelles terrestres de pouvoir et d'énergie. On peut douter qu'un succès universel ait couronné ses réécritures des textes et ses déviations des forces. Mais ce qui reste non liquidé, et plus actuel que jamais, c'est l'*habitus* des tentatives menées par Nietzsche afin de reformuler l'esprit des lois morales conformément à l'ère actuelle. On peut peut-être apprendre quelque chose de l'art parodique de Nietzsche pour accomplir la mission consistant à réécrire les tables sur lesquelles figureront les règles de survie de cet animal industriel qu'est *Homo sapiens*. Il pourrait s'avérer qu'inverser les valeurs et rester fidèle à la Terre soient des missions qui reviennent au même. ■■■

Tempérament philosophique, paru en 2011
aux éditions Libella/Maren Sell. Traduit de
l'allemand par Olivier Mannoni.

En 1895, année
de la première
publication
de *L'Antéchrist*,
Nietzsche est
à Weimar,
malade. Il
mourra cinq ans
plus tard.





« Tout devenir naît de la lutte des contraires... »

La vie et l'œuvre de Nietzsche voient s'affronter des personnages et des concepts contradictoires ; ce lexique présente quelques-uns de ces couples conceptuels. Il a été établi par Dorian Astor, philosophe et germaniste, auteur d'un *Dictionnaire Nietzsche* (Robert Laffont, coll « Bouquins », 2017), avec le souci de respecter le mouvement de la pensée nietzschéenne.

a■■■

APOLLON ET DIONYSOS

Quand il s'interroge sur la signification philosophique de la tragédie grecque (*La Naissance de la tragédie*, 1872), le jeune Nietzsche comprend qu'elle propose une réponse prodigieuse à l'éternelle question de la souffrance existentielle. La tragédie grecque ne fait pas de morale, elle justifie toute la tension douloureuse du monde dans une vision esthétique, elle réconcilie les deux forces antagonistes que Nietzsche retrouve à la source de toute souffrance, et qui traversent toute réalité : le couple divin Apollon et Dionysos, l'apollinien et le dionysiaque conçus comme les deux pulsions élémentaires de la nature et de l'humanité. Avec Dionysos, la vie est flux et devenir perpétuel, démesure, excès aveugle, réalité supra-individuelle – c'est le principe dionysiaque de métamorphose. Avec Apollon, la vie se donne comme création d'images et de formes individuelles, de limite et de mesure – c'est le principe apollinien de l'apparence. Ainsi l'apollinien est toujours puissance de régulation du

dionysiaque, et le dionysiaque, puissance de débordement de l'apollinien. Nietzsche exprime cet antagonisme constitutif de tout ce qui vit en une série d'analogies : opposition psychologique entre l'état de rêve et l'ivresse ; opposition métaphysique entre le monde conçu comme apparence illusoire et le monde conçu comme instinct aveugle ; opposition esthétique entre les arts visuels et plastiques (dont la poésie épique, où l'homme se contemple dans le mythe) et les arts non plastiques, essentiellement la musique (sous la forme du dithyrambe, où l'homme fait l'expérience, par le chant et la danse, d'une transe collective). Nietzsche voit ces oppositions surmontées, transcendées, et en même temps justifiées par la tragédie grecque. Du fait que la tragédie grecque réussisse à allier le dionysiaque et l'apollinien, sans rien retrancher, Nietzsche tire des conséquences philosophiques : il diagnostique une décadence de la culture dans l'abandon de la dimension tragique de toute vie au profit d'un triomphe de la dialectique socratique et de la morale platonicienne. Pour lui, l'alliance des forces contraires a été défaite, les excès, la joie, la force esthétique du dionysiaque ont été refoulés, la mesure

apollinienne a été fixée en un schématisme logique, et le sens du tragique oublié. Et par la suite, dans le sillage de Socrate et Platon, le christianisme a promu l'esprit contre le corps, la science contre l'art, la vérité contre l'illusion, la conscience contre l'inconscient, le monde idéal contre le monde phénoménal – il a condamné la vie et sa tragédie au lieu de l'affirmer. Pour reconquérir le dionysiaque, Nietzsche réunit peu à peu les deux principes antagonistes en un seul dieu : tandis qu'Apollon disparaît des textes, Dionysos recueille aussi l'essentiel des qualités apolliniennes. Il devient la force primordiale de l'univers, le principe porteur de la réconciliation entre être et apparence, vérité et illusion, conscience et pulsion. Si bien qu'à la fin de sa vie, Nietzsche fait de Dionysos une nouvelle figure de « *rédempteur* », opposé au « *Crucifié* ».

e■■■

ELISABETH ET LOU

Rien ne s'oppose plus que ces deux femmes qui ont eu sur la vie de Nietzsche une influence considérable : sa jeune amie russe Lou von Salomé (qui deviendra en 1887 madame

Andreas-Salomé) et sa sœur Elisabeth (madame Förster-Nietzsche à partir de 1885). Elisabeth (1846-1935), fille d'un pasteur de village, serait restée dans l'obscurité si le destin exceptionnel de son frère ne l'avait placée parmi les personnages tristement importants de l'histoire de la philosophie. Entrée en contact grâce à son « *cher petit Fritz* » avec les milieux intellectuels européens, elle fréquente les Wagner, dont elle garde les enfants, et parade au Festival de Bayreuth, où elle rencontre en 1882 le professeur Bernhard Förster, wagnérien exalté et antisémite acharné. Avec lui, Elisabeth tentera la fondation aventureuse d'une colonie allemande au Paraguay qui tournera au drame : les dettes insurmontables et les unions « contre-nature » entre Aryens et indigènes pousseront Förster au suicide en 1889, contraignant sa veuve à liquider seule l'entreprise. Et puis, la démesure de Nietzsche interné nécessitera sa présence... Elisabeth a nourri une admiration passionnée pour son frère : mais si elle l'a soulagé de bien des contraintes matérielles et a représenté avec leur mère le seul point d'attache de sa vie errante, elle n'a jamais compris son œuvre en raison à la fois de l'étroitesse de son éducation protestante et de ses limites



intellectuelles. Ainsi, pendant l'été 1882, quand Elisabeth rencontre à Bayreuth Lou von Salomé (1861-1937), cette jeune intellectuelle cosmopolite de 21 ans dont son frère s'est entiché quelques mois plus tôt, elle la trouve insolente et débraillée. Nietzsche, au contraire, est aussitôt fasciné par Lou, par cette intelligence et cette indépendance supérieures auxquelles il aspire pour fonder sa communauté d'« esprits libres ». Avec le psychologue et philosophe Paul Rée, ils tenteront de former une « Trinité » qui, au regard du monde, aura tout l'air d'un ménage à trois. Nietzsche demande Lou deux fois en mariage, Paul Rée se fait entremetteur alors qu'il est manifestement amoureux de la jeune fille, et celle-ci, revendiquant la chasteté d'unions purement spirituelles, se dérobe aux deux prétendants. La situation est intenable, et la brouille inévitable, précipitée par les manœuvres d'Elisabeth qui conserve tout son ascendant sur un Nietzsche trop isolé pour ne pas être influençable. Lui qui a craint et admiré « l'égoïsme animal » de Lou sera dévoré de regrets à l'idée d'avoir perdu celle à qui la première il avait confié le secret de l'« Éternel Retour » et dispensé des conseils de style et de liberté d'esprit. Dès lors, tout en étant incapable de rompre vraiment avec sa sœur, Nietzsche fulmine contre l'antisémitisme du couple Förster et déplore le caractère borné de sa famille (dès 1878, il avait interdit à sa mère et à sa sœur de lire le très explosif *Humain, trop humain*). L'abîme qui sépare l'univers petit-bourgeois d'Elisabeth et la philosophie nietzschéenne sera consommé dans *Ecce Homo*

avec une implacable ironie : « *Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur ; – me croire une “parenté” avec cette canaille serait blasphémer ma nature divine.* » Et aussi ce jugement qui tombe comme un couperet : « *J'avoue que mon objection la plus profonde contre le “retour éternel”, ma pensée proprement “abysmale”, c'est toujours ma mère et ma sœur.* » Lou Andreas-Salomé, devenue en 1897 la muse du poète Rilke puis la brillante disciple de Freud à partir de 1912, laisse une œuvre riche et raffinée, faite de récits, de poèmes, d'essais philosophiques et psychanalytiques, et d'une extraordinaire correspondance. En 1894, avec *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*, elle livre la première synthèse cohérente et pénétrante de la personnalité intellectuelle du philosophe désormais anéanti par la maladie. À la même époque, Elisabeth administre de manière autocratique l'héritage de son frère, publie une biographie officielle où elle se taille la part du lion et réduit Lou à une « *expérience désagréable* ». Surtout, elle entreprend d'« organiser » les innombrables fragments inédits de Nietzsche, censurant et corrigeant les textes pour en faire un ouvrage imaginaire, *La Volonté de puissance*, vaste entreprise de falsification au service d'une idéologie désormais en pleine ascension : le culte du héros d'une Allemagne ivre de nationalisme et d'antisémitisme.

ÉTERNEL RETOUR ET DEVENIR

Nietzsche affirme le fond pulsionnel de toute vie, ce principe « *dionysiaque* » selon lequel le devenir, l'illusion et la métamorphose forment la seule réalité, sans origine ni destination, comme un « *hasard devenu nécessité* ». Il conçoit le devenir en dehors de toute opposition avec l'Être, cette invention des philosophes. Pourtant, parvenu à la maturité, Nietzsche fait un choix extrêmement difficile : il affirme que le devenir lui-même est le principe de permanence de la vie, et il plante de l'éternité au cœur de la métamorphose incessante du monde. Il s'agit moins de fonder une ontologie (qui privilégierait la fiction d'un Être permanent) qu'une éthique, c'est-à-dire la possibilité pour chaque homme d'affirmer courageusement que le monde est devenir et changement perpétuel. Ainsi, dans *Le Gai Savoir*, Nietzsche se demande : que dirais-tu si tu devais revivre tous les instants de ta vie une infinité de fois ? Peut-être serais-tu écrasé par cette pensée, effrayé, pris par un immense dégoût de ton existence ; mais peut-être, si tu affirmais chaque geste de ta vie au point d'en vouloir la répétition infinie, y gagnerais-tu une légèreté, une force, une joie, des valeurs nouvelles. Penser le retour éternel de toute chose conférerait à chaque instant l'épaisseur de l'éternité, chaque seconde affirmerait le tout de ton existence et du monde, dans un parfait acquiescement au destin, un grand « Oui » à la Vie. Ce serait l'*Amor fati*, l'amour du destin. La pensée de l'Éternel Retour, Nietzsche l'a éprouvée comme une vision transfiguratrice, survenue

en 1881 devant la splendeur du lac suisse de Silvaplana. Tout le projet d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885) tend à s'approprier cette révélation bouleversante, à surmonter le dégoût existentiel et l'effroi qu'elle suscite, à forger la *volonté* pour chacun d'entre nous d'un retour éternel de toutes nos actions, et de toutes choses. Car si Nietzsche a parfois tenté d'étayer sa vision par des théories physiques (la constance de la quantité d'énergie dans le monde, qui oblige, à un moment donné, le retour de toutes les configurations de forces qui constituent la réalité), la pensée de l'Éternel Retour est avant tout un geste éthique, une décision philosophique comparable au « pari » de Pascal ou à « l'impératif catégorique » de Kant (et en concurrence avec eux), une expérience de la volonté et de l'affirmation de ses valeurs, et du tragique de la vie, qui doit modifier radicalement notre rapport au monde. Une expérience de l'éternité telle que nous ne serions peut-être plus tout à fait humains... mais surhumains.



GÉNÉALOGIE ET INTERPRÉTATION

La célèbre formule nietzschéenne « *il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations* » ne signifie pas que tout se vaut. Nietzsche n'est pas un relativiste. Il refuse l'objectivité d'un monde en soi, qui existerait en dehors de « *la volonté de le connaître* ». Il a besoin d'affirmer qu'il

n'y a de « monde » que *pour* les forces qui s'en emparent, selon leur perspective. Connaître, c'est effectuer un rapport hiérarchique des forces, et il n'y a de réalité que dans cette activité de connaissance, qui dépend toujours d'une volonté d'appropriation, de subjugation, de domination. C'est pourquoi cette volonté, qu'il dit « de puissance », est pour Nietzsche la seule réalité individuelle. Elle développe une activité de connaissance qu'il nomme « *interprétation* ». Elle n'est pas une recherche de la « *vérité* », mais l'attribution de « *valeur* » ; elle se définit en termes de préférences personnelles, souvent pulsionnelles, de capacité à s'approprier l'inconnu en vue d'un accroissement de force. La connaissance ne s'évalue donc qu'en fonction du degré de puissance qu'elle permet à l'individu d'atteindre. Contre le « tout se vaut » du relativisme, Nietzsche affirme au contraire que rien ne se vaut : toute interprétation exprime un certain degré de volonté, une certaine hiérarchie de valeurs, il n'y a pas d'interprétation « vraie » absolument ; et les seules interprétations « fausses » sont celles qui sont hostiles à l'accroissement de la puissance. Cette évaluation des valeurs, Nietzsche l'appelle « *généalogie* », et dans « *La Généalogie de la morale* » (1887), il explique que toute morale est toujours une interprétation (« *il n'y a pas de phénomènes moraux, seulement des interprétations morales des phénomènes* »), c'est-à-dire qu'elle exprime une « *préférence* », ou une valeur, et sert la volonté de puissance. Voilà pourquoi, dans sa généalogie des valeurs morales,

Nietzsche recherche d'abord les pulsions et les besoins physiologiques à l'œuvre dans toute définition du bien et du mal, et procède à leur évaluation en fonction de l'intensité de volonté de puissance déployée par les moralistes. Cette évaluation de « *la valeur des valeurs* » se traduit par une forme de « soupçon », d'investigation « derrière » les sentiments moraux, pour y trouver tout autre chose que la « *vérité* » d'une belle âme. Ainsi, Nietzsche débutsque l'orgueil derrière l'humilité, la haine derrière la pitié, l'irrationnel derrière la raison, l'inconscient derrière la conscience. Derrière toute valeur se donnant pour objective ou absolue, il trouve de la volonté de puissance, le pulsionnel, l'appropriation. Voulant alors savoir *qui* attribue les valeurs, il détermine deux sphères « morales » d'origine distincte : d'une part, une caste dominante qui jouit de sa domination et de l'affirmation de soi comme de ce qui est *bon*, et partant, qui met à distance la faiblesse des dominés comme ce qui est *mauvais* : c'est la morale aristocratique ou morale des maîtres. D'autre part, une détermination des valeurs par une masse dominée, qui évalue négativement la puissance et la domination comme « *méchante* », et partant, sa propre faiblesse comme « *bonne* » : c'est la morale plébéienne, morale des esclaves ou du « troupeau ». Cette dernière morale est née sur le terreau du « *ressentiment* », et son génie propre a été de renverser toutes les valeurs à son profit : sa propre volonté de puissance devient haine de la puissance, dénonce tout ce qui domine, au point

d'infiltrer dans tout sentiment de puissance une forme de « *mauvaise conscience* ». Historiquement, pour Nietzsche, le judaïsme antique (selon lui, une religion d'esclaves en exil) et le christianisme (qui la perpétue) ont réussi à imprégner la morale européenne d'une telle « *haine de la vie* », d'un « *idéal ascétique* », d'un ressentiment, d'un refus du tragique et de toute puissance affirmatrice si contagieux qu'ils ont finalement remporté la victoire. Ainsi, la généalogie nietzschéenne découvre que c'est la faiblesse qui est désormais dominante (« *on a toujours à défendre les forts contre les faibles* ») : la rancœur, la mauvaise conscience, l'égalitarisme, l'hostilité à la puissance créatrice, la peur de vivre courageusement, le goût pour l'ascèse ont inventé des fictions (culpabilité, péché, punition, salut, au-delà, etc.) pour mettre la vie même en accusation. Cet idéalisme nihiliste est pour Nietzsche une forme nocive, malade, décadente (et donc « *fausse* ») d'*interprétation*, contre laquelle on ne peut lutter que par une interprétation opposée, une « *inversion de toutes les valeurs* », c'est-à-dire une affirmation de l'innocence de la puissance, du tragique et de l'innocence de la vie : Dionysos contre le Crucifié.

h■■■

HIÉRARCHIE ET ÉGALITÉ

Si Nietzsche réclame la hiérarchisation des pulsions dans l'individu – maîtrise de soi, souveraineté, liberté, créativité – en vue de l'accroissement de sa puissance vitale, il appelle aussi à une hiérarchisation du corps politique sur ce même modèle à la fois psychique et physiologique. Il prône ainsi une société de type aristocratique, mais non tyrannique, puisque la tyrannie suppose une égalité de tous devant le tyran, seul tout-puissant, tandis que l'aristocratie distribue les hiérarchies parmi tous, et de manière continue. Toutefois, on ne peut parler chez Nietzsche d'une théorie positive du meilleur gouvernement, précisément à cause de sa vision du caractère mouvant de toute hiérarchie et de la relative précarité de tout état de fait du pouvoir. Il pourra ainsi, au cours de son œuvre, appeler des peuples à la révolution, tout en prônant l'exemple des castes indiennes, ou défendant la libre concurrence des citoyens grecs à l'excellence. Il considère que toute permanence durable d'un rapport de force induit un affaiblissement ou une sclérose, donc une hostilité à la vie : d'où sa critique sans compromis de la forme moderne de l'État. En revanche, sa critique non moins virulente de la démocratie, du socialisme et de l'anarchisme repose sur sa définition de la « *décadence* » : quand les valeurs d'une société



ne sont plus hiérarchisées, quand elles se valent toutes et finissent par ne plus rien valoir, alors la puissance d'une civilisation s'affaiblit, elle ne crée plus qu'une seule « valeur », contradictoire dans ses termes : l'égalité ou équivalence. Que tous les hommes soient égaux et puissent prétendre aux mêmes droits alors qu'ils diffèrent (démocratie), qu'une société puisse produire une culture en dehors de toute hiérarchisation d'individus et de classe (socialisme), que l'individu croie pouvoir exercer une liberté qui ne soit contrainte ni par soi ni par les autres (anarchisme), voilà pour Nietzsche le propre du « nihilisme ». L'homme et la liberté ainsi généralisés, universalisés en deviennent des abstractions vides. Nietzsche formule la même critique pour la religion (tous égaux devant Dieu, tous misérables et dignes de pitié), et pour la science (le principe d'identité et d'égalité mathématique est pour lui un symptôme de nihilisme). Il n'existe entre les hommes que de la singularité, de la hiérarchie, des rapports et des relations impliquant un différentiel. La connaissance et le langage eux-mêmes, à travers la convention des mots et des concepts, présentent une tendance fondamentale à l'indifférencié et au nihilisme : on ne peut rien dire ni connaître sans avoir écrasé la multiplicité dans le langage sous une nécessaire et illusoire unité linguistique, la différence sous l'équivalence, l'inconnu sous le déjà connu. Sitôt que les scientifiques formulent « A = A », ou bien que les démocrates et les chrétiens affirment « un homme = un homme », on est déjà pour Nietzsche dans le mensonge.

HUMAIN ET SURHUMAIN

Les premières réflexions de Nietzsche s'étaient portées sur la possibilité d'une culture régénérée sur le modèle grec, avec l'espoir qu'une éducation nouvelle nous délivrerait du monopole accablant d'une science et d'une religion hostiles à la vie, redonnant à l'art sa place comme forme de connaissance (et non de divertissement) et à la philosophie sa dimension pratique (et non spéculative et théorique). Le philosophe doit se faire « médecin de la culture » et procéder à un examen minutieux de l'homme moderne, des valeurs et des pulsions qui le meuvent : il entend mettre au jour tous nos mensonges, notre hypocrisie, la vanité, la lâcheté ou le désir inavoué de puissance, mais aussi la souffrance et la fatigue qui se cachent derrière nos idéaux. C'est ce que désignera le titre de *Humain, trop humain* (1878-1880). Le diagnostic est accablant : devenu idéaliste à travers le platonisme et le christianisme, l'homme ne vit que de valeurs imaginaires (le vrai et le faux, le bien et le mal, la faute et le salut, etc.), qui le détournent du monde et lui font nier la vie même et sa propre existence : l'homme moderne est devenu profondément « nihiliste ». Cette négation sans fin a fini par infecter toutes les valeurs établies. Après avoir renié le monde à cause de Dieu, l'homme finit même par renier son Dieu (« Dieu est mort »), laissant une place vide au fondement de tout son idéalisme. Depuis, les modernes s'accrochent héroïquement à ces prescriptions établies sur le vide, et les plus idéalistes souffrent de ces valeurs

moribondes et tyranniques. Finalement, à force de souffrance, l'homme épuisé ne croit plus en ses valeurs, mais comme il n'en a pas d'autres il vit dans ce désert où les valeurs exsangues continuent d'agir sur lui : c'est l'époque du « dernier homme ». Pourtant, après le dernier homme, il y en a encore un, dont le néant de volonté et l'absence de valeurs se transforment en volonté active de néant, par quoi le nihilisme arrive à son comble : c'est « l'homme qui veut périr ». Celui-là est l'aboutissement extrême de notre culture. Cette parabole racontée dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885) est l'une des manières dont Nietzsche expose son histoire des valeurs morales. Pour éviter cette destruction programmée de l'homme par lui-même, il nous faut précipiter le renversement des valeurs en décomposition et en instituer de nouvelles : des valeurs qui puissent affirmer la vie et la joie, alléger la terre, reconquérir l'innocence, revivifier la volonté et l'action. Comme toute incorporation de valeur – c'est-à-dire la transformation de valeurs en pulsions –, ce processus prendra beaucoup de temps, peut-être des millénaires. Il faut donc commencer dès aujourd'hui, et c'est la mission que se donne Nietzsche. Il lui arrive même de penser que c'est en favorisant l'accomplissement intégral du nihilisme que la culture pourra réagir et se régénérer : l'homme est quelque chose qui doit être surmonté. C'est à ce point qu'intervient la notion, délicate et difficile entre toutes, de « surhumain » (*Übermensch*). Chez Nietzsche, le préfixe « sur- » indique une dynamique d'élévation de degré ou de valeur, ce qui veut d'abord dire que « surhumain » ne désigne

pas une autre essence que « l'homme » (terme dénué de sens pour Nietzsche, « l'homme » en général étant un concept vide comme tous les universaux) ; il ne s'agit pas non plus d'une race humaine biologiquement supérieure à d'autres races humaines (et s'il arrive souvent à Nietzsche d'employer le terme « race », il désigne toujours par là un type psychologique ou culturel, la biologie, comme toute science, étant pour Nietzsche un préjugé moral, et les théories raciales une absurdité). Non, le surhumain exprime une manière de vivre plus noble, plus légère, plus créatrice et plus riche. Selon Nietzsche, on rencontre dans l'histoire des personnalités relativement surhumaines que, dans sa jeunesse, il appelait encore le « grand homme » ou le « génie » (qu'il soit un héros de l'action ou un sage contemplatif). Ainsi, on pourrait dire que le surhumain n'est pas un type supérieur à l'humain, mais de l'humain. En réalité, ce que Nietzsche appelle « l'homme », c'est le moderne décadent, l'humain souffrant du chaos de ses valeurs, qui doit être surmonté. De cette compréhension du surhumain, il apparaît sans ambiguïté que les interprétations raciales qui en ont été faites au xx^e siècle et que les reproches humanistes qui lui sont adressés aujourd'hui encore, reposent sur un malentendu, ou une interprétation délirante.

m■■■

MORALE ET BARBARIE

La Généalogie de la morale a fait couler beaucoup d'encre car on a cru y reconnaître des accents précurseurs du nazisme : dans son analyse de la genèse de la morale occidentale, Nietzsche oppose en effet la morale aristocratique des barbares germains (« une horde quelconque de bêtes de proie blondes, une race de maîtres et de conquérants ») à la morale du troupeau des esclaves juifs en exil, « ce peuple sacerdotal ». Nietzsche interprète toute notre culture judéo-chrétienne comme « l'intoxication réussie » de la morale aristocratique par celle des esclaves, avec son cortège de ressentiment, de mauvaise conscience et d'ascétisme hostile à la vie. Cette formulation suscite un sérieux malaise : non seulement elle paraît reconduire, à une époque tardive de la vie de Nietzsche, cette idée pourtant vite abandonnée d'une contamination de la pureté germanique par la décadence méditerranéenne, mais elle semble surtout anticiper sur des théories raciales au funeste avenir. Pour éviter tout malentendu, il faudrait considérer toute la démarche généalogique de Nietzsche (et déjà de son acception morale et non biologique de la « race ») ; en tout cas, il faut ici insister sur deux points au moins : d'abord, la critique du « judéo-christianisme » antique s'éclaire dans le rapport de ce dernier avec la décadence de l'empire romain héritier du monde grec. Il s'agit là d'expliquer le triomphe du

monothéisme sur le paganisme, et la condamnation de ce monde-ci au profit de l'au-delà. Or, il est vrai que l'Empire romain a été affaibli de l'intérieur par le christianisme (rejeton sublime, selon Nietzsche, du judaïsme) et, de l'extérieur, par la violence des invasions barbares. Mais les Germains septentrionaux restent des *barbares*, et c'est le judéo-christianisme méridional qui fut le facteur décisif d'une *culture* qui ne cesse de fasciner Nietzsche, par son intériorisation extrême de la barbarie et son raffinement sans précédent dans la spiritualisation de la cruauté. Ce que Nietzsche raconte avec la rencontre du barbare et du moralisme chrétien, c'est la naissance de « l'homme » tel que nous le connaissons aujourd'hui. Et s'il s'agit de surmonter « l'homme », c'est parce qu'il y a encore du barbare en lui, et certainement pas pour retourner à la « bête ».

n■■■

NORD ET SUD

Nietzsche, qui grandit dans l'atmosphère nationaliste d'une Allemagne postromantique, cède d'abord à l'esprit du temps (en particulier à l'influence écrasante de Wagner) et exalte la grandeur de « l'esprit germanique » contre la décadence romane. Très vite toutefois (dès la première *Considération inactuelle*, en 1873), le philosophe devenu résident suisse ouvre les yeux sur le mensonge allemand : peuple selon lui de philistins bornés, fanatiques du présent, les Allemands prennent leur succès militaire et industriel pour le triomphe de la culture.

Contre eux, Nietzsche « l'inactuel », ou « l'intempestif » se met à déployer une critique impitoyable qui s'intensifiera tout au long de son œuvre. Définitivement nomade à partir de 1878, Nietzsche découvre la beauté solaire des paysages d'Italie (Gênes, Messine, Venise, Turin...) et de la Côte d'Azur, Nice en particulier, où naîtra une partie de *Zarathoustra*. Il suspecte alors la musique « nordique » de Wagner d'incarner le triomphe du *néhélisme*. Ce constat, toujours renouvelé dans son œuvre, se réaffirme sous sa forme définitive dans *Le Cas Wagner*, en 1888. Contre les menaces de la musique wagnérienne pour la gaieté de vivre, la volonté de puissance et l'individualité forte, Nietzsche fait alors jouer non seulement l'opéra italien (« l'animalité débordante d'un *Rossini* »), mais un ouvrage français sur un sujet espagnol – la célèbre *Carmen* de Bizet : « Cette œuvre aussi délivre ; il n'y a pas que Wagner qui soit un "libérateur". Elle vous emporte loin du nord brumeux, de toutes les vapeurs de l'idéal wagnérien. L'action, à elle seule, suffit à vous en délivrer. Elle a gardé de *Mérimée* la logique dans la passion, la concision du trait, l'implacable rigueur ; elle a surtout ce qui est propre aux pays chauds, la sécheresse de l'air, la limpidité de l'air. Là, sous tous les rapports, le climat change. Là parle une autre sensualité, une autre sensibilité, une autre gaieté sereine. Cette musique est gaie, mais pas d'une gaieté française ou allemande. Sa gaieté est africaine. » L'exigence que formule Nietzsche pour la régénération dionysiaque de la culture européenne se donne donc pour modèles le tragique grec, l'*imperium* romain, la *virtù* de la Renaissance

italienne, l'aristocratie française, la fierté espagnole, l'implacable lumière africaine : c'est toute la Méditerranée, dont l'horizon, dans *Le Gai Savoir*, appelait le philosophe navigateur à explorer des terres inconnues, qui est ici convoquée. Et *Le Cas Wagner* de réclamer encore : « Il faut méditerraniser la musique ». De fait, le climat méridional est favorable à sa santé fragile. Dès lors apparaît dans sa philosophie un tropisme inverse qui oppose le Nord au Sud, comme la décadence s'oppose à la haute culture, et la maladie à la santé. D'un côté, une tradition romantique allemande enveloppant la pensée et l'art de brumes épaisses prises pour de la profondeur, l'exaltation d'une intériorité ténébreuse qui passe pour de la psychologie, un idéalisme forcené dont sont responsables selon lui le protestantisme luthérien, le romantisme, Kant, Hegel, et même Schopenhauer. De l'autre, une civilisation lumineuse tournée vers le culte humaniste de la maîtrise de soi, une Renaissance italienne héritière de l'Antiquité gréco-romaine, une civilisation française aristocratique qui a atteint son apogée avec les moralistes du *xvii^e* siècle, mais aussi avec Voltaire, à qui il dédie *Humain, trop humain*, et Stendhal, l'amoureux de l'Italie.



V ■■■

VALEUR ET VÉRITÉ

S'il est une chose que la philosophie n'a jamais remise en cause, c'est bien le caractère désirable de la vérité.

Nietzsche entend, le premier, interroger ce désir ou cette passion de la vérité, qui ne lui semblent pas si évidents : pourquoi en effet *vouloir* la vérité plutôt que l'erreur ou l'illusion ? Cette préférence fondamentale, jamais reconnue comme telle par ceux qui l'éprouvent, est l'expression de l'instinct de la connaissance, un instinct de conquête et d'appropriation du monde : une volonté de puissance. La vérité est donc une « *valeur* », c'est-à-dire une interprétation dominante qui hiérarchise la réalité selon un critère de priorité et de bénéfice. La vérité est « *une multitude mouvante de métaphores* » et d'« *illusions dont on a oublié qu'elles le sont* » (*Vérité et mensonge au sens extra-moral*, 1873). Car la vie même est apparence, illusion, mensonge, rapports de force, volonté de puissance. Une vérité présentée comme irréfutable prouve avant tout la puissance d'une logique et la victoire d'un jugement. Or, les grands prêtres de la vérité (la philosophie, la science, la religion, la morale) ont institué, depuis Platon et le christianisme, une forme de vérité qui s'oppose en tout point à la réalité du monde : ils ont défendu la chose « en-soi » contre le phénomène, l'essence contre l'apparence, la permanence contre le changement, l'unité contre la multiplicité, l'identité contre la différence, etc. Ils ont relégué

le vrai absolu, le beau et le bien « en soi » dans un arrière-monde idéal et inaccessible, à l'image de l'Idée platonicienne. La volonté de vérité des philosophes est un idéalisme tyrannique et hostile à la vie, et Nietzsche y décèle même une volonté de mort, c'est-à-dire le symptôme d'un affaiblissement morbide de la volonté de puissance. La vérité comme appréciation du monde (sous la forme d'une dépréciation) doit être interrogée comme toute autre valeur ou interprétation. Nietzsche se demande : quel type psychophysiologique d'homme veut la vérité ? Quel est le degré de force propre à la volonté de puissance de cet homme ? Ces questions (d'ordre généalogique) sont au centre de la méthode nietzschéenne, qui pose sans relâche cette question fondamentale : quelle est la valeur d'une valeur, d'une vérité ? Quelle est sa valeur pour la vie, pour la puissance créative du vivant ? La valeur se mesure « *au quantum de puissance intensifiée et organisée* ». Autant dire que la valeur des valeurs est le critère qui permet de diagnostiquer les processus d'intensification ou d'affaiblissement, de croissance ou de déclin, qui font d'une culture une culture supérieure ou décadente. Et c'est pourquoi l'évaluation généalogique est toujours tournée vers l'avenir, la valeur étant ce qui promet ou compromet l'avenir. Notre vérité, la valeur que nous accordons à la vérité jusqu'à présent, trahissent notre déclin, notre volonté d'en finir, notre nihilisme, nos destructions. Seule « *une inversion des valeurs* » telle que la réclame Nietzsche peut nous promettre un avenir.

VIE ET VOLONTÉ DE PUISSANCE

Le jeune Nietzsche, profondément marqué par Schopenhauer et son « *vouloir-vivre* » et son « *monde comme volonté* », utilise beaucoup la notion de « *Vie* ». Il la pense comme le principe génétique et énergétique de tout ce qui est, apparaît et devient. Ce modèle vitaliste lui permet d'imaginer le monde comme une perpétuelle activité de création et de destruction, de conquête et de résistance, de la manière du philosophe présocratique Héraclite pour qui « *tout devenir naît de la lutte des contraires* ». Dès lors, l'activité humaine, mais encore la culture (jugements sur le vrai, le bien, le beau, production des choses vraies, bonnes et belles, mais aussi langage et connaissance eux-mêmes) peuvent être ramenées à des processus vitaux et inconscients d'appréhension et d'appropriation du monde. La culture devient alors le travail de « *la Vie* » pour accroître chez un homme, ou un peuple, les forces de résistance, d'épanouissement et de domination du monde. À l'opposé, les phénomènes de « *décadence* » se trouvent associés à des processus d'affaiblissement, d'appauvrissement intellectuel et d'impuissance. Cette conception pulsionnelle ou instinctuelle de l'homme et de la culture, l'interprétation de tout ce qui vit comme accroissement ou déclin obligent Nietzsche à penser la Vie tout entière comme une multiplicité de forces prises dans des rapports de domination et de maîtrise, mais aussi de soumissions et d'obéissances. Les forces sont toujours agissantes ou agies, et il n'y a de réalité « ultime »

qu'énergétique, relationnelle et hiérarchique. Pour rendre compte de cette interprétation du monde « *donné* », Nietzsche fait alors l'hypothèse d'un principe unique et méthodologiquement antérieur à la « *Vie* », qu'il nomme « *volonté de puissance* » (*Wille zur Macht*). Le terme, qui apparaît vers 1880 autour de la rédaction d'*Aurore*, fut la source la plus féconde de malentendus, de délires et de scandales autour de la philosophie de Nietzsche. Sans doute l'expression est-elle ambiguë : car cette « *volonté* » n'est pas la volonté au sens classique de libre arbitre, mais la dynamique agissante d'une pulsion ou d'un ensemble de pulsions présente chez tout ce qui vit. Pour Nietzsche, il n'y a pas de sujet de la volonté susceptible d'agir ou de s'abstenir, il ne peut y avoir que des résistances externes au pulsionnel, et c'est pourquoi Gilles Deleuze a pu dire que dans la volonté de puissance, c'est « *la puissance qui veut* » ; car la « *puissance* » n'est pas un état recherché de pouvoir objectif, mais une force intérieure, la tendance du vivant à l'intensification, à l'accroissement de toute force pulsionnelle cherchant à se libérer de ce qui la contraint ; Nietzsche l'appelle parfois « *instinct de liberté* ». Car il faut autant de volonté de puissance pour dominer que pour obéir, pour conquérir que pour résister, pour agir que pour réagir. Nietzsche a donc pu écrire que la volonté de puissance est « *le monde vu de l'intérieur* » de tout ce qui est vivant, mais aussi que « *la vie n'est qu'un cas particulier de la volonté de puissance* ». On évitera donc plusieurs erreurs : croire que la philosophie de Nietzsche est un vitalisme ; croire que la volonté de

puissance est une qualité du seul sujet conscient, alors qu'elle s'exerce inconsciemment à tous les niveaux : niveau infra-individuel (pulsions multiples dans un individu, et même dans chaque organe, partie ou fonction d'un individu), niveau individuel (l'individu est le *résultat* d'une hiérarchie pulsionnelle), niveau supra-individuel (la volonté de puissance est le principe génétique de la culture, du monde et de l'univers) ; croire enfin que la volonté de puissance est une prérogative de tout ce qui détient le pouvoir, alors qu'elle est commune à tout ce qui vit.



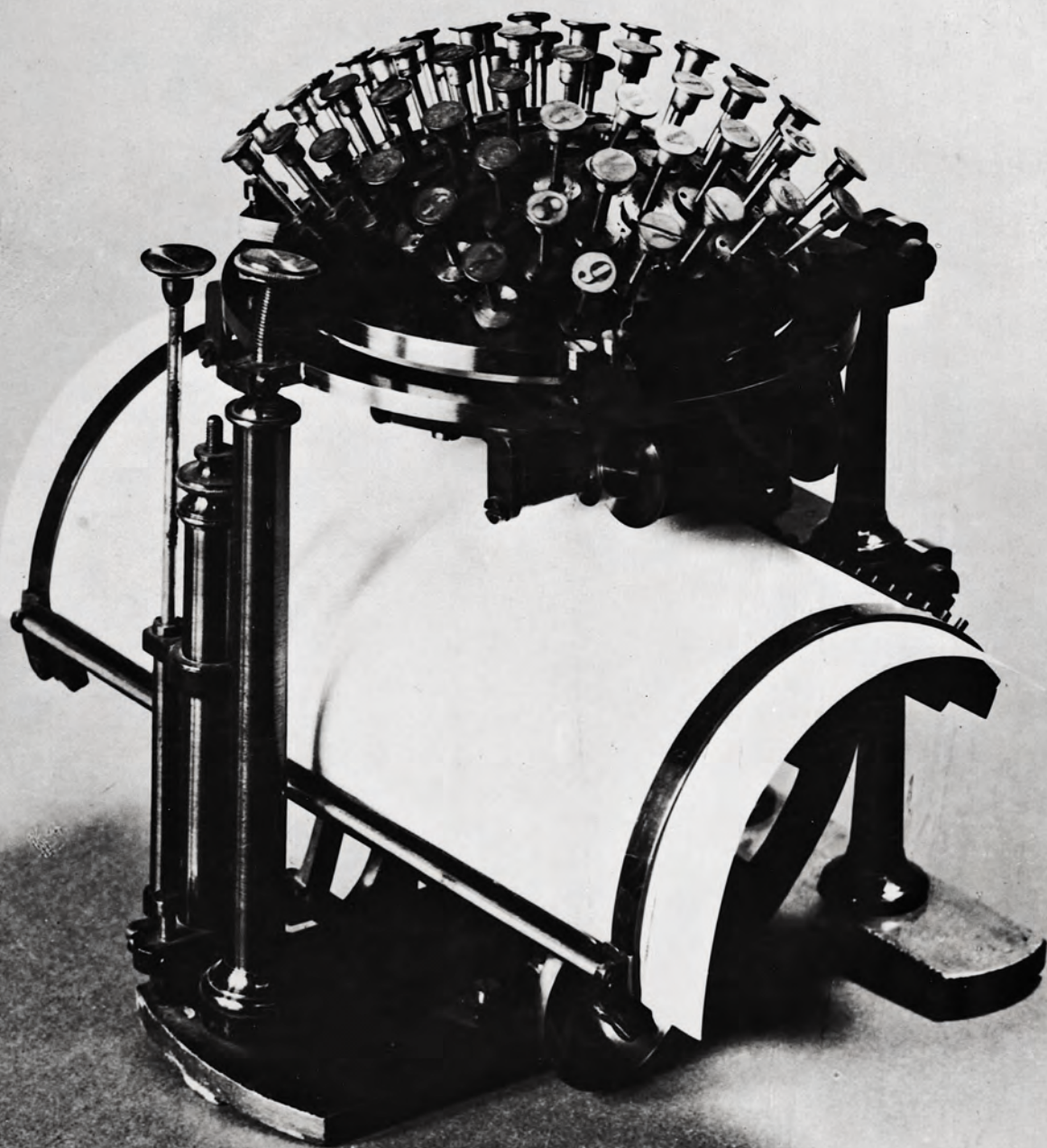
WAGNER ET SCHOPENHAUER

Avec la culture tragique grecque, Wagner et Schopenhauer constituent la triade fondatrice sous les auspices de laquelle le jeune Nietzsche formule une pensée du tragique, la critique de l'idéalisme platonicien et chrétien, et l'appel à une régénération de la culture. Nietzsche reconnaît chez Schopenhauer (dont il lit dès 1865 *Le Monde comme volonté et représentation*) un « *pessimisme de la force* » et une remise en question de tout l'idéalisme occidental, d'origine socratique. Par ailleurs, la rencontre personnelle avec Wagner, en 1868, suscite chez le jeune Nietzsche d'immenses espérances. L'idéal ambitieux de cet artiste génial apporte à Nietzsche la preuve qu'une régénération de la culture est possible : le drame musical wagnérien doit recueillir la signification que revêtait

la tragédie dans la culture grecque, et laisse entrevoir l'avènement d'une nouvelle culture tragique. Schopenhauer et Wagner incarnent aussi les figures exemplaires du génie solitaire et inactuel, en lutte contre son temps et doté d'une volonté indépendante, puissante et créatrice. Ils sont, dans les deuxièmes et troisièmes *Considérations inactuelles* (1873 et 1874), les modèles idéaux de l'éducateur à une culture tragique. Toutefois, l'admiration enthousiaste de Nietzsche pour le philosophe et le musicien s'avère bientôt aliénante et inhibe la conquête de son indépendance d'esprit. La radicalité de la critique qu'engage « *l'école du soupçon* » d'*Humain, trop humain* (1878) oblige Nietzsche à interroger à nouveaux frais la signification de ses maîtres. Il dénonce chez Schopenhauer une éthique du renoncement et de la pitié, marques d'un nihilisme qui tend à l'abolition de la volonté conçue comme source de toute souffrance. Nietzsche réclame au contraire une affirmation tragique de la souffrance – « *la laceration dionysiaque* » dont parle Gilles Deleuze – et non son refus ascétique. À la même époque, le succès de Wagner auprès de l'Allemagne bourgeoise, nationaliste et antisémite, suscite un profond malaise chez un Nietzsche toujours plus cosmopolite, européen et anti-allemand. Mais surtout, pour lui, Wagner reste schopenhauerien : l'aspiration de Wotan au déclin, l'appel d'Isolde au néant, l'obsession de rédemption chrétienne de Parsifal trahissent la vraie nature de Wagner. Il devient un chantre du nihilisme moderne, un enfant sublime de la décadence. Nietzsche reconnaît dans sa

fascination pour Wagner ses propres tendances décadentes, et éprouve physiquement les dangers enivrants de sa musique : hyperexcitabilité, épuisement nerveux, extase hystérique, autant de symptômes morbides de la modernité. Wagner devient ainsi le symbole de tout ce contre quoi Nietzsche doit lutter, et son combat, jusqu'au bout (*Le Cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner*, 1888), sera sans merci. Toutefois, de même que l'admiration pour Schopenhauer, la fascination et l'amour de Nietzsche pour Wagner demeurent : la tristesse d'avoir perdu les maîtres de sa jeunesse, son plus noble ami et ses propres espérances s'exprimeront, elle aussi, jusqu'à la fin. Car à travers la nécessité de surmonter Schopenhauer et Wagner, c'est contre lui-même que Nietzsche a lutté, emporté par une dynamique du dépassement de soi qui n'autorise plus aucun compromis.





ŒUVRES DE NIETZSCHE

→ *Œuvres philosophiques complètes*, en 18 volumes, textes et variantes établis par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Gallimard, 1977. Les œuvres publiées de Nietzsche ont été reprises dans la collection « Folio », chez Gallimard.

→ *Œuvres*, sous la direction de Marc de Launay, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 1, 2000, 1216 p., 56 € vol.2, 2019, 1568 p., 65 €.

→ *Œuvres*, Robert Laffont, « Bouquins », édition Jean Lacoste, Jacques Le Rider, 2000. Vol. 1, 1552 p., 33 €. Vol. 2, 1792 p., 34 €.

→ *Poèmes complets*, traduction Guillaume Métayer, Belles lettres, coll. « Bibliothèque allemande », 2019, 473 p., 45 €.

→ *Écrits philologiques de Nietzsche, vol. 8, Platon*, trad. Anne Merker, Belles lettres, 2019, 500 p., 39 €.

→ *Le Livre du philosophe*. Traduction d'Angèle Kremer-Marietti, Flammarion, 1991, 178 p., 5,90 €.

→ *Premiers écrits*. Traduction et préface de Jean-Louis Backès, Le Cherche Midi, [1994]. LGF, 2011, 252 p., 6 €.

→ *Écrits autobiographiques. 1856-1869*. Traduit par Marc Crépon, PUF, [1994], Manucius, 2011, 160 p., 13,20 €.

→ *Les Philosophes pré-platoniciens*. Texte établi à partir des manuscrits par Paolo

D'Iorio, traduit par Nathalie Ferrand, L'Éclat, 1994, 400 p., 35,50 €.

→ *Rhétorique et langage*. Textes traduits, présentés et annotés par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, La Transparence, 2008, 106 p., 12,20 €.

→ *Friedrich Nietzsche. Écrits autobiographiques*, traduction de Marc Crépon, Manucius, 2011, 160 p. 13 €.

→ *Correspondance*, édition Giorgio Colli et Mazzino Montinari (5 vol.), Gallimard, 2008.

→ *Dernières lettres*, traduit par Catherine Perret, Rivages, 2019, 171 p., 8,50 €.

→ *Correspondance Nietzsche-Wagner*, traduction Hans Hildenbrand, Kimé, 2018, 200 p., 19 €.

→ *Correspondance avec Malwida von Meysenbug*. Traduit, annoté et présenté par Ludovic Frère, Allia, 2005, 352 p., 23,30 €.

→ *Nietzsche, dernières lettres, hiver 1887-hiver 1889, de la Volonté de puissance à l'Antéchrist*, trad. Yannick Souladié, Manucius, 2011, 268 p., 22,30 €.

SUR NIETZSCHE

→ *L'énigme Nietzsche*, édition Isabelle Alfandary et Marc Goldschmit, Manucius, coll. « Le marteau sans maître », 2019, 199 p., 21 €.

→ *Nietzsche et la phénoménologie. Entre textes, réceptions et interprétations*, sous la direction de Clément

Bertot et Jean Leclercq, Classiques Garnier, 2019, 405 p., 36 €.

→ *Nietzsche, Œuvres*, tome II, éd. M. de Launay et D.Astor, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 2019

→ *Nietzsche*, d'Adelino Braz, Ellipses, coll. « Connaitre en citations », 2019, 221 p., 12,50 €.

→ *Comprendre Nietzsche*, de Jean Lefranc, Armand Colin, 2019, 272 p., 22,90 €

→ *Nietzsche. Fidélité à la Terre*, de Pierre Montebello, CNRS Editions, coll. « Biblis », 2019, 445 p., 10 €.

→ *Les avalanches de Sils-Maria. Géologie de Friedrich Nietzsche*, de Michel Onfray, Gallimard, 2019, 19 €.

→ *Nietzsche*, de John Cowper Powys, Fata Morgana, 2019, 40 p., 11 €.

→ *Nietzsche. Biographie d'une pensée*, de Rüdiger Safranski, Actes Sud, coll. « Babel », 2019, 512 p., 10,70 €.

→ *Géocritique de Nietzsche. France, Allemagne, Europe et au-delà*, d'Angelika Schober, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique. Bibliothèque », 2019, 173 p., 19 €.

→ *Dictionnaire Nietzsche*, sous la direction de Dorian Astor, Robert Laffont, 2017, 987 p., 32 €.

→ *Écrits sur Nietzsche*, de Giorgio Colli, L'Éclat, 2017, 218 p., 9 €.

→ *Nietzsche et le Nouvel an*, de Stéphane Floccari, Encre marine, 2017, 237 p., 17,50 €.

→ *Les carnets méditerranéens de Friedrich*

Nietzsche, édition Philippe Granarolo, Colonna Edition, 2017, 198 p., 16 €.

→ *Nietzsche*, de Jean Granier, PUF, coll. « Que sais-je », 2017, 127 p., 9 €.

→ *Nietzsche et la question de la morale*, d'Anselme Mbemba-Mpandzou, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2017, 143 p., 15,50 €.

→ *Sur Nietzsche. Lettres et notes*, de Paul Valéry, La Coopérative, 2017, 89 p., 15 €.

→ *Pourquoi nous sommes nietzschéens*, coordonné par Dorian Astor et Alain Jugnon, Les Impressions nouvelles, coll. « Réflexions faites », 2016, 283 p., 22 €.

→ *Deviens ce que tu es. Pour une vie philosophique*, D. Astor, éd. Autrement, 2016

→ *Nietzsche. Généalogie d'une pensée*, de Céline Denat, Belin, coll. « Le chemin des philosophes », 2016, 271 p., 19 €.

→ *Nietzsche. Une philosophie de l'épreuve*, de Guillaume Tønning, Ellipses, coll. « Aimer les philosophes », 2016, 191 p., 13,50 €.

→ *Oui, l'homme fut un essai. La philosophie de l'avenir selon Nietzsche*, de Patrick Wotling, PUF, 2016, 309 p., 26 €.

→ *Ma vie : esquisse de quelques souvenirs*, de Lou Andreas-Salomé, PUF, coll. « Quadrige », 2015, 315 p., 13 €.

→ *Après Nietzsche*, de Giorgio Colli, L'Éclat, 2015, 184 p., 8 €.

→ *Nietzsche*, de Gilles Deleuze, PUF, coll. « Quadrige », 2015, 99 p., 9,50 €.



RÉFÉRENCES

- *Nietzsche*, d'Emmanuel Salanskis, Belles lettres, coll. « Figures du savoir », 2015, 274 p., 19,50 €.
- *Nietzsche. La détresse du présent*, de Dorian Astor, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2014, 654 p., 10,80 €.
- *Les cahiers de l'Herne, Friedrich Nietzsche*, sous la direction de Marc Crépon, Flammarion, coll. « Champs. Classiques », 2014, 366 p., 10 €.
- *Nietzsche et la philosophie*, de Gilles Deleuze, PUF, coll. « Quadrige », 2014, 314 p., 13 €.
- *Dictionnaire Nietzsche*, de Céline Denat et Patrick Wotling, Ellipses, coll. « Dictionnaire... », 2013, 307 p., 18,30 €.
- *Le vocabulaire de Nietzsche*, de Patrick Wotling, Ellipses, coll. « Vocabulaire de... », 2013, 87 p., 12 €.
- *Nietzsche et la musique*, de Georges Liébert, PUF, coll. « Quadrige », 2012, 265 p., 28 €.
- *Nietzsche et le problème de la civilisation*, de Patrick Wotling, PUF, coll. « Quadrige », 2012, 386 p., 18€.
- *Nietzsche, Ecce Homo*, éd. D. Astor, Gallimard, coll. « Folio bilingue », 2012
- *Nietzsche et Voltaire. De la liberté de l'esprit et de la civilisation*, de Guillaume Métayer, Flammarion, coll. « Essais », 2011, 432 p., 22,40 €.
- *L'immense solitude. Avec Friedrich Nietzsche et Cesare Pavese, orphelins sous le ciel de Turin*, de Frédéric Pajak, Noir sur blanc, 2011, 317 p., 24, 35 €.
- *Nietzsche et la critique de la chair: Dionysos, Ariane, le Christ*, de Barbara Stiegler, PUF, coll. « Epiméthée », 2011, 392 p., 37 €.
- *Nietzsche*, D. Astor, Gallimard, coll. « Folio biographies », 2011
- *Éperons. Les styles de Nietzsche*, de Jacques Derrida, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 2010, 123 p., 7,20 €.
- *Nietzsche et le bouddhisme*, de Marcel Conche, Encre marine, 2009, 57 p., 19 €.
- *Nietzsche l'éveillé*, de Yannis Constantinides et Damien MacDonald, Ollendorf & Desseins, coll. « Le sens figuré », 2009, 160 p., 24,40 €.
- *Nietzsche ou les enjeux de la fiction*, d'Angèle Kremer-Marietti, L'Harmattan, 2009, 301 p., 29 €.
- *Nietzsche à Nice*, de Patrick Mauriès, Gallimard, 2009, 67 p., 10,50 €.
- *Nietzsche*, de Patrick Wotling, Le Cavalier bleu, coll. « Idées reçues », 2009, 127 p., 10,95 €.
- *Lou Andreas-Salomé*, de Dorian Astor, Gallimard, coll. « Folio », 2008, 393 p., 9 €.
- *Nietzsche éducateur: De l'homme au Surhomme*, de Christophe Baroni, Fabert, coll. « Pédagogues du monde entier », 2008, 283 p., 25,35 €.
- *De la sagesse tragique. Essai sur le bon usage de Nietzsche*, de Michel Onfray, Le Livre de poche, 2008, 185 p., 6,90 €.
- *L'Évangile de Nietzsche*, entretiens avec Vincent Roy, de Philippe Sollers, Gallimard, coll. « Folio », 2008, 5,60 €.
- *Nietzsche et les hiérarchies*, de Stamatios Tzitzis, L'Harmattan, 2008, 157 p., 15 €.
- *La philosophie de l'esprit libre. Introduction à Nietzsche*, de Patrick Wotling, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 2008, 463 p., 11 €.
- *Nietzsche. Essai de mythologie*, d'Ernst Bertram, Le Félin, coll. « Les marches du temps », 2007, 457 p., 28,91 €.
- *Nietzsche et la rhétorique*, d'Angèle Kremer-Marietti, L'Harmattan, 2007, 269 p., 23 €.
- *Nietzsche, le corps et la culture*, d'Éric Blondel, L'Harmattan, 2006, 294 p., 27 €.
- *Nietzsche musicien. La musique et son ombre*, de Florence Fabre, Presses universitaires de Rennes, 2006, 276 p., 20 €.
- *Nietzsche et la métaphore cognitive*, d'Ignace Haaz, L'Harmattan, coll. « Épistémologie et philosophie des sciences », 2006, 293 p., 29,50 €.
- *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*, de Lou Andreas-Salomé, Grasset, coll. « Les cahiers rouges », 2004, 252 p., 9,95 €.
- *Jésus-Christ ou Dionysos. La foi chrétienne en confrontation avec Nietzsche*, de Paul Valadier, Desclée de Brouwer, 2004, 200 p., 24,50 €.
- *Nietzsche*, de Stefan Zweig, Stock, coll. « La cosmopolite », 2004, 151 p., 8,20 €.
- *Nietzsche. L'art et la politique de l'avenir*, de Marc Crépon, PUF, coll. « Perspectives germaniques », 2003, 187 p., 23,50 €.
- *Nietzsche. La momie et le musicien*, de Pierre Boudot, L'Atelier des brisants, 2002, 274 p., 20 €.
- *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, de Paul Deussen, Le Promeneur, coll. « Le cabinet des lettrés », 2002, 197 p., 17,75 €.
- *Nietzsche*, de Dorian Astor, Gallimard, coll. « Folio », 2001, 412 p., 9,50 €.
- Nietzsche et Salomé. La philosophie dangereuse, de Jean-Pierre Faye, Grasset, 2000, 299 p., 22,40 €.
- *Nietzsche l'antipode. Le drame de Zarathoustra*, d'Hans-Georg Gadamer, Allia, coll. « Petite collection », 2000, 80 p., 6,20 €.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES : *Rue des Archives/RDA* : couverture; *Illustrations Frédéric Pajak* : p. 6, p. 22, p. 58, p. 72, p. 94, p. 112; *Akg-images* : p. 11, p. 18-19, p. 20 haut milieu, p. 21 haut gauche, p. 21 bas, p. 39, p. 49, p. 65, p. 120; *DR* : p. 19 haut droite, p. 21 haut droite, p. 53, p. 87; *Akg-images/Ullstein Bild* : p. 19 haut droite; *Roger-Viollet* : p. 13; *Leemage/DeAgostini* © *The Munch-Museum/The Munch-Elligsen Group, Adagp, Paris 2011* : p. 17; *Rue des Archives/Mary Evans* : p. 20 haut gauche; *Rue des Archives/PVDE* : p. 111; *Klassik Stiftung Weimar* : p. 25, p. 31; *RMN Dist./Collection Centre Pompidou, Adagp, Paris 2011* : p. 105; *BPK* : p. 78; *GD éditions, www.les-editions-gd.fr* : p. 66-71





Friedrich Nietzsche

La vie

Of Mault! Gieß Auf!
Was triffst du diese Menschen?
„Du triffst, du triffst“
„Ach triffen können wir es auch“ —
„Du triffst nicht“
„Und triffst dich der Tag zuhast.“
„Triffst du ihn nicht“ —
„Lüß — triffst dich als ganz und“

L'œuvre

Aphorismes, poèmes, fragments, textes rigoureux toujours stylés, Nietzsche laisse une œuvre foisonnante, scandée par quelques livres inoubliables : *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Le Gai Savoir*, *Par-delà bien et mal*, *L'Antéchrist...* Avec Dorian Astor, grand connaisseur de Nietzsche, nous présentons plusieurs textes clefs et les grands concepts d'une philosophie contemporaine de Marx et de Darwin, annonçant Freud : la critique du nihilisme, la volonté de Vie, l'*Amor fati* (l'amour du destin), le dionysiaque.

Débats

A black and white portrait of a man with a prominent mustache, looking thoughtfully to the side with his hand resting on his chin. He is wearing a dark jacket over a white shirt.



Nietzsche l'inactuel n'a jamais été autant d'actualité. L'entretien avec Philippe Sollers, les textes inédits de Bernard Edelman et Peter Sloterdijk, ceux de Gilles Deleuze et Clément Rosset ainsi que la chronique nécrologique de Nestor témoignent de la richesse et de l'influence de l'œuvre du philosophe poète.

Homimages

Et également : bande dessinée, chronologie, lexique et bibliographie.